

Alfred ADLER (1930)

L'ENFANT DIFFICILE

Technique de la psychologie individuelle comparée

Traduction française de l'Allemand par le Dr Herbert Schaffer, 1949.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet,
collaboratrice bénévole et professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgsaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
Bénévole et professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
et développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, collaboratrice bénévole et professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alfred Adler (1930)

L'ENFANT DIFFICILE. Technique de la psychologie individuelle comparée

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alfred Adler, L'ENFANT DIFFICILE. Technique de la psychologie individuelle comparée. Traduction française de l'Allemand par le Dr Herbert Schaffer, 1949. Paris : Éditions Payot, 1962, 214 pages. Collection Petite bibliothèque Payot, n° 15. Précédemment publié dans la Bibliothèque scientifique chez Payot.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 10 juillet 2002 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Préface du traducteur](#), Dr Herbert Schaffer, 1949

[Avant-propos](#) de l'auteur, 1930

[Introduction](#) : L'homme et son semblable, par Dr Alfred Adler, 1930

Chapitre I.- [Exagération de l'importance de sa propre personne](#) (vantardise)

Chapitre II. - [Une élève redouble sa classe](#)

Chapitre III. - [Un père empêche le développement du sentiment social](#)

- [La benjamine en lutte](#)

- [Lutte de l'aîné pour ses droits héréditaires](#)

Chapitre IV. - [Une benjamine gâtée](#)

- [Examen de l'intelligence](#)

Chapitre V. - [Les prétendues crises de la puberté](#)

Chapitre VI. - [L'enfant unique](#)

Chapitre VII. - [Le benjamin découragé](#)

Chapitre VIII. - [Faible d'esprit ou enfant difficile ?](#)

Chapitre IX. - [Une ambition qui se fourvoie](#)

Chapitre X. - [L'enfant détesté](#)

Chapitre XI. - [L'enfant unique qui veut jouer un rôle ?](#)

Chapitre XII. - [L'aîné détrôné](#)

Chapitre XIII. - [Le mensonge, moyen de se mettre en valeur](#)

Chapitre XIV. - [L'héroïsme dans l'imagination remplace le rendement utile dans la réalité](#)

Chapitre XV. - [Trouble-fête](#)

Chapitre XVI. - [La lutte pour le paradis perdu](#)

Chapitre XVII. - [Vol à cause d'une affection perdue](#)

Chapitre XVIII. [Énurétique](#)

Chapitre XIX. [L'énurésie, moyen de liaison](#)

Chapitre XX. [Auprès de frères et sœurs brillants](#)

Chapitre XXI. [Comment je parle aux parents](#)

Chapitre XXII. [La tâche du jardin d'enfants](#)

Dr Alfred Adler

Ancien professeur au long Island Medical College de New York, est avec Freud et Jung l'un des pionniers de la psychologie contemporaine.

Cet ouvrage sur L'enfant difficile révèle l'un des aspects pratiques les plus intéressants de la doctrine adlérienne : son application au domaine de la psychopédagogie. Au moment où le monde entier se penche sur le problème de l'enfance difficile ou délinquante, cet ouvrage intéressera au plus haut point tous les parents, éducateurs, sociologues, psychopédagogues, etc.

Petite Bibliothèque Payot

Né en 1870 dans un faubourg de Vienne, ALFRED

ADLER est avec C. G. Jung l'un des principaux disciples et dissidents de Freud. Il est mort en 1937 à Aberdeen, en Écosse, où il était venu faire des conférences.

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, l'enseignement adlérien commence à être universellement connu et son retentissement sur l'évolution des idées en psychopathologie, psychothérapie, pédagogie et médecine est considérable.

Dans cet ouvrage sur L'enfant difficile, le lecteur découvrira l'un des aspects pratiques les plus intéressants de la pensée adlérienne et comprendra quelle aide une telle doctrine peut apporter aujourd'hui aux parents, éducateurs, médecins ou psycho-pédagogues.

Préface du traducteur

Dr. Herbert Schaffer, 1949

[Retour à la table des matières](#)

L'étude de l'âme infantile avec ses difficultés caractérielles est à l'ordre du jour. Une abondante littérature psychopédagogique, des dispositions législatives concernant l'enfance délinquante, des enquêtes fréquentes des quotidiens et périodiques sur l'enfance malheureuse, des émissions radiophoniques éducatives, témoignent de l'intérêt suscité par ce sujet. Un grand nombre de consultations pour enfants difficiles, des Child Guidance Cliniques, essaient d'apporter aide à ces cas.

Depuis toujours on a voulu cristalliser les expériences dans un enseignement et chaque époque a connu son système pédagogique. Mais la prise de conscience de la donnée suivant laquelle l'adulte se présentera demain dans la vie tel que l'aura formé l'éducation de ses premières années d'enfance semble une notion récente et une découverte de la psychopédagogie. Comment parler à l'enfant, comment le comprendre, le guider, dans quel sens l'élever, voilà autant de questions qui font la préoccupation permanente de tous ceux qui se sont attaqués à ce problème.

Or, si l'ampleur de cette littérature et si l'importance du mouvement en faveur des questions de psychologie infantile nous montrent que le problème est ainsi posé, elles nous démontrent en même temps qu'il est loin d'être résolu.

Dans les consultations pour enfants difficiles le jeune sujet est pesé, toisé, ausculté, testé, étiqueté. Il est nécessaire de connaître l'état physique de l'enfant, il est utile de pouvoir dénommer la nature de ses difficultés. Là où le terrain somatique est déficient - ces cas représentent une minorité: enfant nonchalant par hypothyroïdisme,

surmenage, etc. - la médecine, en particulier l'endocrinologie, nous apporte la modeste contribution des préparations stimulantes, neurovégétatives ou opothérapiques. Mais bien souvent les complications caractérielles surgissent chez des enfants en parfait état de santé physique.

La théorie du milieu voudrait influencer favorablement l'enfant en le plaçant dans une ambiance convenable. Il est certes préférable d'élever l'enfant dans un entourage équilibré et compréhensif et de l'éloigner de toute influence nocive. Cette condition est hélas bien souvent irréalisable. Tous les psychologues connaissent d'ailleurs des cas d'enfants difficiles survenus dans des milieux harmonieux, Le changement des circonstances extérieures n'entraîne pas toujours le résultat espéré, étant donné que l'enfant conçoit le monde environnant d'après un schéma préétabli, un style de vie façonné depuis les premières années de son existence et que son aperception sera tendancieuse.

La doctrine de l'hérédité caractérielle ne connaît que des aptitudes transmises. Elle devrait, de ce fait, renoncer à toute tentative pédagogique.

D'autres auteurs encore veulent ramener les perturbations caractérielles à des traumatismes sexuels infantiles.

Dans les congrès de neuropsychiatrie, dans les rencontres périodiques de psychopédagogues et d'éducateurs se discutent et s'opposent les résultats des différentes recherches. Le système éducatif de la discipline la plus sévère et du « laisser faire » le plus absolu s'affrontent dans ces discussions.

La psychologie d'Alfred Adler apporte à ce débat l'avis compétent d'un grand médecin et d'un grand éducateur. Sa méthode représente le premier essai systématique pour remédier par une action psychopédagogique aux troubles de nature psychogène. Le traitement s'adresse à la structure psychique propre de l'enfant, explore le sens intime de ces troubles, en découvrant le but caché de leur raison d'être subjective.

L'introduction du livre familiarisera le lecteur avec les données essentielles de l'enseignement adlérien. Il est d'ailleurs inutile d'y revenir en détail car, dans d'autres ouvrages théoriques - *Le Tempérament nerveux*, *La Caractérologie*, *Le Sens de la vie* - le fondateur de la psychologie individuelle comparée expose l'ensemble de ses vues et de sa doctrine. Mais la psychopédagogie est un art qui a son côté technique qu'il importe de ne pas négliger. L'amateur qui admire au musée du Louvre le regard expressif de la Joconde trouvera dans un simple dessin que possède le musée de Chantilly une preuve de ces multiples tentatives qui mènent au résultat final, dessin où le maître a voulu, par la juxtaposition de deux cercles dessinant la prunelle, concrétiser toute la vivacité de l'expression de son modèle. Comme il est instructif de connaître ces croquis hâtifs dont sont issus tel chef-d'œuvre ou telle toile de maître, il sera profitable au lecteur - et surtout au pédagogue et à tous ceux qui s'occupent d'éducation - de connaître la manière d'agir de l'illustre psychopédagogue que fut Alfred Adler et d'assister à ses conversations avec les enfants difficiles.

Des interprétations de comptes rendus rédigés par des instituteurs, des résumés de cas commentés au moment de la lecture, des entretiens sténographiés pris sur le vif, ont fourni la matière du présent recueil. En face de la simplicité apparente des dialogues on pourrait être parfois tenté d'oublier la grandeur de la tâche qui incombe au

psychopédagogue. Mais il importe avant tout de parler le langage de l'enfant pour le comprendre et le mettre à l'aise et ensuite se faire comprendre par lui en se mettant encore à sa portée. Il ne faudra donc pas s'attendre à trouver dans ces chapitres des échafaudages philosophiques - du moins dans la partie pratique de ce recueil - ou des formules toutes faites pour « tirer les vers du nez » à l'enfant difficile. Ceux, par contre, qui affrontent dans la pratique journalière les difficultés des problèmes de l'éducation, instituteurs, jardinières d'enfants, parents soucieux du devenir de leurs enfants, psychopédagogues et psychothérapeutes, pédiatres et médecins y cueilleront une riche moisson de renseignements. Ils y découvriront des problèmes semblables aux cas qu'ils rencontrent dans leur propre activité professionnelle, des analogies de structure psychique, des ressemblances de situations ou de constellations familiales, des tournures heureuses dans le dialogue qui leur seront utiles. Mais ces dessins caractériels et ces courts métrages de séances éducatives seront surtout profitables à l'élève - ne sommes-nous pas tous élèves ? - qui, de la parole, de la phrase et de la formule employée saura progresser au sens et à la compréhension profonde de la structure du cas individuel. Car, pour reprendre l'exemple de l'art pictural, la qualité de la création ne dépend pas du mouvement de tel trait de fusain ou de l'emploi de telle couleur, mais de l'heureuse disposition de l'ensemble et de l'harmonieuse juxtaposition de toutes les nuances et de toutes les formes. Pour y parvenir il faut savoir saisir le sens intime du sujet qu'on aborde.

Voici défiler devant nous l'enfant gâté, le menteur, le voleur, l'enfant détesté, l'ambitieux, l'énurétique et tant d'autres encore. Chaque cas apparaît avec son étiologie particulière, ses manifestations propres et son dynamisme spécifique. Tous présentent les visibles défauts d'une invisible structure de leur personnalité dont le trait essentiel est l'insuffisant développement du sentiment social.

Voici quelques notions d'éducation à donner aux parents - dont l'attitude est parfois à la base des troubles de l'enfant - sans blesser leur susceptibilité ; et pour terminer quelques pages sur l'importance du jardin d'enfants, importance qui n'échappera à personne si l'on tient compte de la valeur des premières impressions de la personnalité naissante pour la destinée future de l'être humain.

Dr Herbert SCHAFFER.

Avant-propos de l'auteur

1930

« L'enfant est le père de l'homme. »

[Retour à la table des matières](#)

Dans la psychologie individuelle cette maxime prend toute sa vigueur. Les quatre ou cinq premières années de sa vie suffisent à l'enfant pour compléter son entraînement spécifique et arbitraire vis-à-vis de ses impressions. Celles-ci proviennent non seulement de sa valeur organique mais aussi des excitations émanant de l'extérieur. A partir de cette période commencent l'assimilation et l'utilisation des expériences vécues, non plus d'une façon arbitraire et encore moins en suivant de prétendues lois de causalité, mais en fonction du style de vie. L'individu est déterminé par la structure de son style de vie. A ses lois obéissent désormais et pendant toute la durée de l'existence les sentiments, les émotions, les pensées et ses actions. L'activité créatrice du style de vie commence son œuvre. Pour faciliter cette activité, des règles, des principes, des traits de caractère et une conception du monde sont élaborés. Un schéma bien déterminé de l'aperception s'établit et ses conclusions, les actions sont dirigées en pleine concordance avec cette forme finale idéale à laquelle on aspire. Ce qui dans le conscient se révèle comme ne créant pas de perturbation, comme agissant conformément à ce sens, y est maintenu. Le reste est oublié, réduit ou encore agit comme un modèle inconscient, soustrait plus qu'à l'ordinaire à la critique ou à la compréhension. Le résultat final de ce schéma, qu'il renforce les lignes dynamiques

conscientes, qu'il les annihile ou les paralyse par une réaction, conduisant ainsi à des conflits par inhibition, est toujours déterminé d'avance par le style de vie.

Les modèles du style de vie, par exemple les lignes de conduite des traits de caractère, se construisent toujours après un long entraînement en vue duquel on peut retrouver, dans le conscient comme dans l'inconscient, les restes de souvenirs généralement incompris. Ce ne sont pas les souvenirs ni les expériences vécues qui fournissent les facteurs déterminants, mais bien le style de vie qui leur a donné une forme, les a dirigés et utilisés dans son propre sens. Une compréhension suffisante permet de saisir cet accord complet de la force agissante du conscient et de l'inconscient. Et la compréhension des deux ne s'étend aussi loin que si l'action, la sphère d'action du style de vie, n'est pas perturbée.

Il est permis de compter sur une certaine probabilité, acquise par une longue expérience, lorsque l'on n'a en main que quelques fragments de la vie de l'âme, probabilité qui permet pourtant de tirer certaines conclusions. Mais l'on doit toujours vérifier très soigneusement si ces conclusions correspondent également au système complet de la vie de l'âme d'un individu. Le plus souvent il n'est pas possible d'agir autrement. C'est là un procédé qui correspond parfaitement aux exigences du diagnostic médical, où nous sommes également obligés de tirer les conclusions d'un symptôme partiel, de limiter la sphère de la maladie présumée, jusqu'à ce qu'un second, un troisième symptôme viennent nous aider à établir un diagnostic tout à fait précis.

Dans le présent ouvrage j'ai essayé, tout en poursuivant la description de la « technique de la psychologie individuelle comparée », de dégager le style de vie des enfants difficiles.

Cette tâche nécessite la connaissance la plus précise de la technique de la psychologie individuelle comparée et de ses ressources éprouvées: elle montre également d'une manière très nette la connaissance de l'art de l'interprétation. Pour ce faire, de même que dans le diagnostic médical, on ne peut se passer de la faculté de divination. Cette divination ne peut se justifier que s'il est prouvé que toutes les manifestations partielles sont en nette cohésion avec l'ensemble et font apparaître des dynamismes identiques. Parmi ces aspirations, semblables dans tous leurs détails, les plus importantes sont:

1° Le degré de coopération (du sentiment social et de l'intérêt social).

2° La manière caractéristique dont l'individu recherche la supériorité (sécurité, puissance, perfection, dépréciation d'autrui).

Ces formes d'expression, invariables, peuvent être différentes dans leurs moyens mais non dans leur finalité (finalisme de la psychologie individuelle comparée). Le degré du courage, du sens commun manifestés, le mot d'ordre individuel de la conception du monde, l'utilité ou le caractère nuisible pour la collectivité, reflètent le degré d'aptitude au contact social. La solution plus ou moins réussie, conforme à l'esprit de notre époque, des trois principaux problèmes de la vie (communauté, profession, amour) ou le degré de leur préparation dévoilent le complexe d'infériorité toujours présent et sa compensation manquée, le complexe de supériorité.

Celui qui ne reconnaît pas ou n'a pas compris le fait de l'unité du style de vie ne parviendra pas, même avec les principes d'airain de la psychologie individuelle, à comprendre la formation des symptômes. Celui qui a saisi cette notion doit savoir qu'il est capable de changer le style de vie mais non les symptômes.

Je me propose de parler ailleurs du diagnostic général et spécial de la psychologie individuelle comparée, de la technique et du comportement du conseiller.

Dr Alfred ADLER.

Introduction

L'homme et son semblable

[Retour à la table des matières](#)

Il serait extrêmement tentant de décorer ce thème de belles guirlandes verbales et d'une avalanche de phrases. Je pourrais également, remontant aux sources de la civilisation, décrire l'effort prodigué en vue de l'établissement d'une unité de l'humanité dans le sein d'une tribu, d'un peuple, d'un état, d'une communauté religieuse. Je pourrais montrer comment ce mouvement a toujours été représenté par quelque idée dont l'homme était plus ou moins conscient, unité de l'humanité au point de vue politique ou religieux. Je ne veux pas en parler. Je voudrais démontrer que les tendances qui visent à la création d'une unité dans la société humaine ne doivent pas être appréciées uniquement du point de vue moral, politique ou religieux, mais avant tout du point de vue de la vérité scientifique.

Je voudrais faire ressortir que la vie de l'âme humaine ne se dépeint pas par le verbe « être », mais par le verbe « devenir ». Tous ceux qui se sont obstinés à faire ressortir des fragments, des complexes à l'intérieur de cette vie de l'âme, n'ont pas beaucoup progressé. étant donné qu'ils estiment qu'il s'agit là d'une sorte de machine. Dans chaque organisme vivant qui tend vers une forme idéale nous trouvons la vie psychique se frayant un chemin qui la mène au triomphe sur les difficultés, difficultés qu'elle est appelée à affronter sur cette terre dans le sens de la société et dans les rapports entre les sexes. La solution de ces questions ne s'obtiendra pas comme celle

d'un problème de mathématiques. Je sais qu'elles peuvent être résolues correctement mais je sais aussi qu'elles peuvent être résolues de façon erronée. Je voudrais faire ici une remarque marginale dont le but est d'attirer votre attention sur le fait que nous ne pouvons pas nous attendre à une solution absolument correcte. Ce ne peut être qu'un effort en vue d'atteindre pour chacun et pour tous un but où l'unité du genre humain apparaît sauvegardée. Ce que nous appelons « bon » est bon eu égard à son utilité pour l'ensemble des hommes, ce que nous nommons « beau » ne l'est que de ce point de vue également; à ce point la notion de la société est-elle enracinée dans le langage et dans les idées. Nous retrouverons toujours, dans toutes les formes d'expression de l'individu et de la masse, comment elles se placent vis-à-vis de la question de la communauté. Personne ne peut sortir de ce cadre. La façon dont chacun s'y meut est sa propre réponse. Si les solutions justes ne se réalisent que par rapport à la communauté, il est compréhensible qu'à l'intérieur de la sphère des relations humaines il se produise des résistances lorsque quelqu'un répond d'une façon erronée. Cette particularité atteint toujours celui qui n'est pas étroitement uni à la communauté, qui ne se sent pas une partie du tout, qui n'est pas chez lui à l'intérieur de l'humanité. Il ne doit pas seulement compter sur les avantages qui lui sont offerts par la civilisation mais aussi avec les inconvénients, les envisager comme le concernant et les accepter tels quels. Ce que nous nommons l'intérêt pour la généralité, n'est qu'un côté de l'union étroite avec les autres, ce que nous appelons courage est ce rythme qu'a en lui un individu et qui lui permet de se sentir un élément de l'ensemble. Nous ne devons pas être induits en erreur lorsque nous prenons en considération la moyenne de l'évolution actuelle et que nous voyons tout ce qui manque encore. Cela nous impose de nouveaux devoirs pour notre devenir. Nous ne devons pas ressentir notre existence comme une essence, nous ne devons pas nous comporter comme quelque chose de statique, ni prendre une position belliqueuse contre l'aspiration à l'évolution ; il est nécessaire que nous considérions les difficultés comme des problèmes dont la solution est exigée de nous, qui nous incitent à un optimisme actif. Seuls ont pu avoir voix au chapitre dans l'histoire de l'humanité ceux qui étaient animés d'un optimisme actif, ils étaient les représentants de l'évolution et le seront; tous les autres en réalité ne sont pas vraiment à leur place, ils retardent la marche de l'évolution. Es ne peuvent pas ressentir en eux le sentiment de bonheur comme l'ont ceux qui coopèrent sciemment à la marche du temps. Le sentiment de la valeur provient également de l'union étroite avec le tout et de la participation à l'action du temps. Ces conclusions proviennent des observations de la psychologie individuelle, et elles sont le fruit d'un long travail. Être un homme n'est pas seulement une façon de parler, c'est être une partie de l'ensemble, se sentir une partie de l'ensemble, Le fait qu'encore actuellement tant de gens manquent cette voie tient à l'erreur de leur personnalité. Celui qui est arrivé à saisir la connexion des faits sociaux ne renoncera pas dorénavant à se plonger dans le courant qui progresse vers le bien de la société.

Si nous nous souvenons combien l'homme est mal partagé dans la nature, une chose nous apparaît clairement : cet être vivant, réduit à lui-même, n'aurait certes pas été capable de vivre. Nous ne trouvons nulle part la trace d'un individu vivant seul, aussi loin que nous pouvons suivre l'histoire de l'humanité. La foi de la société a toujours existé. Cela est parfaitement compréhensible si nous tenons compte de la faiblesse humaine en face de la nature. L'homme ne possède pas les armes dont disposent d'autres êtres vivants, il n'a pas les dents des carnassiers, pas de cornes, pas la même rapidité, il ne peut pas grimper, ni voler, il n'a pas l'acuité de la vue, de Poulie, de l'odorat, avantages grâce auxquels d'autres êtres vivants ont la possibilité d'attaquer et de se défendre, de s'assurer -une place sur cette pauvre écorce terrestre. Il dispose d'organes faibles pour la santé desquels - aussi bien en vue du maintien de

la vie de l'individu que de celle de l'ensemble - l'union avec les autres a toujours été nécessaire. C'est dans cette union qu'il a puisé de nouvelles forces. Si l'on pense à l'étendue de la culture humaine, on comprendra que ceux qui l'ont créée et ont été amenés à l'utiliser, n'étaient pas suffisamment forts en face de la nature. Ils devaient chercher des compléments, des compensations pour ce qui leur manquait. L'homme doit apprendre à vaincre la nature pour se servir d'elle. L'union a été la plus grande et la plus importante invention du genre humain. Il ne doit pas être fait allusion ici uniquement à l'homme, nous trouvons également dans le royaume des animaux que les êtres vivants plus faibles se rassemblent en troupes pour trouver une protection ou pour chasser ensemble. Le gorille, dont nous admirons la force, le tigre, la terreur la plus redoutée de tous les animaux, n'ont pas besoin de la communauté. L'homme, si nous nous le représentons dénué de tous les secours de la culture; dépouillé de tous les moyens que son intelligence lui a procurés, aurait été perdu dès le premier jour s'il s'était trouvé sans coopération dans la forêt vierge. Notre observation nous mène encore plus loin. Les acquisitions les plus précieuses de l'homme, au cours de l'évolution, lui sont venues de sa faiblesse. Si nous pensons à la vie de l'homme, à la durée du genre humain, nous ne pouvons comprendre sa survivance que si nous pensons en même temps au grand secours que lui a apporté la communauté. Certes dans sa nature psychique et dans sa constitution physique lui sont donnés tous les moyens qui permettent cette union. Déjà si l'on considère les fonctions des organes des sens, il est clair qu'ils servent à cette liaison. Dans la façon dont chacun regarde l'autre se trouve la préparation au contact et l'expression de la liaison avec les autres. Sa manière d'écouter nous traduit ses possibilités de se lier aux autres, sa manière de parler représente le lien qu'il établit entre lui-même et son semblable. Allons-nous comprendre à présent pourquoi tant d'hommes ne regardent pas, ne parlent pas ou n'écoutent pas correctement? Ce ne sont pas les organes qui importent mais la vie instinctive, car toute vie psychique est drainée vers ces plans où l'individu trouve sa place en face et à côté des autres. C'est de nouveau la faiblesse de l'organisme infantin qui contraint à cette liaison. Le rapport du nourrisson avec sa mère est la première formation sociale. Dans ce rapport social, où le moi du nourrisson réalise le « toi » de la mère, se développent toutes les possibilités et les aptitudes. Nous comprenons de ce fait qu'il naît là pour la mère une tâche importante : diriger le développement de l'enfant de façon telle qu'il puisse répondre plus tard correctement aux exigences de la vie sociale. Le cadre étant posé, l'enfant parlera, écoutera et regardera en rapport avec la mère. C'est là que réside la première fonction de la mère. Les mères se trouvent à la source du sentiment social, elles doivent la tenir pour sacrée. Ce mécanisme joue à tout instant et il devient finalement un automatisme psychique qui façonne la forme de vie de l'enfant. Si nous réfléchissons à la façon dont s'effectue le développement de la parole, fonction sociale si importante, nous pouvons comprendre où la communauté met ses forces en oeuvre. « Je dois parler comme je présume que chacun devrait parler afin que tous le comprennent. » Nous trouvons fréquemment que là où la première fonction de la mère a échoué, cette dernière n'a pas su réussir dans sa deuxième fonction : élargir le sentiment social de l'enfant vis-à-vis des autres, le préparer afin qu'il affronte correctement ses semblables. Nous trouverons un intérêt insuffisant pour les autres, état qui fera l'objet principal de nos préoccupations. Où trouvons-nous la possibilité de réaliser le développement du sentiment social si cette relation n'a pas été effectuée pendant les premières années de la vie infantine? Cet intérêt insuffisant a déjà pris forme et apparence, un but est présent à l'esprit; cheminer dans la vie sans intérêt pour les autres, toujours prendre et ne jamais donner. Le sentiment de la valeur commence déjà à agir. Seul celui qui se sent à sa vraie place le possédera. Celui qui n'a pas fait de soi une partie de l'ensemble ne le connaîtra pas. Si nous pensons à la plus grande faculté de l'homme, l'intelli-

gence, nous pouvons dire - il n'y a pas d'intelligence privée, pas d'intelligence de l'individu, « l'intelligence a une valeur générale ». Elle ne s'est développée que dans la compréhension des autres, ce qui veut dire s'approcher de ses semblables, s'identifier à eux, voir avec leurs yeux, entendre avec les oreilles des autres, sentir avec le cœur des autres. Comprendre signifie concevoir un homme, un événement de la façon dont nous nous attendons que chacun le conçoive. Là aussi nous accompagnons le contrôle et le jugement de la communauté. Je ne veux pas parler de morale, d'éthique, ce ne sont que les règles du jeu nées du sentiment social. Nous ne pouvons nommer morale et éthique que ce qui est utile à la communauté. La même chose vaut pour l'esthétique. Ce que nous appelons beau doit avoir une valeur d'éternité pour la communauté. Nous ne devons pas nous étonner d'être sujets aux erreurs. Nous avons toujours été prêts à reconnaître nos erreurs et à les corriger. Même si un changement dans l'idéal de beauté se manifeste nettement, il est certain que seul peut se maintenir comme beau ce qui l'est pour l'éternité et ce qui se trouve en connexion avec nos notions sur sa santé. Je voudrais attirer l'attention sur la puissance énorme du sentiment social pour l'individu, cette puissance capable de créer des unions d'importance plus ou moins grande, des courants nationaux, politiques ou religieux. Pour établir les formes utiles à la société, nous nous servons des mêmes mesures. Nous ne pouvons reconnaître comme valables que celles qui se placent sur le plan de l'utilité générale. On peut longuement discuter là-dessus, il est parfois difficile de donner une réponse précise. La vie humaine est un devenir. Ce que nous éprouvons aujourd'hui n'est qu'un point d'intersection dans le mouvement éternel qui tend vers le but de la forme parfaite. Qu'arrive-t-il à ceux qui n'agissent pas dans le cadre de la société? Ceux chez lesquels ne se manifeste pas le sentiment social? Je voudrais intercaler ici : ce qu'un individu dit ou pense de lui-même est absolument sans importance, nous ne pouvons en faire aucun cas. Nous ne pouvons apprécier que les actes. Aussi peut-il arriver que quelqu'un se tienne pour un égoïste et nous constatons qu'il est capable de collaboration et d'altruisme. Beaucoup peuvent considérer qu'ils collaborent : lors d'un examen plus attentif nous devons malheureusement constater qu'il n'en est pas ainsi. Il n'est pas nécessaire que ce soient des mensonges, les erreurs dans la vie psychique jouent un rôle beaucoup plus grand que les mensonges conscients. Comment s'introduisent ces erreurs dans la vie psychique? Comment se fait-il que notre effort impatient vers la communauté se développe si lentement? Il y a à cela plusieurs réponses. Une grande partie des hommes est pénétrée de cette idée : cela dépasse les forces humaines. Ce sont les pessimistes, ceux qui ne contribuent guère à l'évolution, évolution qui nous semble la tâche essentielle de la vie et qui réclame le triomphe sur les difficultés. J'ai l'habitude vis-à-vis de mes élèves de recourir très souvent à une fiction : « J'imagine que nos ancêtres très éloignés, jadis assis sur une branche d'arbre, peut-être encore pourvus d'une queue, réfléchissaient à ce qu'on pourrait faire, cette vie étant vraiment trop pauvre. » L'un dit : « A quoi bon se tourmenter, cela dépasse toutes les forces, le mieux est de rester ici en haut. » Que serait-il arrivé si celui-là l'avait emporté? Aujourd'hui encore nous serions assis dans l'arbre et nous aurions gardé une queue. Vraiment, où sont-ils restés, ceux qui étaient en haut de l'arbre? Exterminés. Ce processus d'extermination se poursuit continuellement, il est terriblement cruel, la logique des faits est cruelle. Il n'y a aucun doute que des myriades d'hommes ont été sacrifiés, parce qu'ils ne sont pas descendus de l'arbre. Des peuples ont été exterminés, des familles détruites parce que leurs réponses aux exigences de la vie étaient mauvaises. Ce processus se déroule sous une forme dissimulée de sorte qu'on retrouve rarement sa trace; à la troisième ou quatrième génération il peut arriver à sa fin et personne ne sait pourquoi. Lorsqu'on examine de plus près ce problème on trouve ceci : il est impossible de donner une réponse incorrecte aux exigences de la logique de la vie en société sans que ces fautes se paient; qu'il s'agisse de maladies,

de graves processus de dégénérescence, d'atrophies psychiques de quelque sorte que ce soit. Il est clair que ce sont les suites des fautes - à peu près ce que blâme Emerson lorsqu'il dit que nous voulons éviter les suites mais pas les fautes. J'ai indiqué où commence ce processus. Chacun prend position à l'égard de la vie. Ce n'est qu'un verbiage lorsque quelqu'un croit que la conception du monde ne regarde que la philosophie et non pas chacun de nous. Partout où vous regardez vous voyez apparaître clairement la conception que chacun se fait du monde. Pour celui qui l'a réalisée, il est évident qu'on ne peut pas aider le sujet qui n'arrive pas à une meilleure conception du monde. La question est la suivante : quelle conception du monde allons-nous adopter pour remplacer celle qui nous semble erronée? Dans la confusion des voix vous entendrez dire : une conception du monde nationale, religieuse, européenne, asiatique. Nous ne sommes prévenus contre aucune, ce que nous demandons c'est qu'elle prenne une forme aboutissant à la conception du sentiment social; ceci est la conception philosophique de la psychologie individuelle. Nous nous appliquons à en faire la pierre de touche parce que nous avons appris chez l'individu, aussi bien que chez les masses, où ils ont commis leurs fautes. Nous ne pouvons pas être d'accord avec ceux qui réclament des facilités, qui croient que tout est sauvé si les difficultés sont abolies. Cette solution ne peut venir que par le sentiment social, qui tire son origine de la force créatrice de l'individu. La mère est la médiatrice indispensable pour la vie, elle doit dégager le sentiment social, le guider et le diriger vers les autres. Mais il y a des passages dangereux où le développement peut échouer, par exemple lorsque la mère n'est pas une véritable coopératrice, de telle sorte qu'elle ne peut absolument pas développer le sentiment social. Ou bien elle n'est collaboratrice que pour l'enfant et pas pour les autres. Elle le lie si fortement à elle qu'elle compromet l'épanouissement ultérieur de l'enfant. Ce sont là les fautes capitales ; toutefois il y a d'autres phases dangereuses dans le développement de l'enfant.

Des enfants qui naissent souffreteux considèrent ce monde comme une vallée de larmes et ne manifestent pas du tout cette joie du développement que nous apprécions tant chez les enfants. Nous pouvons déjà comprendre pourquoi de tels enfants, qui sont surchargés, qui ressentent leur corps comme un fardeau et trouvent la vie pesante, sont beaucoup plus intéressés par leur propre personne que par les autres. Il en résulte un état d'âme de panique : sauve qui peut. Nous trouvons des traits égoïstes qui entravent le développement du sentiment social. Ce groupe d'enfants avec des organes faibles est important, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné que tout l'organisme humain est faible par rapport à l'organisme animal. Ensuite il y a un second groupe d'enfants : ils sont surchargés dès le début de leur vie; les enfants gâtés qui ne sont intéressés que par une seule personne, ils veulent constamment se faire assister par elle. Aussitôt que le style de vie est parachevé, dans la quatrième ou la cinquième année d'existence, il ne subit plus de changement radical. Tout ce que les enfants éprouvent dans cette forme de vie ils l'assimilent avec leur style de vie : ils regardent le monde avec leurs yeux, ils ont leur propre conception de la vie, celle d'être assistés par les autres, ils veulent avoir un succès immédiat, ils échouent lorsqu'ils doivent fournir un effort. Je n'ai pas besoin d'indiquer que de tels enfants échouent lorsqu'ils se trouvent dans une nouvelle situation et que tout changement de situation provoquera chez eux l'apparition de difficultés. Les enfants gâtés occupent une place énorme dans la vie, je ne crois pas exagérer en disant qu'il y a 50 à 60 % de tous les enfants qui ont été rendus dépendants et dépourvus d'initiative. Ce manque d'indépendance se manifeste pendant toute la vie, tout leur est trop difficile. Ils n'ont aucune confiance en eux-mêmes. Il existe dans l'histoire américaine un exemple intéressant illustrant ces cas. Dans la guerre hispano-américaine, les Américains étaient alliés avec le général Garcia. Il était indispensable de lui adresser un message, mais on ne

parvenait pas à le trouver. Le message était important et il ne resta au général américain rien d'autre à faire que d'annoncer publiquement qu'il avait un message pour Garcia et de demander qui voulait le porter. Après un long silence quelqu'un s'avance, prend la lettre et part. Des écoliers américains reçurent comme devoir de classe de dire quel était, selon eux, le plus grand héros des temps modernes. Un élève écrivit : « Le soldat chargé du message pour Garcia » et il expliqua : la plupart auraient dit : comment peut-on le trouver ? ou : un autre ne pourrait-il pas le faire mieux ? L'un ne dit rien et partit. Il était indépendant, les autres se sentaient faibles. - Voilà la source de tous nos maux dans notre âme, le trop grand sentiment de faiblesse, le manque de confiance dans sa propre force. Appartiennent au troisième groupe ceux qui, au départ, sont surchargés et qui ne peuvent pas s'intéresser à leurs semblables : les enfants haïs. Ils n'ont jamais appris qu'il existe un prochain. Il y en a une masse énorme dans la vie, illégitimes, non désirés, orphelins, pour lesquels notre culture n'a pas créé les conditions de vie nécessaires ; les enfants laids, qui apprennent bientôt que l'on n'est pas favorablement disposé à leur égard. Nous comprenons pourquoi parmi les criminels, les ivrognes on trouve si souvent des hommes laids. Il y en a aussi de beaux, ce sont ceux qui ont été gâtés. Ils représentent un grand pourcentage d'individus pour qui se posent des problèmes et qui par leur allure démontrent qu'ils n'ont aucun intérêt pour les autres. Ce sont des enfants difficiles, dont la conception du monde est la suivante : que ma volonté soit faite. Ils en arrivent à des larcins, ils font des fugues, ils ne travaillent pas. Ils sont tous dignes de pitié, car chacun sent qu'ils ne coopèrent pas. Qu'arrivera-t-il lorsqu'ils seront placés devant des tâches plus importantes ? Il se révélera qu'ils ne peuvent pas participer aux jeux des autres. Les névrosés et les aliénés s'efforcent de sortir du cadre de la communauté parce que les tâches leur apparaissent insolubles. Ici aussi se manifeste la conception du monde : pour moi une autre planète serait nécessaire où il n'y aurait pas de tâches, où l'on trouverait tout ce qu'on désire. Les criminels sont des individus qui manquent d'intérêt pour leurs semblables et qui sont guidés par l'idée qu'il faut facilement et rapidement arriver à des succès sans s'occuper d'autrui. Nous trouvons dans tous ces groupes un manque de courage pour reconnaître les tâches de la vie. Ce sont des fuyards, ils veulent que les choses leur soient plus faciles, différentes, ils ne s'efforcent pas de se créer les conditions qui sont nécessaires pour résoudre les problèmes de la vie. Ensuite viennent les candidats au suicide qui nous démontrent combien peu d'intérêt ils ont pour la coopération, combien ils ont peu de courage pour affronter les tâches de la vie. On ne doit pas croire que l'on peut saisir la totalité de ce mal avec de simples statistiques. Laissez monter les prix du blé, vous aurez plus de suicides, créez des conditions d'habitation défavorables, vous trouverez une masse énorme de gens penchés vers le côté antisocial de la vie. La disposition à s'évader du côté utile est énorme. Il n'y a pas de développement idéal du sentiment social, il faut que nous l'ayons devant les yeux comme but, non pas pour des motifs normaux, sociaux, charitables, mais pour des motifs scientifiques. Nous voyons que des fautes ne peuvent pas être commises sans qu'elles se paient. Il en est de même pour les peuples, lorsqu'ils ne possèdent pas assez de courage pour s'insurger contre les guerres, lorsqu'ils n'ont pas assez d'intérêt pour les autres. L'histoire du monde est un enchaînement de tels événements malheureux. Je ne voudrais pas m'arrêter davantage à la question des dipsomanes, mais insister simplement, avant de finir ce chapitre, sur l'importance du développement social.

Aucune des circonstances de notre vie ne peut se passer de sentiment social. J'ai fait allusion précédemment aux fonctions des organes des sens. Là le sentiment social de l'enfant se manifeste dans ses rapports avec la famille, avec ses frères et sœurs. Lorsque l'enfant commence à fréquenter l'école, il est éprouvé quant au degré de son

sentiment social. Au moment où apparaît le problème de la camaraderie, surgit la question : « Jusqu'à quel point as-tu développé ton degré d'intérêt pour les autres »; et nous comprenons pourquoi, lorsqu'il fait défaut, le sentiment social se venge, puisque du fait de cette carence, l'individu n'est pas à même de payer ce qu'il doit.

Mais nous voyons aussi qu'il n'est pas responsable. Il nous faut penser à un remède autre que ceux employés jusqu'à présent. Il s'y ajoute encore le problème de la profession et la question se pose alors : « Comment pourrais-je me rendre utile dans un travail? » Il n'existe pas d'activité professionnelle qui ne soit pas utile aux autres. Les problèmes de l'amour et du mariage réclament également un intérêt accru pour les autres. Nous voyons de nouveau comment l'extermination progresse lorsqu'un individu ne se sent pas lié à la communauté. Cela se manifestera dans le choix de son partenaire, selon que le sujet voudra dominer ou qu'il se sentira intimement uni avec lui. Et tant d'autres problèmes qui tous exigent un sentiment social. Il en est exactement de même pour les questions qui concernent la vie des peuples. Un peuple ne pourra progresser que s'il a de l'intérêt pour la communauté. S'il place au premier rang des intérêts égoïstes, l'autre peuple fera de même. Il serait bon d'avoir un mot d'ordre. L'humanité actuelle aime les mots d'ordre. Je pense que le résultat des observations de la psychologie individuelle est le suivant : notre tâche doit être de nous développer nous-mêmes ainsi que nos enfants pour devenir les instruments du progrès social.

Chapitre I

Exagération de l'importance de sa propre personne (vantardise)

[Retour à la table des matières](#)

Poursuivant les efforts entrepris dans le but de dévoiler les secrets d'un psychologue individuel, je voudrais vous montrer, en quelques conférences, la façon approximative dont je procède, lorsque se présente à moi l'histoire d'un enfant difficile, d'un névrosé, d'un criminel. Je m'efforce de découvrir les bases et d'établir les véritables causes de ses actions erronées. A l'issue de ces recherches nous constatons que tout ce qui est arrivé ne devait pas forcément se produire, mais, étant donné les circonstances, a pu arriver. De fait, si nous parvenons à sentir avec l'enfant, à penser avec lui, à agir avec lui, nous pouvons aussi nous pénétrer du rôle que l'enfant a joué et nous dire : dans les mêmes conditions, avec la même conception erronée d'une supériorité *personnelle* nous aurions agi à peu près de la même façon. De cette manière une bonne part de ce qui relève de la punition disparaît, ce qui est loin d'être un mal. Notre compréhension, notre connaissance augmentent, le fait primordial étant que nous pouvons établir la connexion de toutes les manifestations et manières d'être intimes avec le style de vie de l'enfant ou de l'adulte.

Pour vous donner une notion exacte de la façon dont nous nous mettons à l'œuvre, j'entreprends la description d'un cas que je ne connais pas ou qui a disparu de ma mémoire et vais le discuter devant vous. Je n'ai aucune idée des événements qui sont décrits; je veux essayer de suivre cette même voie qui m'est habituelle dans mon activité de praticien. Il se peut que je commette une méprise que viendra révéler la

suite de l'exposé. Je ne me découragerai pas pour autant. J'ai conscience, dans mon rôle, d'être semblable au peintre, au sculpteur, qui au début doivent agir d'une façon quelconque d'après leur expérience, leur aptitude, pour contrôler ensuite, renforcer, adoucir, modifier les traits afin d'obtenir l'image correcte. Sur ce point vous pouvez voir que nous agissons tout autrement que ces psychologues qui, voulant compter avec des grandeurs presque mathématiques, lorsque leur calcul ne réussit pas, s'efforcent de trouver les causes de leur échec dans l'hérédité, domaine obscur où l'on peut introduire tout ce que l'on veut, et rendent responsables des processus organiques, domaine non moins obscur, ou d'autres encore à peine contrôlables. On ne peut pas saisir ces processus et, à leur grande satisfaction, la psychologie y trouve rapidement un terme. Nous nous passons de telles conceptions. Nous préférons plutôt avouer des erreurs que d'utiliser de semblables moyens d'information. En revanche nous connaissons mieux la connexion des traits particuliers avec le tout; nous sommes mieux armés. Nous écartons les menus détails. Il nous est devenu possible de conclure d'un élément à l'ensemble, comme en histoire naturelle on tire d'un petit os des renseignements sur le spécimen, ou comme on déduit l'architecture d'un bâtiment d'après un petit angle de la fenêtre. Nous sommes cependant beaucoup plus prudents que d'autres, qui veulent étayer la description et la compréhension d'une vie, par leurs propres préjugés. Dans l'expectative nous procédons par suppositions et corrections successives, l'esprit curieux toujours en éveil.

En me proposant maintenant de décrire l'histoire d'une vie qui m'est tout à fait inconnue, je me doute bien que je percevrai plus nettement certains traits quinze jours plus tard. Mais j'ai aussi conscience que, comme tous les gens exercés de notre école, j'arriverai aux mêmes conclusions. Il est significatif que nous ayons cette certitude, bien que nous parlions avec d'autres mots, que nous choissions d'autres images, que nous reportions même parfois l'accent sur quelque chose d'autre. Mais la considération de l'unité de la personnalité reste toujours pour nous la ressource la plus puissante. Nous savons que chaque enfant commence par un sentiment d'infériorité et cherche à le compenser, qu'il tend vers la supériorité, la totalité, qu'il procède au déploiement de ses forces afin de se sentir à la hauteur de toutes les difficultés. Nous apprécions s'il agit sur le côté utile ou inutile de la vie. Le côté utile est celui qui sert la généralité et correspond au niveau le plus élevé du sens commun, où le développement et le progrès se révèlent précieux pour cette généralité. Nous cherchons à repérer l'obstacle qui a provoqué la déviation; nous cherchons à découvrir le problème qui a présenté de trop grandes difficultés. Ces difficultés continuant à se manifester dans l'attitude de l'adulte, nous pourrions dire : ici le chemin de la vie a subi une perturbation, il s'est développé un état d'âme, comme si l'intéressé n'était pas alors à la hauteur de ces difficultés. Notre attention se concentre sur ces problèmes qu'il a évités. Il est donc clair que nous ne pouvons pas lui attribuer beaucoup de courage. Une autre question se pose : comment un jour le sujet a-t-il pu ne pas se sentir à la hauteur des problèmes de la vie? Comment, à un moment déterminé, s'est-il révélé non préparé? L'expérience nous a montré qu'il s'agit toujours de ces enfants chez qui le sentiment social s'est insuffisamment développé, de sorte qu'ils ne se sont pas sentis chez eux, qu'ils n'étaient pas liés par ce sentiment social. C'est pourquoi il leur a été plus facile d'hésiter, de s'arrêter, de s'esquiver, de se contenter d'une solution stérile du problème présent, attitude qui marque déjà en elle le préjudice porté à autrui.

Je vais essayer d'utiliser et de montrer notre technique dans l'interprétation d'un de ces cas. En ce qui concerne le cas actuel je sais qu'il doit remonter à dix ou douze ans. J'ai vu cet enfant et, dans la communication que l'on m'a remise, je nie trouve devant

la description suivante : « Je me permets de vous proposer le cas suivant en vous demandant si l'on peut y porter remède par l'éducation. Il s'agit d'une enfant de onze ans, bien développée, très sage à la maison comme à l'école, actuellement élève de la première classe du lycée. »

Cette question de l'efficacité de l'éducation soulève le problème suivant - que peut faire l'éducation quand il s'agit d'échecs? De quelle manière l'éducation doit-elle se comporter en face de ces cas? Il est évident qu'il faut parler, donner des exemples, s'abstenir de punitions, comme nous le faisons toujours. Punir n'a aucune utilité, le style de vie est fixé après la quatrième ou cinquième année d'existence et ne peut être modifié que par l'autoreconnaissance par le sujet de ses fautes et de ses erreurs. Que peut-on changer par la parole? Uniquement des *erreurs*.

S'il s'agit dans le cas suivant d'une formation erronée du style de vie et que nous soyons en mesure de comprendre cette erreur, alors peut-être notre science nous permet-elle de persuader l'enfant en question qu'il commet une faute sur ce point, faute qui portera préjudice aux autres. Il n'est pas possible de commettre une faute sans que plus tard elle se mette en évidence pour ne pas dire qu'elle se paie. Car on doit, non pas prétendre que dans cette fâcheuse formation d'un processus de vie, une erreur se paie, mais au moins reconnaître qu'elle est éprouvée. Nous voulons nous placer parmi ceux qui le reconnaissent; nous voulons établir la connexion, la rendre compréhensible à l'intéressé et essayer de le persuader si bien que, sans cette persuasion, il ne puisse plus faire un pas en avant. Souvent l'objection suivante est soulevée : « Que faites-vous lorsque l'individu a reconnu l'erreur et ne la corrige pas? » S'il reconnaît effectivement son erreur, s'il comprend la connexion et qu'il persiste dans son attitude malgré le préjudice entraîné, alors force est de dire qu'il n'a pas tout compris. Je n'ai pas encore vu de cas semblable. Reconnaître vraiment une erreur et ne pas la modifier va à l'encontre de la nature humaine, s'oppose au principe de la conservation de la vie. L'objection précédente concerne une pseudo-reconnaissance des erreurs, ce n'est pas une reconnaissance fondamentale, où la connexion sociale arrive vraiment à se réaliser.

S'il s'agit vraiment d'erreurs dans le cas présent, nous pouvons y remédier par l'éducation. L'enfant est une fillette de onze ans, bien développée, sage à la maison et à l'école, élève d'un lycée. Elle fréquente la classe qui correspond à son âge. Nous pouvons conclure que, dans la mesure où il s'agit de la solution de la seconde question vitale, le problème du travail, nous trouvons cette fillette à sa place. Nous n'aurons à élever aucune objection sérieuse en ce qui concerne la question de sa situation et nous pourrions soutenir que cette enfant n'est pas au nombre des faibles d'esprit. On parle beaucoup trop de ces derniers, comme si les enfants de ce genre foisonnaient.

... « Lorsque, le matin, cette enfant doit aller en classe, elle est d'une telle nervosité que tous les habitants de la maison en souffrent. »

Nous voyons cela souvent. Le problème de l'école revêt une importance démesurée. Nous pouvons dès lors comprendre la connexion : d'un côté elle est bonne élève, de l'autre elle envisage le problème de l'école avec une tension extraordinaire. Mais nous pourrions imaginer cette fillette atteinte de tension sans que les habitants de la maison eussent à en souffrir. Nous en tirerons ainsi la conclusion qu'il faut souligner la peine des autres habitants de la maison. La tension nerveuse s'explique non seulement par la manière de voir de la fillette, mais aussi par l'intention de

montrer clairement aux autres le caractère apparemment effrayant du problème. Vous voyez là le désir de prouver aux autres la difficulté effrayante de son propre problème. Elle est cependant tout à fait en tête de la classe malgré les énormes difficultés qu'elle rencontre. Elle surmonte malgré tout les obstacles. Nous verrons par la suite si nous trouvons d'autres confirmations pour ce type doué d'une particulière force d'expansion.

- « Déjà au réveil la petite pleure et dit qu'on l'a éveillée trop tard. »

Les autres doivent même participer au lever.

... « Elle ne sera pas prête. Au lieu de s'habiller elle s'assied et pleure. »

Cela à vrai dire nous surprend. Chez cette fillette, nous nous attendions à la voir se rendre à l'école à l'heure exacte mais avec beaucoup de difficultés. Peut-être le cas n'est-il pas exposé convenablement. Nous avons appris qu'elle est une bonne écolière. Il y a lieu de supposer que cette remarque tendait à souligner davantage la signification du cas. Je me permettrai de placer ici un point d'interrogation, et cela non par vanité d'auteur. Mais je veux maintenir ce doute, je veux rechercher si vraiment cette fillette arrive souvent trop tard. Nous vérifierons sûrement dans la suite s'il en est ainsi. Dans notre civilisation il n'est guère possible qu'une enfant allant au lycée, et y arrivant souvent en retard, soit cependant une bonne élève.

... « La coiffure, en particulier, donne lieu à de fréquentes plaintes; aucune ne lui convient, même pas celle qui d'ordinaire lui plaît le plus. »

On ne peut comprendre ce fait autrement que par son désir d'augmenter la tension nerveuse par la cérémonie de la coiffure. Elle veut ébranler fortement son entourage et elle en trouve le moyen dans le problème de la coiffure. Une question se présente alors : comment cette fillette peut-elle déployer une telle ruse pour trouver le moyen qui lui permettra d'ébranler son entourage? Que l'on n'aille point parler à ce propos de « fétichisme des cheveux »; ce serait d'une psychologie boiteuse, qui pose des règles, procède d'après des règles, qui introduit simplement dans un schéma sexuel des mots étrangers qui n'en disent pas plus que nous n'en savons déjà, mais laissent s'insinuer secrètement une résonance sexuelle. Notre psychologie, elle, a la chaleur de la vie; elle ne veut pas avoir de règles, elle est une action créatrice, la création d'un être vivant. Nous abstenant de toute autre interprétation, nous reconnaissons seulement que cette fillette, avec une grande subtilité, a trouvé dans son entourage un point faible d'où surgiront des difficultés.

... « Le temps passe, l'enfant part finalement en courant, sans avoir déjeuné, en pleurant et en se plaignant. »

Ce cas non plus n'est pas rare, nous le rencontrons souvent. Si j'ai exprimé auparavant un petit doute en ce qui concerne l'arrivée en retard, si j'ai pensé que c'était peut-être une exagération de nature à faire valoir le tourment de l'entourage, nous en trouvons ici la confirmation : « le temps passe ». Il faut être à l'école à l'heure, on ne peut pas admettre que les lamentations de l'enfant commencent à cinq heures, mais plus vraisemblablement à sept heures.

... « Nous avons essayé de remédier à ce dernier inconvénient (la coiffure) en lui faisant couper les cheveux. »

Si nous avons raison, cela ne peut servir à rien. La coiffure lui importe peu, il s'agit plutôt pour elle de créer une tension dans son entourage. La coiffure n'est qu'un des nombreux moyens possibles. Nous allons bien voir ce qu'elle va faire lorsqu'elle n'aura plus de coiffure. Si nous avons un doute quant à l'intelligence de cette fillette, il va disparaître ici. C'est là l'examen de la psychologie individuelle en ce qui concerne l'intelligence et la faiblesse d'esprit, ainsi que je l'ai recommandé. Si elle est intelligente, nous devons pouvoir nous en rendre compte. Nous verrons si dans cette conjoncture nouvelle elle a le style de vie que nous présumons exister chez les enfants intelligents, c'est-à-dire si elle trouvera un autre moyen pour arriver au même but.

... « Mais cela n'a pas servi à grand-chose, car tout à coup est apparue une question de résille. Et les mêmes plaintes se renouvellent pour la pose de la résille. »

Elle est donc intelligente, nous voilà rassurés.

... « Le fait que l'enfant parte pour l'école sans avoir pris de petit déjeuner doit se remarquer aussi pendant les cours, car je ne peux supposer qu'une enfant puisse rester en classe en soutenant son attention jusqu'à onze heures. »

En dernier lieu on exprime ainsi le doute qu'une enfant puisse tenir jusqu'à onze heures sans petit déjeuner. Or, si son véritable but était d'être rassasiée, il serait juste d'admettre qu'il lui serait impossible d'attendre jusqu'à onze heures. En réalité cette enfant a un autre but, elle veut importuner son entourage avec la question de l'école. Je ne sais pas si l'on doit en tirer d'autres conclusions. Pourtant nous pouvons dire en l'occurrence : cette enfant est animée par l'ambition, cette enfant désire être le seul objet de l'attention, à l'école comme à la maison, elle chemine là sur la voie de l'utilité générale. Nous apprenons en outre qu'elle est très obéissante à la maison; elle n'a qu'un seul défaut, elle voudrait que l'on s'occupât constamment d'elle. Elle recherche l'approbation dans un domaine déplacé. Le matin, lorsqu'elle doit aller à l'école, sa pensée principale est : comment vais-je représenter à mes parents l'énorme difficulté que je rencontre? C'est ce que nous pouvons appeler de la « vantardise ».

Si nous voulons à présent établir le degré de courage de cette enfant nous devons dire : elle cherche à présenter la solution de son problème comme une action d'éclat. Mais ce n'est pas là excès de courage, car sans qu'elle y contribue volontairement, sans qu'elle le comprenne elle-même il en résultera pour elle une certaine sécurité. En effet, si un jour elle n'est plus une bonne élève, les parents en seront rendus responsables. Ce processus de la vie humaine devrait être beaucoup mieux perçu qu'on ne le fait actuellement. Il est futile de qualifier ce processus d'« inconscient ». Son déroulement que nous nous efforçons de saisir par la pensée est en connexion avec la vie. Nous le suivons tous, mais nous ne le désignons pas explicitement. Nous ne pouvons le pénétrer que si nous en établissons la connexion. Aussi nous pouvons dire maintenant : cette fillette n'a pas beaucoup de courage. Nous pouvons également parler de la formation de son sentiment social : personne ne mettra en doute que le tourment que cette fillette impose à sa famille lui pèse peu. Nous pouvons établir que ce qui lui importe uniquement c'est d'avoir la couronne du martyr. Elle rend la situation encore plus pénible en accentuant toutes les difficultés et en jeûnant jusqu'à onze heures. Elle est extraordinairement attentive à la gloire personnelle; elle ne prête pour ainsi dire pas d'attention à la personne des autres. Peut-être alors pourrions-nous tirer encore d'autres conclusions. Je suis navré de ne pouvoir les confirmer, mais nous

n'avons pas d'autres données. Nous pourrions demander par exemple : quelle situation a formé le style de vie de cette fillette? Quelles ont été les premières empreintes qui l'ont marquée, quelles circonstances ont contribué à former ce style de vie? C'est une fillette ambitieuse, qui veut se trouver en tête. Si j'avais à le faire, je tirerais la conclusion suivante - c'est une enfant unique. Considérant d'autre part l'importance que la mère attache à la nourriture, je généraliserai cela et affirmerai que dans cette famille la nourriture joue un rôle inusité. Nous pourrions aller encore jusqu'à dire que nous nous représentons cette enfant comme délicate et pâle. Car si elle était robuste et joufflue, la mère n'éprouverait pas cette inquiétude. Mais toutes ces déductions ne contribuent pas tellement à nous familiariser davantage avec l'image de cette enfant, parce que nous les formulons uniquement à titre d'exercice, sans pouvoir les confirmer.

Quelques mots au sujet du traitement de ce genre d'enfant. Cette fillette jouit de sa domination sur la famille. Elle n'en sait rien. Elle éprouve seulement le tourment, la tension des autres. Cela ne doit pas nous induire en erreur. Croyez-vous qu'un multimillionnaire pense toujours au montant de sa fortune? Vous verrez seulement combien souvent cet homme se met en colère quand tout ne va pas suivant ses désirs. Cette fillette est dans la même disposition d'esprit. Elle *est* en possession de la domination, aussi n'éprouve-t-elle pas le besoin de s'en réjouir constamment. Il lui suffit de la posséder. Ainsi nous pouvons comprendre pourquoi elle suit ce chemin sans en envisager l'aboutissement, toute préoccupée qu'elle est des difficultés qu'elle rencontre. Mais si elle savait tout cela, si l'on pouvait lui faire comprendre qu'elle surestime exagérément ce problème ordinaire de l'école, pour *se vanter*, ce serait un grand progrès. Il se pourrait toutefois que malgré cela elle ne se corrigeât pas. Peut-être alors devrait-on aller plus loin, lui montrer exactement ce qu'est un vantard. On lui inculquerait la conviction que seul se vante celui qui croit n'être pas assez par lui-même. Seul s'efforcera de mettre en branle les autres celui qui ne croit pas pouvoir par ses propres actions apporter suffisamment de preuves de son importance. Vis-à-vis de cette fillette on peut aussi adopter le point de vue suivant : « si tu m'en crois, tu fais tout très bien. Mais peut-être devrais-tu faire encore plus. Tout cela indique seulement que tu es une fillette très intelligente, qui trouve le bon chemin pour émouvoir son entourage ». Afin de convaincre cette fillette, il faudrait avoir recours à l'explication d'autres événements et d'autres souvenirs; lui montrer que, de sa position d'enfant unique, sont nées toutes ces tendances qui la conduisent à des fautes inéluctables. Il faut lui dire : « ce sont choses courantes qui arrivent souvent aux enfants uniques ». Ceci lui ferait connaître ce qu'elle ne savait pas auparavant. Ce nouveau savoir influencerait à lui seul la complexité du déroulement de ses pensées. Les actions se trouveraient *manifestement* en contradiction avec son sentiment social. Elle se contrôlerait et probablement on verrait apparaître le fait suivant : dans les premiers jours, après avoir fait tomber la famille dans l'état de tension nerveuse habituelle, elle se dirait : « le docteur Adler prétendrait que je fais cela uniquement pour me rendre intéressante ». Elle continuerait peut-être un certain temps ce manège. S'il n'en était pas ainsi, je pourrais alors y aider. Il viendrait ainsi un moment où déjà en pleine crise de nervosité elle se souviendrait de la façon dont j'ai interprété sa conduite et dès lors nombre de ses attitudes disparaîtraient. Puis bientôt peut-être, dès le réveil elle prendrait conscience de ceci : « Maintenant je veux provoquer l'excitation de mon entourage. » Ce serait le simple déroulement d'un tel traitement. D'autres voies seraient également possibles. Moi-même j'aime emprunter d'autres chemins. Mais si je crois que l'on puisse parler ainsi, je dis alors : « L'école est la chose la plus importante dans la vie d'un être humain, tu devrais faire encore plus de tapage. » Par l'exagération je sape sa tendance à de pareils actes. « Tu dois faire sans arrêt du

vacarme pour souligner tes actions et l'importance de ta personne, car il est évident que tu ne peux te contenter d'attirer l'attention des autres par des actions utiles. » Il y a cent méthodes qui sont propres, comme le dit Kaus, à « gâcher la bonne conscience » que l'on a de ses mauvaises actions. « Écris en grandes lettres sur un billet que tu accrocheras au-dessus de ton lit : « tous les matins je dois mettre ma famille dans le plus grand énervement. » Elle ferait ainsi consciemment, mais avec une mauvaise conscience, ce qu'elle faisait auparavant inconsciemment sans le comprendre, mais avec une bonne conscience. Je n'ai pas encore vu qu'un de mes malades ait suivi le dernier conseil.

Chapitre II

Une élève redouble sa classe

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque nous interprétons le compte rendu concernant un enfant difficile, il ne nous importe pas de caractériser spécialement cet enfant. Nous voulons considérer comme typique ces courtes et insignifiantes descriptions et exercer sur elles notre expérience pour trouver jusqu'à quel point elles s'écartent de la norme; ou encore pour nous éprouver nous-mêmes dans la recherche des replis cachés de l'âme et déterminer la position que doit prendre l'éducateur lorsqu'il suit le point de vue de la psychologie individuelle. A la lecture de ces descriptions, il ne faudra pas oublier que nous ne voulons pas analyser précisément tel ou tel enfant. Il nous importe de faire ressortir certains points. Nous voulons nous y intéresser et voir dans quelles formes de vie ces difficultés apparaissent.

« On nous parle d'une enfant de neuf ans. Elle redouble sa seconde classe. »

Ces renseignements nous incitent à nous demander si nous ne nous trouvons pas en face d'un enfant faible d'esprit. Nous ne savons rien de plus sur cette enfant, sauf qu'elle redouble la seconde classe. Nous ne savons pas si elle a redoublé la première, ni comment elle se conduit d'ordinaire à l'école, finalement si elle n'est pas passée dans la classe suivante par suite d'une indulgence particulière. Si ce n'est pas le cas, si cette enfant est passée normalement de la première à la seconde classe, nous pouvons dire avec certitude qu'elle n'est pas faible d'esprit.

En ce qui concerne la faiblesse d'esprit : dans notre cercle précisément la tendance à déclarer un enfant faible d'esprit est rare, si rare que parfois des erreurs se produisent en sens contraire; elles font considérer un enfant faible d'esprit comme n'étant que difficile à éduquer. C'est une moindre faute que de déclarer faible d'esprit un enfant normal. Pour en finir brièvement avec ce problème je veux vous relater une constatation courante. Lorsqu'un enfant montre une intelligence inférieure de deux ans à celle de son âge, on peut considérer comme fondé le soupçon d'une faiblesse d'esprit; c'est l'exploration de l'intelligence. Il faut aussi entreprendre un examen physique sérieux pour savoir si cet enfant ne présente pas un retard de développement du cerveau, s'il existe des troubles ou des modifications dans son développement endocrinien, si les glandes à sécrétion interne ne fonctionnent pas anormalement et si, de ce fait, le développement intellectuel n'est pas perturbé. Cet examen doit être confié à un médecin expérimenté. Il devra établir si la croissance du cerveau a été lésée, si l'enfant est hydrocéphale, microcéphale, mongoloïde, etc. Je ne peux pas m'occuper de la description de ces états, ce n'est que de la juxtaposition de ces deux facteurs que nous pourrions tirer une conclusion et dire : cet enfant est vraisemblablement faible d'esprit. Avec ces deux méthodes on ne se tire pas d'affaire dans les cas légers de débilité, c'est pourquoi je me suis habitué à entreprendre un troisième examen, qui est décisif lorsqu'il est conduit correctement et par un psychologue individuel exercé. Il s'agit d'établir si cet enfant a un style de vie : car, si cet enfant a un but qui ne cadre pas avec celui d'un enfant approximativement normal, mais si, en concordance avec ce but, il procède intelligemment, bien que d'une manière très différente de la normale, alors l'enfant est intelligent. Cet enfant a un style de vie anormal, mais il agit avec l'intelligence correspondante. C'est ce qu'on appelle les « enfants difficiles ». Nous allons essayer de classer cette enfant dans une de ces catégories. Dans le cas qui nous occupe il ne peut guère être question d'un examen médical, encore moins d'une vérification de l'intelligence. Cette vérification est considérée chez nous avec une certaine circonspection, personne ne s'y fie complètement; nous serons donc amenés à établir si cette enfant a un style de vie.

« On nous dit que cette enfant a des difficultés particulières pour le calcul. »

Notre expérience nous enseigne que ces enfants sont le plus souvent des enfants gâtés, qui ne veulent pas agir par eux-mêmes, parce que de toutes les matières le calcul nécessite la plus grande indépendance. Dans le calcul, en dehors de la table de multiplication, il n'y a aucune sécurité, tout repose sur une combinaison indépendante et libre. Nous savons que les enfants gâtés, en particulier, sont très éloignés de cette manière de penser indépendante, si elle ne leur a pas été enseignée spécialement d'une façon ou d'une autre. Il existe encore un autre type d'enfants qui, du fait de certains événements ayant agi sur eux d'une façon prolongée, se sont trouvés particulièrement découragés, précisément en ce qui concerne le calcul. Ils ont eu un mauvais départ, ils n'ont pas pu suivre, ces enfants n'ont pas été encouragés à l'origine. Il leur manque une base suffisante et il en résulte une bonne part de découragement. « Je ne suis pas doué pour le calcul. » S'ils ont dans leur entourage un membre de la famille qui a le même point de vue, ils ont devant eux un adepte de la théorie de l'hérédité. Il y a aussi d'autres causes. Je voudrais en faire ressortir une. Il existe contre les filles un préjugé particulièrement accablant. Les filles ont très souvent l'occasion d'entendre dire que le sexe féminin n'est pas doué pour le calcul. Nous savons déjà ce que nous devons penser du sujet doué. Du moment que l'enfant n'est pas faible d'esprit, nous sommes d'avis qu'il peut venir à bout de toutes les tâches, s'il possède suffisamment de courage. Nous n'arrivons pas encore au but recherché lorsque nous

apprenons que des enfants faibles d'esprit ne peuvent arriver à rien en calcul. Plusieurs domaines particuliers des mathématiques sont mieux compris par des faibles d'esprit que par des gens normaux.

« Le directeur de l'école croit qu'au point de vue intellectuel la fillette n'est pas à la hauteur des exigences du programme d'études; il recommande de lui faire suivre un cours auxiliaire. »

Nous ne pouvons pas discuter là-dessus.

« L'opinion des parents est que l'enfant est normale au point de vue intellectuel. »

L'opinion des parents est assez significative. En règle générale les parents sont les premiers à remarquer un retard quelconque au point de vue intellectuel, même là où ils ont tort. Je ne me souviens d'aucun cas où des parents auraient déclaré d'un enfant faible d'esprit qu'il était normal. Nous pouvons donc provisoirement être d'accord avec les parents.

« Ils pensent que la raison des difficultés se trouve dans un manque de confiance en soi. »

J'ai tendance à soutenir l'opinion des parents. Jusqu'ici nous avons seulement entendu dire que l'enfant était mauvaise en calcul. Si dans toutes les autres matières l'enfant réussit passablement, elle a subi avec succès l'examen de son intelligence, Le fait qu'elle soit en retard en calcul, n'implique pas obligatoirement un diagnostic de faiblesse d'esprit.

« Il ne paraît pas impossible aux parents que l'enfant utilise son incapacité pour attirer sur elle l'attention de la famille. Celle-ci s'occupe beaucoup d'elle. »

A ce sujet nous nous souvenons que de prime abord nous avons émis la supposition qu'il s'agissait d'une enfant gâtée. Elle a la particularité de vouloir maintenir sa situation agréable et elle s'efforce ainsi d'atteindre son but : obliger ses parents à s'occuper d'elle. Si nous pouvons nous fier à cette description - beaucoup de faits plaident en faveur de la justesse de cette description - nous dirons que d'un côté elle n'a pas suffisamment de confiance en elle-même, et que d'un autre côté elle cherche toujours un appui. En conséquence elle remplit les conditions que nous avons exigées lorsque nous avons admis qu'elle était une enfant gâtée. Tout à coup nous voyons qu'elle a un style de vie, qu'elle a un but, elle voudrait être aidée par ses parents. Nous pourrions établir avec suffisamment de certitude qu'elle n'est pas faible d'esprit. Nous devons donner tort au directeur de l'école, l'enfant ne doit pas aller dans un cours auxiliaire.

« La sœur aînée ainsi que la benjamine, toutes deux très douées, s'efforcent de l'aider. » Nous voyons sous un jour nouveau cette enfant Placée entre deux sœurs douées et indépendantes. Nous pouvons nous imaginer à peu près ce qui a pu se passer. Pendant un certain temps cette fillette a été la plus jeune, brusquement cette situation a changé. Derrière elle apparaît une enfant qui lui a donné l'impression de vouloir la dépasser. En tant que puînée, elle n'est pas arrivée non plus à mettre l'aînée dans l'ombre. Ici notre expérience des puînés nous vient en aide. Leur idéal consiste à dépasser les autres. Nous pouvons admettre qu'elle s'y efforce et qu'elle essaie de réaliser une évolution à peu près normale aussi longtemps que cet espoir de rejoindre

la première ne disparaîtra pas. Elle n'y a pas réussi. Elle doit être classée parmi ce type d'enfants qui ont perdu l'espoir d'égaliser l'aînée, voire même de la dépasser. Elle devra grandir dans des conditions aggravées, vivre avec le sentiment de ne pas être égale aux autres. Elle a un grand sentiment d'infériorité. Si, dans son dos, la troisième enfant apparaît comme un nouvel ennemi, notre enfant se considérera bientôt comme perdue; elle commence à désespérer, particulièrement sur les points où un succès rapide ne lui est pas donné. Cela paraît avoir été le cas en calcul. Voici pourquoi la description de son attitude en ce qui concerne le calcul correspond à ce que nous en attendions. Elle n'a plus d'espoir. C'est une attitude vis-à-vis du calcul qui est inopportune. Mais où est l'effort de cette enfant pour se mettre en valeur? Cet effort pour se mettre en valeur n'est pas perdu, il porte d'une certaine manière les traits d'une enfant puînée. Cela ne marche pas en calcul, vraisemblablement dans les autres matières non plus, elle doit redoubler sa classe. Mettez-vous à la place d'une telle enfant. En ce qui concerne le progrès cette enfant ne peut pas concourir, alors elle y renonce. Mais elle doit trouver un autre chemin pour dépasser sa sœur. La question est la suivante : où voyons-nous cette aspiration? Elle ne peut y réussir que d'une manière quelconque qui ne se trouve plus du côté utile et qui vise à occuper continuellement les parents. Les parents ont à faire avec elle, elle est l'enfant difficile, elle est le centre de l'attention. Nous obtenons la réponse à notre question : est-elle intelligente? Que celui qui en doute se mette à la place de cette enfant à laquelle le chemin vers le côté utile est barré. Que lui reste-t-il à faire, alors que tout être ne peut vivre que s'il a l'espoir d'avoir une valeur en tant qu'être humain, en tant qu'individu? J'agis exactement de la même façon. J'en tire la conclusion audacieuse que cette fillette agit intelligemment en vue d'atteindre un but erroné. Être le centre de la famille n'est qu'une supériorité fictive, un but du côté inutile. Une véritable supériorité n'existe que dans le sens du sentiment social, dans le domaine du sens commun. Ce qu'elle fait n'a pas de sens commun, le directeur l'a justement compris. De là il a tiré la conclusion erronée que cette fillette est faible d'esprit.

« Sa façon d'être au sein de la famille est dominatrice et asociale. Elle participe rarement aux jeux en commun. »

Cela fait bien notre affaire. L'effort de cette fillette n'a pas disparu, elle est dominatrice, elle s'efforce de placer tout le monde sous son sceptre. Quand il s'agit de communauté, elle s'esquive; elle n'est présente que là où elle joue le premier rôle.

Quelques mots brefs au sujet du traitement. Je suis persuadé qu'on essayera d'amener cette enfant à ne plus occuper autant les parents et à faire des progrès en calcul. Mais si cette enfant a déjà abandonné tout espoir de se tenir au même pas que ses sœurs dans les choses sérieuses ou de s'y mesurer avec elles, il ne nous reste rien d'autre à faire que d'encourager cette fillette. C'est à vrai dire la formule la plus importante que nous ayons à notre disposition. Nous ne pouvons nous attendre à ce que sa manière d'être, ses tendances dominatrices, ses revendications vis-à-vis des *parents* s'atténuent tant qu'elle n'a pas une voie libre où elle puisse aller de l'avant d'une manière utile. Nous devons ouvrir une voie à cette enfant. Je crois qu'il y a des parents qui, sans comprendre ce point de vue, pourraient avoir un certain succès avec l'enfant. Nous ne mettrions pas en doute que cette enfant puisse être complètement améliorée. J'ai dit que cela pourrait réussir même si quelqu'un a une conception tout à fait fautive de cette enfant et se réfère peut-être à une notion de sexualité. Il peut même, s'il développe ses théories, encourager l'enfant, ne serait-ce qu'en lui démontrant : « Tes problèmes sont assez intéressants pour que quelqu'un s'en occupe. » Il pourra bavarder tant qu'il voudra, si seulement ce rayon d'espoir éclaire l'âme de

l'enfant. L'enfant ira de l'avant sans savoir comment, tandis que le médecin qui l'aura traitée jurera que sa méthode est bonne. Nous défendons le point de vue d'après lequel nous devons encourager l'enfant. Ce n'est pas une chose facile. Que devons-nous faire pour cela? Nous devons amener l'enfant à ce qu'elle agisse par elle-même, à ce qu'elle soit persuadée qu'elle peut résoudre ses calculs, qu'elle acquière de la confiance en soi, qu'elle bouche les brèches qui se sont produites. Il ne suffit pas de lui donner du courage en paroles, il est indispensable d'amener l'enfant dans la situation où se trouvent ses camarades. Si cette enfant commence à travailler et si dans huit jours il y a une composition, il n'y a pas de doute qu'elle échouera. Les brèches ne se laissent pas combler si rapidement; il faut évaluer combien de temps cela nécessitera. Jusque-là, il faut lui laisser un délai de protection, on ne peut pas encore faire subir à l'enfant un examen, comme si elle était déjà aussi avancée que les autres, sinon toute la peine prise par l'éducateur est perdue. Par la suite il sera extrêmement difficile d'encourager à nouveau cette enfant. Lorsqu'on envisage d'encourager un être humain, on doit avoir soin de créer une situation psychique qui soit remplie de confiance. On doit l'amener à un état réceptif, c'est-à-dire qu'on doit auparavant gagner sa confiance. On doit se comporter vis-à-vis de lui comme un ami, on ne doit pas faire montre à son égard d'une supériorité et ainsi accabler l'enfant; on ne doit pas l'affronter rudement. On a rudoyé ces enfants, de sorte que finalement ils ont raison s'ils cessent le travail. Il est indispensable de les amener à des rapports amicaux avec l'éducateur afin que s'élargisse le cercle des gens en qui ils ont confiance. Cette enfant n'a confiance qu'en ses parents. A l'école elle joue un mauvais rôle. A vrai dire son attention est uniquement dirigée vers les parents. Si une personne étrangère réussissait à élargir son cercle d'intérêt pour d'autres personnes, son sentiment social s'en trouverait augmenté, sa confiance grandirait. Ainsi disparaîtrait le plus grand mal, à savoir le fait pour cette enfant de croire : je n'ai de place que dans le cercle familial, auprès de mes parents. Ce processus de mise en confiance doit précéder toutes les autres mesures. Nous nous trouvons ramenés à la source originelle de l'éducation, où la fonction de la mère a été précisément de gagner la confiance de l'enfant et d'éveiller en lui l'intérêt pour les autres, l'intérêt pour les problèmes de la vie, pour lui créer un foyer à l'intérieur de cette société. De ce fait, l'enfant devient courageux, indépendant, il se sent un facteur égal aux autres. Si nous faisons le point pour voir la faute à partir de laquelle s'est développée cette inaptitude, nous distinguons clairement que les deux sœurs, entre lesquelles se trouve cet enfant, sont présentées comme étant très douées. Ce n'est pas là une constatation fortuite, cela se déroule journellement, à chaque heure. Ce sujet a continuellement l'impression de ne pas être équivalente à ses sœurs. Ici apparaît clairement l'erreur fondamentale de cette enfant. Je ne peux pas décider en quoi les deux autres se sont montrées douées, mais je puis dire que la première enfant a supporté la tragédie d'avoir une sœur, parce qu'elle avait une position ferme dans la période antérieure à la naissance de l'enfant. Je puis dire également que la deuxième enfant n'a pas bien supporté la naissance de la troisième enfant. Si vous ajoutez à cela le caractère de la benjamine qui est ambitieuse, vous pourrez comprendre que notre enfant, qui était déjà en déclin, a de nouveau été lésée par la naissance de la benjamine. Nous posons la question : où était la mère? Il semble que la douceur maternelle ait éclairé plus vivement les deux autres enfants. La tentative de la deuxième enfant de mettre les autres à contribution est ressentie d'une façon désagréable par la mère. Cette dernière n'a donc pas réussi à enseigner à cette enfant l'intérêt pour ses semblables, pour ses sœurs, pour les tâches de la vie. Elle est restée dans la dépendance où elle était comme nourrisson, elle montre encore aujourd'hui les traits d'une petite enfant maladroite.

Deuxième cas : Une fillette de neuf ans qui redouble la troisième classe.

Nous verrons aussi dans cette unique communication que, si cette enfant est arrivée normalement jusqu'à la troisième classe, elle non plus n'est pas faible d'esprit. Certains événements de sa vie doivent pouvoir expliquer pourquoi cette enfant n'a pas pu suivre à l'école. Elle a dû trouver que l'école n'était plus un lieu de séjour agréable.

« Doléance particulière : tendance à mentir et à voler. »

En ce qui concerne le mensonge et sa structure psychologique, on peut dire que manifestement il doit y avoir à proximité une main ferme que l'enfant craint. Normalement tous les enfants diraient la vérité s'ils se sentaient assez forts. Nous arrivons à la conclusion que l'enfant ne se sent pas à l'aise. Je vous prie de considérer, lorsque vous entendez parler de la tendance à mentir d'un enfant, que c'est la forme d'expression d'un sentiment de faiblesse. Il s'agit là d'une compensation pour ne pas donner à son sentiment d'infériorité l'occasion de se manifester; l'enfant se présente comme étant la partie la plus faible, comme celui qui doit craindre l'autre qu'il estime plus fort. Il y a deux formes principales de mensonge : premièrement le mensonge par crainte. La crainte est un côté du sentiment d'infériorité. Quand quelqu'un se sent assez fort, il n'a aucune crainte. Deuxièmement les mensonges où quelqu'un essaie d'apparaître plus grand qu'il ne se croit en réalité. C'est aussi la compensation d'un sentiment de faiblesse et d'infériorité. A partir d'une grande faiblesse se développe la tendance à l'imagination. Si, par hasard, quelqu'un voulait faire ici la différence entre les mensonges qui poursuivent un dessein précis et les autres, il ferait fausse route; il n'y a pas de mensonges sans but. Nous allons dans notre cas chercher la main puissante en question. Lorsqu'on nous dit que cette enfant, chez laquelle nous supposons un fort sentiment d'infériorité, vole aussi et qu'elle a tendance à échapper par des détours à la supériorité des autres, nous sommes renforcés dans notre opinion. La structure psychologique du vol se comprend par le fait que quelqu'un se sent appauvri et qu'il tente de couvrir ce déficit en s'enrichissant. Il ne le fait pas d'une façon qui conviendrait au côté utile de la vie, mais par un artifice qui ressemble beaucoup au mensonge. Le vol est également une tentative d'échapper au fort, un moyen astucieux de l'égaliser. J'ai montré que dans le vol nous ne pouvons jamais trouver de courage. Nous voyons nettement ce qu'il a de caractérogique, l'enfant manifeste ici sa lâcheté. Nous ne sommes pas en mesure d'établir si un autre enfant, dans la même situation, ne mentirait pas. Mais nous savons d'une façon tout à fait certaine que, si cette enfant était en possession de la force, nous ne comprendrions pas qu'elle vole ou qu'elle mente. Si alors elle devait encore voler et mentir, nous la tiendrions pour faible d'esprit. Nous comprendrons que cette enfant doit avoir un grand sentiment de faiblesse et qu'elle s'efforce d'en sortir avec les moyens du faible. Mais l'enfant agit intelligemment, cela va si loin que nous pourrions, si les circonstances le permettaient, pardonner un mensonge, parce que nous le trouvons conforme au but : le pieux mensonge. Nous ne pouvons pardonner à quelqu'un ses vols que lorsqu'il est près de mourir de faim; dans ces conditions nous le trouverons même justifié. Il nous faut tout comprendre d'après les connexions. Le mensonge et le vol chez cette enfant retiendront notre attention dès le début de notre examen et nous constaterons qu'elle ne se sent pas à l'aise.

« Les parents vivent séparés depuis la fin de la guerre. »

Nous trouvons cela souvent chez les enfants difficiles. Une union malheureuse est certes très nuisible à l'enfant. L'expérience statistique et personnelle confirme que les

enfants d'un ménage séparé progressent difficilement. On trouve parmi ces enfants un nombre très élevé de cas graves d'échecs.

« On lui laissa le choix de rester avec la mère, mais elle ne voulut pas. »

Cela nous rappelle ce que nous avons dit auparavant. La mère n'a pas réussi à gagner la confiance de l'enfant, elle a échoué dans sa première fonction. Nous allons voir si cette enfant s'est tournée vers le père. La relation affectueuse de l'enfant avec le père est, dans toutes les circonstances, une seconde phase. Auparavant a eu lieu la rupture avec la mère. Cela ne peut arriver que si cette enfant a l'impression que la mère n'a pas été réellement une collaboratrice. Souvent l'enfant a cette impression à tort. Beaucoup d'enfants se détournent de la mère, lorsqu'il arrive un second enfant, parce qu'ils considèrent cela comme une trahison et ils manifestent un esprit critique vis-à-vis de la mère. C'est souvent le point de départ d'un développement défectueux dans l'élaboration du style de vie. Voyons maintenant si le père a remplacé la mère dans ses deux fonctions. Dans un ménage séparé cela n'est pas facile, surtout lorsqu'on nous dit que le père n'a pas eu beaucoup de temps libre. Que reste-t-il alors comme possibilité pour que cette seconde fonction s'accomplisse : l'élargissement du sentiment social? On nous dit que l'enfant vole et ment. C'est un signe que l'enfant n'a pas développé à un haut degré son sentiment social; qu'elle a grandi comme en pays ennemi. Lorsque nous apprenons que l'enfant n'a pas réussi à l'école, et qu'elle a dû redoubler sa classe, nous comprenons qu'elle n'ait pas trouvé le professeur agréable. Vous voyez que, si cette enfant considère les autres êtres humains comme étant des ennemis, elle se trouve prise dans un piège dont elle ne pourra s'échapper par ses propres forces. Sa méfiance, son animosité contre les autres font qu'elle n'a pas d'amis, qu'elle ne considère pas une nouvelle situation comme pleine d'espoir, qu'elle ne se sent pas à l'aise à l'école. Toutes ces conséquences fâcheuses amènent l'enfant à subir des échecs. Elle croit pouvoir y puiser la confirmation que la vie est effectivement pleine d'hostilité. Nous pouvons imaginer qu'il sera excessivement difficile de trouver un pont qui nous mènera vers cette âme. Plus d'un en sera sans doute rebuté. Nous avons à présent délimité le terrain sur lequel nous sommes en droit d'espérer trouver d'autres apports, confirmations ou contradictions.

« De tout temps la mère la traitait avec peu d'affection. »

Nous venons d'apprendre ce à quoi nous pouvions nous attendre.

« Elle traite l'enfant presque avec aversion. L'enfant est très attachée à son père, bien qu'en raison de ses délits il la punisse souvent et la corrige. »

Cela paraît, dans un certain sens, une contradiction. Nous ne voulons pas oublier, si nous nous trouvons sur la bonne voie, que cette enfant n'a qu'un seul être au monde dans lequel elle ait confiance, du moins partiellement. C'est pourquoi les coups ne produisent pas pour elle une impression aussi effrayante. Si le père l'abandonnait, elle n'aurait plus personne. En dehors des corrections qu'il inflige à son enfant, il semble que le père ait aussi de bons côtés, de telle sorte qu'il apparaît à l'enfant comme ayant plus d'attrait que la mère.

« Elle promet alors de s'améliorer, mais elle récidive toujours. »

Admettons que cette enfant, après la correction, ne promette pas de s'améliorer ou qu'elle prétende ne pas vouloir s'améliorer, quelle en serait la conséquence? Elle ne

pourrait pas jouer ce jeu, le père perdrait tout espoir. Tous les enfants, tous les adultes sentent automatiquement qu'on ne peut plus rien faire avec un être désespéré, qu'il représente pour lui-même et pour les autres le plus grand danger, parce qu'il se défait de tout sentiment social. Dans la pratique cela signifie : si je fais le désespoir de mon père, il me jettera dehors. Mais elle récidive. Nous sommes moins surpris que le père car nous savons : cette enfant se sent dépouillée, elle a pour but de s'enrichir. Elle se sent inférieure, elle n'ose pas dire la vérité. Nous voudrions vous inciter à imaginer l'effet que peut avoir à la maison une mauvaise note. Quand nous donnons une mauvaise note, l'affaire ne s'arrête pas là. Ses effets se font sentir jusqu'à la maison où l'enfant sera peut-être puni, où on le consolera en lui faisant un cadeau, où l'on donne tort au professeur, conséquences que nous ne pouvons approuver du point de vue de la psychologie individuelle. C'est pourquoi nous sommes partisans d'abolir les notes, étant donné que l'on ne prévoit pas ce qui peut en résulter. Si le professeur tient compte de la situation familiale pour établir ses notations, alors c'est plus facile, mais dans ce cas le système des notes n'a plus aucune raison d'être. Si l'on accable l'enfant de mauvaises notes, il n'aura pas de bon temps à la maison.

« Pour des raisons professionnelles le père ne conserva pas l'enfant avec lui et la confia aux grands-parents. Ces derniers ne purent pas la garder longtemps. »

Nous sommes habitués à ce que les grands-parents soient indulgents et doux avec les enfants. Cette enfant est née sous une mauvaise étoile, les grands-parents eux-mêmes échouent. De plus la mauvaise réputation qui poursuit cette enfant, disons plutôt qui la précède, est sans doute largement diffusée parmi son entourage. Cela crée une nouvelle difficulté. Cette enfant, que chacun voit d'une manière hostile, éprouve réellement cette hostilité. Vous voyez là le piège dans lequel cette enfant est prise. Vous comprendrez combien il lui est difficile d'en sortir. Vous savez à quel point cela est difficile pour les adultes, que pouvons-nous attendre des enfants?

« Elle alla vivre alors chez des parents adoptifs à T. où habitent également ses propres parents. »

Nous ne pouvons pas considérer la situation comme étant améliorée de cette façon. Elle ne veut pas aller avec sa mère, le père n'a pas le temps de s'en occuper, elle est chez des parents adoptifs et elle considère comme une dépossession le fait de se trouver privée du seul être dans lequel elle ait confiance. Cette enfant se voit frustrée. Il s'y ajoute un deuxième facteur : on lui interdit de rencontrer sa mère. C'est une des plus lourdes fautes que de rendre impossibles ou difficiles à l'enfant les relations avec l'un de ses parents. Il peut certes y avoir des raisons qui justifient une telle interdiction, manque d'honorabilité, conduite immorale, mais la partie qui possède l'influence devrait faire en sorte que la seconde personne reste inattaquée, ne soit pas dépréciée.

Cette façon d'agir est préjudiciable à l'enfant, car, de la sorte, il est poussé à croire qu'il est de mauvaise descendance. Il croit avoir les mêmes défauts que ceux imputés à la personne mise en cause.

« Malgré cette interdiction elle visita ses parents légitimes et profita de cette visite pour dérober un peu d'argent. Elle l'utilisa pour acheter des friandises qu'elle distribua à ses camarades. »

Ce don d'argent volé ou de friandises est une manifestation frappante dans les vols commis par des enfants ou des sujets à l'âge de la puberté. Il démontre le besoin de se vanter, de se grandir. L'autre aspect de cette attitude nous apparaît ainsi clairement. Il indique que le sujet cherche à se faire aimer. Lorsque cette enfant qui se sent elle-même frustrée, fait des cadeaux aux autres, elle présente là un trait que nous devons interpréter : l'enfant recherche l'affection qui lui a été refusée par la mère, que le père lui a accordée de temps en temps, mais c'est une affection qui est fortement menacée. Elle est mauvaise élève. Que peut-on faire pour être estimée Il ne reste? rien d'autre que de gagner d'autres enfants par la corruption. C'est ce qu'elle essaie maintenant : elle recherche l'affection et l'amour, et dans cette recherche réside la plus forte impulsion de cette enfant : se faire aimer en volant et en faisant des cadeaux aux autres. De cette façon elle se sent plus riche. Cela est également la manière d'agir du faible. C'est une enfant qui n'a pas assez de confiance en elle-même pour espérer être aimée de quelqu'un. On trouve ce trait de caractère chez les adultes.

« Elle agit de même avec le produit de la vente d'œufs. Ces œufs, elle les subtilisa à ses parents adoptifs pour les porter à la maîtresse qui désirait en acheter. »

Elle joue celle qui ravitaille la maîtresse avec des denrées alimentaires. Nous ne savons pas si elle ne voulait pas faire un cadeau à la maîtresse. Peut-être a-t-elle reçu de l'argent en échange des œufs. Quoi qu'il en soit, elle a su rendre un service. Elle n'aurait certainement pas connu le désir de la maîtresse si cette dernière ne l'avait exprimé.

« Les délits furent connus à l'école, depuis on l'évite. Les parents adoptifs ne veulent pas la garder davantage, car, à plusieurs reprises, ils ont constaté des larcins, notamment de denrées alimentaires. »

Nous ne savons pas ce qu'elle a fait de ces denrées comestibles. Il se peut que cette enfant, qui se sent frustrée, ressent fortement certaines impulsions de faim, parce qu'il s'y mêle le sentiment d'être abandonnée. La personne assise devant un plat rempli ressentira beaucoup moins la faim que celle qui n'a rien devant elle.

« La situation à T. est intenable, le père voudrait bien se défaire de l'enfant. »

Vous voyez l'effet du piège.

« Le père est sans ressources. »

Nous en tirerons la conclusion qu'en plus l'enfant n'a pas une situation brillante en ce qui concerne la nourriture.

Voici encore une remarque qui est extraordinairement significative :

« Par suite du manque d'affection de la mère et du jugement porté par tout son entourage, l'enfant se trouve en opposition avec tout le monde. Ses délits peuvent être en partie l'expression de sa révolte intérieure. En tout cas, en raison de la situation donnée, l'adaptation de cette enfant à la société est rendue plus difficile. »

Vous avez là un exemple parfait du troisième type d'enfants présentant un sentiment d'infériorité accentué : les enfants haïs, illégitimes, non désirés, les orphelins et les infirmes. Chez tous ces enfants, nous pouvons très souvent constater, qu'à tort ou

à raison, ils se sentent haïs. Nous devons corriger l'erreur, nous devons faire comprendre à l'enfant que, même s'il a raison, il n'a aucun motif de penser qu'il n'y a pas de gens compatissants. Chez cette enfant ce sentiment est en partie atténué du fait que son père prend soin d'elle. Cependant il ne peut pas faire grand-chose. L'ultime conclusion de sa sagesse est de se défaire de l'enfant. Celle-ci a dû le sentir. L'enfant a dû toujours être pénétrée de ce sentiment : mon père ne pourra pas dépenser beaucoup pour moi. C'est pourquoi cette enfant se trouve prise dans un piège d'où elle se conduit en ennemi à l'égard de toute autre personne. Son sentiment social ne peut pas être développé. Aussi nous voyons apparaître au premier plan certaines manifestations: mensonges et vols en tant que points de départ du crime. Nous venons de découvrir un facteur qui fait apparaître le cas comme ayant un pronostic moins sombre. Cette enfant recherche l'affection, de ce fait il doit être relativement facile de gagner sa confiance. Il s'agit d'exercer la première fonction de la mère et ensuite d'éveiller largement son intérêt pour les autres. Il faut la délivrer de cette erreur qui lui fait croire que l'homme est mauvais par nature. Ces lacunes doivent être comblées. Ayant ainsi montré les grandes lignes du traitement, nous devons encore ajouter que l'enfant doit être délivrée de sa situation trop pesante.

« L'enfant donne l'impression d'avoir grandement besoin d'affection et d'aide. » Ceci confirme l'hypothèse que nous avons cru pouvoir édifier à partir des premiers renseignements. L'enfant cherche, il n'a pas encore trouvé : son courage ne s'est pas effondré.

Pour terminer, je voudrais vous soumettre une pensée qui m'est venue à la lecture de ces lignes. Considérons ceci : cette enfant, dont la situation est indigente, grandit en souffrant du froid, de la faim ainsi que du manque d'espoir et d'assurance en ce qui concerne son avenir professionnel, cela tout en recherchant l'amour et l'affection ; dans ces conditions que va-t-elle devenir? Personne pour la protéger, nulle part un endroit sûr : elle succombera à la prostitution. Admettons que cette enfant perde confiance et désespère de ne jamais trouver quelqu'un qui s'intéresse à elle. Lorsqu'elle sera un peu plus âgée, il se trouvera un homme qui s'approchera d'elle en faisant le beau, comme s'il voulait lui prodiguer de l'affection ; cela arrive fréquemment et conduit le plus souvent à la prostitution. Admettons que cette enfant perde le dernier reste d'espoir de trouver quelqu'un qui la prenne avec lui. Elle ne croit plus pouvoir trouver d'affection, elle ne peut rien faire à l'école, elle n'a pas de foyer, elle doit rôder, elle peut facilement tomber par hasard sur une bande qui l'oriente vers l'école du crime. Ou bien, elle peut faire quelque chose de son propre chef, chercher un profit paraissant facile à obtenir. Elle est entraînée pour une forme de délit, elle peut continuer. Elle peut finalement, privée de toute autre possibilité, devenir une voleuse par habitude. Alors les juges et les psychiatres du tribunal arriveront à la conclusion qu'il est très difficile pour les délinquants de s'améliorer, qu'il faut infliger des peines plus fortes. Elle désespère de trouver une possibilité quelconque ; elle vole, parfaitement consciente qu'elle sera emprisonnée si elle est appréhendée. Elle est obnubilée par l'idée qu'elle ne sera pas prise. Si cependant cela lui arrivait, elle serait mise en prison. Là elle se trouverait en contact avec d'autres malfaiteurs qui lui montreraient de nouvelles voies. Une fois relâchée sa situation peut empirer. Comment alors espérer une amélioration de son cas? Pense-t-on qu'un encouragement puisse être donné de cette façon? C'est impossible. Une aide ne pourrait lui être apportée que s'il existait un service susceptible de lui fournir ce que nous tenons pour indispensable : l'encouragement et l'explication de ses erreurs. S'il en était ainsi, on pourrait aider

cette enfant. Il peut se faire qu'un éducateur, à qui se trouverait confié la fillette, accomplisse accessoirement et sans le comprendre, l'action éducative la plus importante : donner du courage à cette fillette.

Chapitre III

Un père empêche le développement du sentiment social

[Retour à la table des matières](#)

L'exposé que j'ai entre les mains se distingue par sa particulière brièveté, par son laconisme. Si j'entreprends son interprétation, c'est parce que, d'une façon générale, je ne dispose pas d'exposés plus détaillés. Nous devons apprendre à établir des observations à partir de cours exposés. Il y aurait intérêt à pratiquer davantage l'art de rédiger un compte rendu. S'il en était ainsi un jour, j'aurais une proposition intéressante à faire : que l'on adresse l'histoire détaillée, d'un enfant difficile, d'un criminel, d'un névrosé, d'un buveur, etc., à d'éminents collaborateurs des diverses écoles psychologiques en les incitant à interpréter le cas et à nous indiquer les moyens qu'ils préconisent pour le redresser. La confusion qui, de nos jours, obscurcit la psychologie moderne, prendrait fin très rapidement. Grand nombre d'auteurs qui, d'ordinaire, ne se présentent pas précisément d'une façon très modeste, s'éclipseraient tout à coup. Un long laps de temps nous sépare peut-être encore de la réalisation pratique de cette proposition. Nous voulons utiliser ce temps pour nous exercer dans l'interprétation des cas et dans l'art de lire une telle description. Nous sommes résolu à trouver les moyens d'écartier ou de modifier les erreurs inhérentes à la structure du style de vie.

Le présent exposé concerne un garçon de six ans qui fréquente la première classe de l'école primaire. L'introduction est ainsi conçue :

« Avant que l'enfant ne vive dans sa famille. »

Cela doit vouloir dire qu'il était ailleurs, probablement en nourrice ou à l'orphelinat. Et déjà nous apparaissent des images, favorables ou défavorables, de situations analogues.

« Il était à l'hôpital et fut ensuite placé en nourrice. »

On dirait que l'enfant est illégitime. La phrase suivante le confirme :

« Il est né avant le mariage. »

Malgré tous les progrès de notre législation, ce n'est pas là une situation tout à fait indifférente, car, même si la législation allait jusqu'à mettre les illégitimes et les légitimes sur le même plan d'égalité, nous ne pourrions pas empêcher qu'un tel enfant grandisse d'abord chez des parents nourriciers. Ce seul fait marque déjà profondément la vie d'un enfant ; non parce qu'il y trouve un entourage plus mauvais que ses propres parents - souvent il est même meilleur - mais parce que cette situation sociale est tout à fait significative. Nous ne croyons pas davantage que l'attitude sociale générale vis-à-vis de l'illégitimité pourrait aller de pair avec les progrès de la législation. Je voudrais aujourd'hui encore vous mettre tous en garde en vous donnant l'avertissement suivant : ne venez pas au monde comme enfants illégitimes.

« Les conditions de vie : les parents sont très pauvres. »

Cela nous amène à penser que l'enfant est chez ses propres parents, il est seulement né avant le mariage.

« Ils se tirent d'affaire comme vendeurs de journaux. Les parents et quatre enfants de un, deux, quatre et six ans, habitent une seule pièce : pour la nuit ils n'ont que deux lits à leur disposition. Le garçon est l'aîné et couche avec son père. On dit que le père est tuberculeux, il souffre de crises d'asthme et de ce fait ne peut pas dormir la nuit ; il est alors facilement irrité contre le gamin et il le bat. »

Ainsi l'enfant doit dormir dans le lit du père et de plus il reçoit des coups. C'est trop. L'un des deux suffirait. « Il montre apparemment peu de sympathie pour le garçon, ses préférences vont vers une sœur de quatre ans la cadette. »

Nous avons là de nouveau le problème que nous connaissons bien, celui d'un garçon plus âgé et d'une sœur plus jeune. Nous savons qu'en soi le garçon est dans une situation assez désagréable ; même si toutes les autres difficultés étaient supprimées. Nous savons que le deuxième enfant est toujours comme en compétition et qu'il s'efforce constamment de dépasser le premier. Si le second enfant est une fille et si le plus âgé est un garçon, ce tableau est particulièrement net. La fille puînée sent d'une manière quelconque le privilège du garçon et veut montrer qu'elle le vaut, qu'elle est autant que lui et même plus. La nature lui vient en aide. Les filles se développent plus rapidement jusqu'à la dix-septième année ; le garçon ignore ce fait, se trouve en retard et subit cela comme étant sa destinée. C'est pourquoi nous trouvons le plus souvent que de tels garçons - l'analogie des cas en est frappante - sont

moins actifs, perdent bientôt l'espoir et de préférence s'efforcent d'obtenir ce qu'ils désirent par des moyens détournés. Des situations intercurrentes peuvent d'ailleurs modifier cet état de choses. Ils renoncent à l'activité. La sœur est toute différente. Elle est prodigieusement énergique, bouscule tout. Lorsqu'elle rencontre une résistance, elle devient entêtée, récalcitrante. Le plus souvent elle se développe bien, elle est la meilleure élève, pertinente et beaucoup plus active. Cela va le plus souvent si loin que les parents disent : c'est bien dommage que la garçon ne soit pas devenu une fille et la fille un garçon. Étant donné qu'on retrouve ce tableau avec une telle fréquence - ces garçons finissent mal, deviennent difficiles, présentent un degré élevé de névrose, deviennent parfois des criminels, des buveurs - on est obligé de dire : quel sens a donc le bavardage sur les instincts? Quel sens cela a-t-il de parler de facultés mentales innées, lorsque l'aîné a toujours cette apparence qui lui est propre et la fille puînée la sienne. Ce tableau peut être modifié, il peut être prévenu par une méthode d'éducation correcte, à condition de comprendre ces situations aiguës et de ne pas intervenir brutalement par des procédés qui ne sont pas justifiés.

« L'enfant raconte que l'année dernière il lui est arrivé à plusieurs reprises de ne pas rentrer à la maison avant minuit. »

Nous pouvons facilement conclure, si nous considérons ces faits de notre point de vue, que l'enfant n'est pas particulièrement désireux de se trouver à la maison, sans quoi il rentrerait plus tôt. On a l'impression qu'il essaye d'établir une distance entre lui-même et sa maison. J'ai déjà exposé ces cas devant vous. Si quelqu'un s'en va de la maison, c'est l'indice qu'il ne se sent pas à l'aise chez lui.

« Et qu'il a été recueilli par la police à cinq reprises différentes. »

Vous vous rendez compte que le sort commun réservé à l'aîné vis-à-vis de la sœur cadette, ne lui a pas été épargné. Il s'y ajoute le fait que sa situation à la maison est indiscutablement très mauvaise.

« Il a mendié devant des confiseries et des cinémas. »

Cette manière d'agir découle de son sentiment d'humiliation. Lorsqu'il s'enfuit et qu'il ne peut même pas profiter de la piètre nourriture qui lui est offerte, que peut-il faire d'autre que de mendier? Peut-être même voler. Ceci ne nous étonnerait pas. Vous avez là devant vous, sous forme Précise, le cas du développement d'un enfant dont j'ai parlé plus haut, et qui résulte du rapport garçon aîné et sœur cadette.

« Conduite à l'école. »

Nous pouvons facilement nous l'imaginer. Si ce garçon pouvait de quelque façon que ce soit, présenter un bon rendement, il pourrait échapper à son destin d'une manière quelconque. Étant donné qu'il n'y a pas échappé, nous pouvons conclure avec certitude qu'il est particulièrement mauvais à l'école, un véritable souillon, Voyons ce qui est noté.

« L'enfant arrive à l'école sale, non lavé, non peigné, avec des habits déchirés. »

En ce qui concerne les habits déchirés il n'en porte peut-être pas la responsabilité ; quant aux autres points, je croirais volontiers que la sœur se présentera autrement lorsqu'elle aura six ans. A six ans il devrait déjà se laver et se peigner.

« Il ne reste pas assis tranquillement. »

Ne pas se tenir assis tranquillement à l'école! c'est un

une. Il faut savoir rester assis à l'école. Celui qui ne le fait pas prouve par sa conduite qu'il ne désire pas fréquenter l'école. Ce fait d'être assis à l'école a une autre signification qu'ailleurs dans la vie, c'est une fonction sociale. Dans cette attitude s'exprime la connexion sociale d'un enfant avec l'école. Donc lorsque nous apprenons qu'il ne peut pas rester assis tranquille, nous pouvons en déduire qu'il n'a pas de sentiment social, pas d'intérêt pour l'instituteur, pour les élèves et d'une façon générale pour l'école et ses problèmes. Que fait-il alors? Je crois qu'avec une certaine perspicacité nous pouvons le deviner.

« In se promène dans la classe, il chante pendant l'enseignement et singe les réponses de ses camarades. »

Cela ne semble-t-il pas déjà exprimer sa fuite? Mais ce n'est pas facile, certaines menaces apparaissent. On enverra un avertissement aux parents et avec toutes les forces de police et de gendarmerie ce garçon sera traîné à l'école. On n'y échappe pas. Notre sujet aurait sans doute préféré prendre la fuite. Il peut pousser les choses jusqu'à se faire mettre à la porte. A ce moment il ne risquera plus rien.

« Il cherche querelle à son voisin, à ses camarades. »

Il présente ainsi une insuffisance manifeste d'intérêt à l'égard des autres. De même lorsque nous lisons :

« Il bouscule tous ceux qu'il rencontre et il se réjouit particulièrement lorsqu'un de ses camarades tombe. »

Là encore vous voyez son manque d'intérêt pour les autres. Nous sommes en droit de nous demander : que se passera-t-il lorsque ce garçon sera plus âgé de dix ou vingt ans? A l'école, il a fait les expériences les plus amères ; lorsqu'il mendiait également ; à la maison il n'a aucune satisfaction. Qu'est-ce que cela donnera plus tard. Je crois que c'est facile à deviner. Il manque à ce point de sentiment social qu'il ne reste pour lui qu'une seule voie, puisqu'il dispose encore d'une certaine activité - il se réjouit du mal des autres -, puisqu'il essaye de gêner les autres. Il ne lui reste que la voie du crime.

« Il n'y a pas longtemps, il aurait presque cassé le doigt d'un camarade. Il emploie couramment des expressions vulgaires. C'est un garçon éveillé qui peut très bien répondre aux questions qu'on lui pose et qui est très fort en calcul. »

Ce dernier point ne peut nous étonner. Nous pouvons bien comprendre ; ce garçon a toujours dû calculer : si on allait lui donner quelque chose à manger, combien d'argent il recevrait en mendiant, etc., ainsi il a été amené à apprécier le prix des choses, il a dû calculer. Il est difficile de parler ici d'un talent inné en ce qui concerne le calcul, il a simplement bénéficié d'un bon entraînement.

« Mais ses exercices d'écriture laissent particulièrement à désirer et encore, quand il consent à écrire. »

A ce sujet, j'essayerai bien de me renseigner afin de savoir s'il ne s'agit pas d'un enfant gaucher. Car ce garçon, si adroit et si éveillé, ne serait-il vraiment pas capable de réussir en tout? Il est permis de supposer, qu'en dehors de tous ses malheurs, il a dû subir le fardeau d'une main droite insuffisante (fonctionnellement).

« En matière de dessin, il n'a pas dépassé le stade du griffonnage. »

Cela plaide en faveur d'un enfant gaucher.

Encore une remarque qui nous paraît significative

« L'enfant est de nationalité étrangère, ce qui lui interdit l'entrée dans un établissement d'État. »

Il est près d'atteindre son but, à savoir : se faire mettre à la porte de l'école. Il y est presque parvenu : l'instituteur qui s'est laissé prendre à son jeu, fait ce que le garçon désire. Ce dernier est malheureusement de nationalité tchécoslovaque, pour cette raison nous ne savons pas dans quelle institution le placer. Ce serait très bien d'être élevé dans une telle institution. Mais il n'est pas tellement certain que dans cet établissement il se trouverait quelqu'un susceptible de comprendre le cas. Nous nous efforçons depuis vingt-cinq ans de faire comprendre ces rapports de la première enfance et leur importance pour le développement futur de l'être humain, aucun établissement n'a pris ces données en considération. Si ce garçon vit dans le sentiment qui a pris naissance en lui du fait de ses expériences : j'aurai toujours quelqu'un qui me dépassera, jamais je ne serai bon à quelque chose, il faut que je me faufile, il faut que j'essaie par des malices de me soustraire aux exigences de la vie, il entrera dans cet établissement avec la même attitude automatisée et bientôt il y recommencera le même jeu qu'auparavant. Là aussi, il entrera découragé, il ne s'attendra pas à trouver une situation agréable, par exemple celle d'être le premier. Pourtant, il voudrait être le premier, il voudrait que tous se tournent vers lui et il souhaite ardemment se trouver au centre de l'attention. Il y est d'ailleurs parvenu. La classe toute entière s'occupe de lui. Aucun des garçons ne donne à l'instituteur autant d'occupation que lui. Il est effectivement devenu le personnage le plus important. Ce qu'il n'a pu réaliser à la maison - où la sœur est le personnage le plus important - il l'a obtenu à l'école. Il y est parvenu par un subterfuge, par le fait que son activité s'est dirigée dans un sens inutile, par le fait qu'il s'est donné un but idéal de la supériorité personnelle et qu'il a suivi ce but. A présent, l'État tout entier peut se préoccuper de ce qu'on va faire de lui. Ce n'est pas une petite réussite. Si le garçon voulait méditer sur ce qui se passe, il pourrait se dire : si j'étais resté tranquillement assis et si la nuit, sans broncher, j'avais accepté les coups de mon père, qui se serait occupé de moi? Jusqu'à un certain point, ce garçon a raison. Nous ne pouvons pas le nier et nous ne devons pas l'oublier au moment où nous nous apprêtons à faire quelque chose pour lui. L'éducateur n'arrivera pas plus à faire disparaître chez ce garçon la tendance à la valorisation que ne le peuvent d'autres écoles de psychologie. L'enfant veut être apprécié. Cette tendance ne se laisse pas étouffer. Il faut lui ouvrir une voie sur le côté utile de la vie. Nous devons fortifier son courage pour qu'il se croie apte à réussir quelque chose d'utile. Son malheur c'est qu'il se croit absolument incapable. Un adepte de l'école freudienne pourrait dire : ce sont des instincts ataviques de la collectivité primitive, le garçon voudrait tuer son père. Comme il ne se croit pas capable de le faire, il s'y essaie avec l'instituteur. L'instituteur se fera un tel mauvais sang qu'il contractera peut-être une maladie grave qui l'emportera, dans ce cas le garçon aura atteint son but. Mais les

choses se présentent autrement. Ce qui se passe ici sont les conséquences et non le début. Il est hors de doute que le garçon se serait réjoui de jouer un rôle identique à celui de sa sœur. Mais cela ne lui a pas été permis à l'origine. Ce garçon n'était pas méchant, mais bon, comme tous les enfants qui viennent au monde. On l'a empêché de développer son sentiment social, parce qu'il ne s'est trouvé personne pour l'éveiller en lui. Qui est à cet effet, la personne la mieux désignée? La mère. Nous entendons dire : l'enfant était d'abord à l'hôpital, puis pensionnaire, avant qu'il n'arrive chez ses parents ; c'est un enfant illégitime. Deux années plus tard une sœur venait au monde, celle-ci est devenue la préférée. Qui aurait dû enseigner à l'enfant qu'il existe d'autres êtres qui sont nos semblables? Nous ne doutons pas qu'il était capable de remplir le rôle d'un être socialement utile. Il faudrait qu'il rencontre quelqu'un qui lui ouvre les yeux à ce sujet. Ceci n'est pas une tâche facile, mais elle est réalisable. Il s'agit d'exercer la première fonction qui incombe normalement à la mère, fonction qui jusqu'à présent n'a pas été réalisée envers lui. Il faut que quelqu'un remplace la mère auprès de l'enfant dans ce sens, qu'une personne lui donne l'impression d'être son prochain en qui il peut avoir confiance. Une fois ceci admis, il devra assumer la deuxième fonction de la mère, qui consiste à élargir le sentiment social éveillé et à le diriger sur d'autres personnes. C'est avant tout le père dont nous avons entendu dire qu'il s'est montré inapte à développer le sentiment social, à peine existant, puis les sœurs, qui, elles aussi, n'étaient pas capables de lui être utiles. Notre art consiste à remplacer la mère et à réaliser sa deuxième fonction.

Je ne crois pas qu'un penseur puisse nous faire le reproche de chercher à « deviner », et que dans l'art de la divination, nous ayons atteint une certaine habileté. Je considère en réalité comme un devoir primordial d'exercer mes élèves dans l'art de la divination. Il ne faut pas évidemment comparer notre divination avec la divination occasionnelle d'un individu, peu versé dans l'art de la psychologie individuelle, qui se figure lorsqu'il prononce des mots comme « sentiment social » et « surcompensation », ou encore « unité de la personnalité », qu'il a deviné quelque chose dans le sens que nous donnons à cette notion. Il n'a vu là que le clavier et ne connaît rien de l'art d'en jouer.

Tous les grands progrès de la science se sont réalisés grâce à la divination. Si quelqu'un place un signe péniblement à côté de l'autre et s'il s'abstient de tout acte créateur, ceci n'est rien d'autre qu'une expérience stérile. Ce que certains appellent « intuition », n'est peut-être rien d'autre que de la divination. Une personne ayant fait des études médicales ne devrait pas douter que l'art du diagnostic est en réalité de la divination -exactement comme dans la psychologie individuelle -, en se basant évidemment sur une grande expérience, liée à une compréhension des règles de la vie humaine.

En nous basant sur notre expérience, nous pouvons soutenir que nous sommes capables de tirer, à partir d'indices minimes, des conclusions quant à la structure de l'ensemble ; que nous pouvons déduire le style de vie à partir des empreintes de la démarche. Nous ne sommes pas à ce point infatués de nous-même pour tirer des conclusions fermes à partir de quelques mots isolés, mais nous pouvons dans l'exposé ultérieur de la description trouver la confirmation de notre thèse ou par contre nous voir obligés de procéder à des corrections. La première manière de faire est celle de l'expert en matière de psychologie individuelle, la seconde celle du débutant.

En nous servant de ces exposés, nous allons rechercher jusqu'où peut aller notre compréhension de ces enfants. Ces histoires sont incomplètes, étant donné que ceux

qui les rédigent ne savent pas exactement ce qui nous intéresse. La difficulté ici est plus grande que si nous avons l'enfant devant nous, amené par les parents qui peuvent nous renseigner sur certaines particularités. Nous pouvons dans ce cas diriger nos questions sur les points qui nous intéressent ; à savoir : premièrement quelle était la situation difficile où les défauts ont fait leur apparition et deuxièmement, quelles particularités présentait l'enfant déjà auparavant? Avec une assez grande certitude, nous pouvons arriver à la conclusion que nous avons devant nous un enfant qui n'est pas suffisamment préparé pour la solution des problèmes de la vie. Ce que l'enfant a pu amener sur cette terre par l'hérédité ne présente pas d'importance. Le facteur héréditaire ne s'extériorise pas si l'enfant n'est pas préparé dans le sens social. Lorsque la solution d'un de ses problèmes réclame un sentiment social, nous allons constater une hésitation particulière. Nous voici arrivés sur un terrain ferme ; il ne nous restera plus qu'à saisir pourquoi ce sentiment social n'a pas pu se développer normalement. Nous ne verrons pas d'originaux, d'enfants difficiles, de nerveux, d'allocoïques, de pervers sexuels, de criminels ou de candidats au suicide chez lesquels il ne soit possible de démontrer avec une pleine certitude qu'ils -ne reculent devant la solution des problèmes de la vie, que parce qu'ils n'ont pas été éduqués correctement dans le sens du sentiment social. Ce point de vue doit être retenu. C'est la différence fondamentale entre nous et d'autres écoles psychologiques.

La benjamine en lutte.

[Retour à la table des matières](#)

« Une fillette de quatre ans. Ce n'est pas une enfant unique, mais une benjamine. »

Nous connaissons suffisamment les caractéristiques du benjamin. Je répéterai cependant que le benjamin, du fait de sa position dans sa famille, présente une tendance constante à suivre son chef de file, et si possible à le dépasser. Dès le début, il a un sentiment d'infériorité très prononcé et, par là même, il aura plus de peine à régler sa course dans le domaine social. Il présentera une plus grande tendance à laisser de côté la société au profit d'une supériorité personnelle. Ceci ne représente pas encore un échec. Lorsque son espoir n'est pas trahi, l'enfant peut se maintenir en bon équilibre. S'il perd l'espoir, il devient l'adversaire des autres. Il cherchera la voie la plus facile, en essayant de trouver des subterfuges ; il se présentera dans la vie comme affligé de cette jalousie qui caractérise la classe indigente. Nous trouverons toutes les particularités qui se manifestent en pareil cas, si l'autocritique est insuffisante et si le sujet n'a pas entièrement saisi l'importance de la société. Pensons au Joseph de la Bible, aux contes dans lesquels le benjamin joue son rôle et nous comprendrons cette expérience séculaire d'après laquelle le style de vie, la structure psychique d'un individu, sont influencés par le fait qu'il est benjamin. Tous les autres facteurs n'ont plus la même importance. Il doit soumettre ses éventuelles facultés héréditaires au rôle de benjamin suivant cette loi qui le guide depuis le début de son existence. Ce dynamisme peut se manifester sur le côté utile de la vie, dans le cadre de la société, mais aussi sur le côté inutile. Pour lui la séduction sera plus forte que pour celui qui, pendant les quatre ou cinq premières années, aura vécu dans un plus grand équilibre et n'aura pas reconnu, d'une façon aussi frappante, sa faiblesse et sa petitesse.

« Elle suce son pouce. »

A quatre ans cette habitude devrait être abandonnée depuis longtemps. Tous les enfants peuvent occasionnellement sucer leur pouce. Les constatations que nous pouvons enregistrer sont indubitablement les suivantes : l'entourage n'est pas arrivé à déshabituer cette enfant de son défaut par un moyen qu'elle eût accepté. Si on commence à lutter, on constatera qu'elle accepte cette lutte : les parents réussiront d'autant moins à l'en déshabituer qu'ils feront plus d'efforts dans ce but. Elle essaiera sans cesse de se faire remarquer par son geste. Peut-être une certaine sensation de chatouillement, sensation répandue sur toute la surface cutanée de l'enfant, y est-elle pour quelque chose, sinon on ne pourrait comprendre pourquoi elle porte aussi d'autres objets à sa bouche. Les enfants qui sucent leur pouce expriment par cette attitude leur tendance à la lutte. Nous pouvons l'affirmer avec d'autant plus de certitude que cette action ne représente pas le seul moyen dont se servent les enfants dans leur lutte. Si les parents désirent que leur enfant soit propre, vous constaterez que, dans le cas où une harmonieuse entente n'a pu être réalisée, les enfants se mettront justement à sucer leur pouce. On pourrait pousser n'importe quel enfant dans une attitude d'opposition. Si les parents s'intéressent particulièrement à l'absorption de la nourriture, les enfants trouveront là la motif de la lutte. S'ils tiennent à ce que l'enfant aille régulièrement à la selle, vous trouverez toujours que les enfants présenteront des difficultés sur ce point. C'est une des raisons pour lesquelles certains défauts se maintiennent. Il en est de même en ce qui concerne la masturbation. Des cas persistants de masturbation infantile signifient toujours la lutte. Une autre cause, peut-être plus puissante encore, est certainement en rapport avec les circonstances invoquées ci-dessus. Lorsqu'un enfant a été délogé d'une situation avantageuse, il essaiera de rattraper par tous les moyens cette situation qui lui a permis de se trouver au centre de l'attention. L'expérience leur prouve que certaines mauvaises habitudes attirent particulièrement l'attention des parents. Lorsque l'enfant a fait cette observation, il sera très difficile de le déshabituer de ce défaut qui, d'après son expérience personnelle, s'est révélé avantageux pour lui. Dans sa tendance à attirer l'attention des siens, l'enfant va jusqu'à accepter les punitions, pourvu qu'il ait seulement le sentiment de se trouver au centre de l'attention de son entourage. Nous osons supposer que le fait de sucer son pouce est la conséquence d'une lutte de cette enfant contre ses parents. Lutte résultant probablement du fait que l'enfant a été délogée d'une situation agréable et qu'à tout prix elle veut récupérer cette situation. Il est évident que nous devons attendre la confirmation de cette supposition. Mais je me contenterai, *en guise d'exercice*, d'établir pareille hypothèse. Je n'oublie pas qu'il existe d'autres conceptions se rapportant à ce défaut. Les conceptions freudiennes par exemple le considèrent comme une action sexuelle. Le fait de sucer son pouce et de se masturber est pour l'enfant un moyen adéquat et lui semble plus indiqué que d'autres. Le docteur Lévy, médecin à New York, a recueilli certaines observations mais il n'a pu découvrir la moindre trace d'une excitation sexuelle. Il soutient qu'il s'agit toujours d'enfants qui ont obtenu le lait maternel sans effort, qui n'ont pas été obligés de le sucer car il s'écoulait trop facilement ; par suite leur appareil de succion n'avait pas à entrer en action et maintenant ils essayaient de l'actionner, ce qui les incitait à sucer leur pouce. Il n'est pas facile de comprendre pourquoi ces enfants n'actionnent pas autrement leur appareil de succion, par exemple comme le font ceux qui, au lieu d'utiliser leur pouce, sucent leurs lèvres. Il faudra attendre des résultats plus précis, trouver des éléments plus nombreux. A la suite de recherches plus vastes, l'expérience a prouvé que d'autres explications sont encore possibles. Nous maintenons pour notre part la conception de la psychologie individuelle, à savoir que cette enfant est en lutte et qu'elle veut être au centre de l'attention. Si nous arrivons à confirmer cette assertion il

sera démontré que, d'un seul coup, la psychologie individuelle a saisi une grande partie de la structure psychique de l'individu. Si ceci ne se confirme pas il faudra corriger notre opinion.

« Elle suce son pouce malgré tous les moyens employés. »

Si elle suce son pouce malgré tout, le spécialiste pourra supposer qu'il s'agit d'une enfant *en lutte*. Mais il pourrait encore subsister un doute. Peut-être le fait-elle pour d'autres raisons et *lutte-t-elle* pour le maintien de cette jouissance ; mais il ne fait plus de doute qu'il s'agit d'une enfant *en lutte*. Il ne faut pas s'attendre à voir se confirmer la véracité de notre opinion à l'occasion de ce défaut. Il faut qu'il ressorte de l'ensemble de sa vie que nous avons affaire à une enfant en lutte et l'attitude hostile doit ressortir de chaque geste.

« Dans la majorité des cas, surtout lorsqu'elle est en opposition, elle fourre son doigt dans sa bouche. »

Nous venons d'entendre que cette enfant peut aussi se mettre en opposition. Nous croyons savoir d'avance qu'elle ne pouvait pas faire grand-chose d'autre. Il est particulièrement remarquable qu'elle fourre son doigt dans sa bouche lorsqu'elle est en opposition. Pour l'observateur impartial c'est une confirmation de nos idées et un démenti opposé à d'autres conceptions.

« Elle vomit au moindre énervement. »

Nous connaissons ces vomissements chez les enfants qui possèdent une grande habileté dans le refus de l'absorption des aliments. Nous pouvons admettre que cette enfant présente probablement une infériorité de l'appareil digestif. Cette infériorité a amené la facilité avec laquelle elle vomit. Cela nous démontre comment tout le dynamisme psychique a été entraîné dans cette attitude de lutte. Notre enfant dispose de moyens pour *attaquer*. Le vomissement en est un. Si cette enfant était isolée et si elle n'avait qu'à compter sur elle-même, guidée par la faim et l'amour, nous ne pourrions comprendre pourquoi elle vomit lorsque *quelque chose ne lui convient pas*. Le rapport avec la société ressort ici clairement: lorsqu'elle ne joue pas le premier rôle, cette enfant s'énerve, commence à vomir comme si elle voulait accuser les autres et se venger d'eux. Cette attitude représente un *rapport social* et ne signifie rien d'autre que la lutte d'un enfant qui réclame sa valorisation.

« Lorsqu'elle refuse la nourriture. »

Cette enfant vomit facilement, ce qui ne peut laisser les parents indifférents.

... « à l'occasion du bain, chaque ordre des parents qui ne lui convient pas met l'enfant dans un état d'excitabilité nerveuse extrême : hurlant, se débattant, elle repousse ceux qui tentent de la calmer. »

L'enfant est un lutteur comme on ne saurait mieux se le représenter. Si on avait douté et cru qu'elle était poussée par la faim ou l'amour, par ses « instincts », lorsqu'elle hurle et se débat, on pourrait difficilement se contenter d'explications superficielles de cette sorte.

« J'ai par exemple essayé de calmer cette enfant en lui racontant un conte. »

Un essai pour intéresser l'enfant. Nous savons où nous devons classer cet essai. Il naît de la deuxième fonction de la mère : faire collaborer l'enfant, la faire jouer avec d'autres. Si je souligne le mot « avec », le moins clairvoyant devrait comprendre que ceci représente un essai pour amener l'enfant vers la société, fonction qui a été troublée.

« Je ne m'adressais pas directement à l'enfant. »

C'est un subterfuge comme nous en employons souvent. Nous le faisons d'une manière peu frappante parce que l'enfant, dans son attitude de lutte, ne réagit plus d'une façon objective, mais subjective. Elle répondrait par la défensive si on s'adressait directement à elle.

« Mais je racontais une histoire à sa sœur, une fillette de six ans et demi. »

Il est question d'une sœur âgée de six ans et demi et dont on ne se plaint pas. Nous pouvons supposer qu'elle a su s'adapter, que, de ce fait, elle est plus appréciée ; elle pourrait porter ombrage à sa sœur cadette, lorsque cette dernière essaye de la désarçonner. Le subterfuge de s'adresser à la sœur était bien choisi, car la cadette essaye d'égaliser son aînée dans tous les domaines,

« L'enfant énervée écouta attentivement. »

On a l'impression que cette enfant saisit intelligemment le contenu de cette histoire. Nous sommes plutôt en droit de supposer que cette fillette voudrait ce que possède sa sœur. Elle aussi réclame des histoires. Nous retrouvons cette situation fréquemment chez des enfants en lutte.

« Elle se calma progressivement et vers la fin elle se montra vivement intéressée par l'histoire. »

La cure n'est pas terminée. Cette fillette devrait être adaptée à la société dont elle lèse les lois évidentes et traditionnelles. Il nous faut renforcer son sentiment social ; on pourra dire que cela peut se réaliser de différentes façons. Mais c'est le but qu'il ne faut pas perdre de vue : faire comprendre à l'enfant que nous croyons nous-mêmes la comprendre et la libérer de son sentiment d'infériorité. Ces enfants manifestent parfois leurs sentiments de la façon la plus cocasse : « Si je suis triste, c'est que je n'aurai jamais le même âge que ma sœur aînée. » Ils quittent le terrain de la collaboration et du jeu collectif et ils tendent d'une façon personnelle à devenir le point de mire de leur entourage. Ce qui importe est la relation individu-société. Dans ce cas on a péché par manque d'exactitude, par des défauts dans l'éducation. Je crois que la nourriture se trouve ici portée au premier plan ; l'importance de la question alimentaire a été trop soulignée. Je conseille aux parents de ne pas laisser voir à l'enfant l'importance qu'ils y attachent. Lorsque les enfants se trouvent en lutte ils dirigeront leurs attaques là où elles portent.

Deuxième cas : « Enfant unique, blasé. Garçonnet de trois ans. Pendant les deux premières années de sa vie les parents vivaient dans une situation pécuniaire particulièrement difficile. Ils ne pouvaient même pas offrir l'indispensable à l'enfant. »

Les conditions sociales interviennent ici d'une façon gênante. L'enfant ne les ressent peut être pas trop, étant donné qu'il n'a jamais vu autre chose. Mais il a dû ressentir la vie comme étant difficile. Il s'y ajoute encore que les parents se sont peut-être plaints en sa présence de leur situation pénible et qu'ils ont éveillé en lui une sombre appréhension quant à l'avenir.

« Pendant les derniers mois, au contraire, les conditions se sont considérablement améliorées »...

Une nouvelle situation!

« et en conséquence ils voulaient brusquement tout rattraper. »

Cela veut bien dire qu'ils couvrent l'enfant de toutes sortes de cadeaux, de jouets, de gâteries, etc. Nous admettons volontiers que cette méthode d'éducation n'est pas recommandable.

« Les parents surchargent l'enfant de jouets ; il n'y trouve pas d'intérêt et, d'une façon générale, il passe à côté de toutes ces choses sans montrer la moindre joie. »

On peut supposer que, par un excès de jouissance de ces jouets et de ces gâteries, l'enfant a perdu tout intérêt et qu'il est blasé ; il croit que tout lui est dû. On trouve éventuellement que ces enfants préfèrent fabriquer eux-mêmes leurs jouets, confectionner eux-mêmes leurs poupées, même s'ils sont très simples. Ces jouets les intéressent souvent plus que les plus belles poupées qu'on aurait pu leur acheter. Cette éducation détourne les enfants de la société ; ils n'ont à fournir aucun effort et ils vivent dans un monde qui est en contradiction avec le nôtre. De ce manque d'intérêt qu'il manifeste, il résulte automatiquement que cet enfant ne veut entendre parler de rien et que peut-être il évoluera dans un cadre plus réduit, favorisé par l'attitude des parents. Il ne déploiera pas d'activité, étant donné qu'il ne s'y est pas exercé.

« La mère considère l'enfant comme étant sensible, quant à moi je soutiens qu'il est apathique. »

Nous accepterons également cette deuxième interprétation.

« Il préfère jouer seul, mais s'il est mêlé à d'autres enfants il se montre soit irrité, soit servile. »

Il n'est pas habitué à cette nouvelle situation, elle lui paraît difficile, ce qui explique son irritation. Peut-être est-il servile parce qu'il ne se croit pas capable d'initiative.

« Vaincu dans le jeu il se réfugie immédiatement auprès de sa mère. »

Il n'a pas de résistance. C'est là une faute d'éducation, en effet. Par une succession de défaites, cet enfant est arraché à l'engrenage de la société. Toutes les situations sont ressenties comme difficiles ; l'enfant a grandi sans initiative, comme créé pour une situation dans laquelle on obtient tout sans effort, pour un pays de Cocagne. Vous voyez l'erreur de cette éducation en ce sens qu'il barre le chemin de la société aux enfants. Le traitement consisterait à éveiller chez l'enfant l'intérêt pour les autres, pour les exigences de la vie, c'est-à-dire à le libérer de son sentiment d'infériorité, à le

remplir d'un optimisme actif qui lui fasse comprendre qu'il peut résoudre tous les problèmes.

Lutte de l'aîné pour ses droits héréditaires.

[Retour à la table des matières](#)

« Garçon de cinq ans, l'aîné de plusieurs enfants. »

Chez l'aîné nous sommes habitués à trouver une attitude qui traduit sa crainte d'être désarçonné. Il a une grande compréhension pour les conditions du pouvoir, ce qui fait qu'il le considère comme la chose la plus précieuse de la vie et qu'il essaye toujours de l'atteindre. Vous trouverez rarement un homme aussi préoccupé de règles de vie que l'aîné. Le cadet est un ennemi juré des règles et des principes, un adversaire du pouvoir établi, qu'il aura tendance à attaquer. Il ne voudra pas trop croire au pouvoir magique des règles et des lois de la nature. Dans toutes les circonstances il aura tendance à démontrer qu'il n'existe pas de règles fixes. Ainsi pouvons-nous supposer que notre garçonnet aura, à un degré élevé, le sens du pouvoir et qu'avec une certaine appréhension, avec la peur d'être désarçonné, il essayera de maintenir ce pouvoir ou de le reconquérir. A partir du moment où il a perdu tout espoir, même si apparemment ses attitudes changent, il représente encore la même structure. Il exprime le regret et le désespoir de ne jamais obtenir le pouvoir, c'est le même type, mais doué de moins de courage. Nous allons voir lequel de ces deux aspects sera celui de notre garçon. Les deux aspects, d'ailleurs, ont ceci de commun qu'ils traduisent ce désir intense de se retrouver à la hauteur de sa situation d'aîné.

Nous apprenons que ce garçon veut toujours jouer à l'adulte, qu'il est toujours préoccupé de se montrer comme un modèle vis-à-vis de sa sœur cadette. Cette attitude concorde avec notre conception.

« L'enfant appartient en tous points à la catégorie des enfants intellectuellement normaux, s'intéresse à tout et dispose d'une force extraordinaire. »

Souvenons-nous que cet enfant travaille dans un état de tension permanente pour conserver le commandement, pour rester au gouvernail, ce qui peut paraître le signe d'une grande force de volonté. Nous ne sommes pas certains qu'un garçonnet de cinq ans mérite cet attribut de force de volonté.

« Il serait capable de bousculer des enfants et de briser du mobilier, même des choses précieuses, bref tout ce qui pourrait se trouver sur son chemin. »

Cette attitude doit se rapporter à des événements où l'enfant voulait démontrer qu'il tenait à se maintenir au gouvernail et elle nous prouve que son sentiment social souffert. Nous y verrons moins cette « faim » et cet « amour » que sa recherche de la puissance. Il ne souffre pas d'excitations ou d'impressions refoulées, mais le développement de son sentiment social est simplement entravé. Cette recherche amplifiée de la puissance est d'autant plus compréhensible qu'il ne croit pas tout à fait en lui-même et que d'autre part il a une sœur cadette. Nous savons déjà que, dans la rivalité entre

frère et sœur, cette dernière est favorisée parce qu'elle se développe plus rapidement que le garçon ; aussi l'aîné aura-t-il du fil à retordre pour conserver le pouvoir en face de sa sœur cadette. D'autres circonstances ont également joué, car ce seul fait ne serait pas décisif, tant qu'il n'a pas perdu l'espoir de triompher de sa sœur. S'il désespère d'y réussir, il l'essayera par la ruse. L'aîné est un enfant qui, à un moment donné, a été unique. Plus tard il ne l'a plus été et cela, sans avoir été préparé à ce changement de situation dans le sens de la société.

« Son père me raconta que l'enfant fut élevé sévèrement à un certain moment. »

Nous ne savons pas par qui il fut élevé sévèrement, peut-être par le père. Ceci indiquerait qu'il en veut à son père et qu'il dirigera ses attaques contre lui.

« Le père soutient qu'à la suite d'un développement intellectuel et physique sain, l'enfant possède un excès d'énergie. »

C'est le désir stimulant du pouvoir, que le père méconnaît.

« et c'est pour cela qu'il tombe dans l'exubérance. Jusqu'à présent l'enfant n'a eu aucune des maladies infantiles. »

On dirait que le père croit en l'influence particulière des maladies infantiles sur le développement du caractère.

« A mon avis, contrairement aux enfants « inférieurs » celui-ci est à considérer comme ambitieux. »

Si l'enfant, au contraire, se sentait sûr de lui, il ne ferait pas de tels efforts. Il n'est pas « inférieur », mais il présente un « sentiment d'infériorité ».

« On lui pose toujours son père comme modèle, c'est un homme doué et attrayant. »

Le père paraît donner le ton, ce qui crispe encore davantage le garçonnet.

« On donne à l'enfant l'idée qu'il arrivera à égaler la personnalité du père. »

Cela ne nous paraît pas tellement difficile, mais l'enfant semble tri être effrayé.

« Le père est ingénieur et se distingue dans le dessin et dans la peinture. »

En se posant comme modèles à leurs enfants beaucoup de parents croient ainsi favoriser le développement du jugement et de l'action indépendante.

Dans ce deuxième cas il s'agit également d'établir jusqu'à quel degré le sentiment social de l'enfant a été développé. Toutes les autres causes disparaissent comme étant secondaires. Cela n'a rien à voir avec les sciences naturelles, avec « la faim » et « l'amour ». Seul importe ici le but de se faire valoir et c'est lui qui détermine le degré du sentiment social.

Ici je voudrais ajouter quelques remarques en rapport avec une objection de l'éducateur :

« Qui est donc responsable du fait qu'un gamin de cinq ans s'énerve à la moindre occasion? A qui faut-il attribuer la responsabilité de ces crises gastriques nerveuses dont souffre une fillette de quatre ans? Dans la plupart des cas j'ai observé que ce sont les parents eux-mêmes qui maltraitent leurs enfants, non pas précisément par des actes de brutalité mais, ceci n'excluant pas une tendresse très vive, par leur propre attitude déçoue et inconséquente. N'ont le droit d'éduquer des enfants que ceux qui, en dehors des connaissances nécessaires, présentent un cœur chaleureux et une profonde compréhension sociale. »

le me sens obligé de diminuer la responsabilité des parents. Car si, par exemple, on réussit à faire avancer ces enfants, à cultiver davantage leur sentiment social, alors les parents n'ont plus de responsabilité, ainsi notre sentiment social doit se préoccuper de décharger les parents de ces difficultés. C'était là le début de la pratique de la psychologie individuelle, malgré toutes les résistances. Nous nous sommes dit : il n'est pas d'instance capable de débarrasser les parents de ces difficultés. Nous avons conscience de ne pas pouvoir accomplir seuls cette oeuvre, nous voulons simplement commencer et donner un exemple. Nous avons reçu assez d'encouragement pour poursuivre notre route.

Chapitre IV

Une benjamine gâtée

[Retour à la table des matières](#)

« La fillette est âgée de onze ans ; le père est retraité des chemins de fer, la mère s'occupe de son intérieur. La mère aurait eu quatorze enfants dont sept sont vivants. Pétronille est la benjamine. »

Nous avons une opinion bien définie, en ce qui concerne la structure caractérielle du benjamin. Vous connaissez certainement tous l'histoire du Joseph de la Bible qui aurait bien voulu que le soleil, la lune et les étoiles s'inclinent devant lui et qui raconte ce rêve dont le sens est très bien compris par ses frères. Ils mettent le frère dans un sac et le vendent. Cette légende est très instructive. Plus tard Joseph devient l'appui de toute la famille, voire de tout le pays et il sauve toute une population. Le benjamin! Vous constaterez souvent que, d'une façon ou d'une autre, le benjamin devient une personnalité, dans le bon sens ou dans le mauvais sens, personnalité souvent précieuse et puissante. Nous ne savons rien de précis sur le sexe et les rapports de ces quatorze enfants. Nous pouvons établir que le benjamin est souvent particulièrement gâté, étant donné que les parents se réjouissent beaucoup d'avoir pu procréer, encore à leur âge, cet enfant (à moins que cela les contrarie). Le benjamin grandit dans une ambiance tout autre que les autres enfants, étant donné qu'il est le seul qui n'ait pas de successeur. D'où sa situation relativement privilégiée. Quant aux autres, ils vivent cette tragédie qui consiste à voir leur place prise par un autre enfant.

Pareille tragédie est épargnée au benjamin et ce fait se manifeste aussi dans son attitude. Le benjamin ne sent personne derrière lui, il est dégagé du dos.

Du questionnaire nous tirons les données suivantes

« Elle travaille volontiers par période, puis le zèle diminue. »

Lorsque vous voyez pareille instabilité dans l'activité d'un écolier, vous pouvez avec certitude conclure qu'il s'agit d'un enfant gâté. Pareil enfant n'avance que sous conditions : lorsqu'il ne doit pas déployer un effort pour produire, lorsque facilement il réussit quelque chose. Si l'atmosphère chaude et agréable disparaît, son rendement diminue. D'après le livret scolaire nous pouvons diagnostiquer si tel écolier est un enfant gâté. Tout comme un bon médecin-praticien nous sommes capables de diagnostiquer ce type de l'enfant gâté.

« L'enfant préfère l'écriture, le dessin, les travaux manuels. »

Cet enfant est habile de ses mains. Cela peut avoir son origine dans un entraînement manuel de longue date. Du fait que dès sa première enfance il a présenté une tendance à s'occuper manuellement nous pouvons aussi conclure qu'il est peut-être gaucher, qu'il a compensé les difficultés et qu'il a particulièrement bien entraîné sa main droite. Mais cette deuxième hypothèse est à considérer avec circonspection, elle est facile à confirmer ou à infirmer.

« La mère défend la mauvaise conduite de l'enfant. »

Ici nous trouvons une mère qui défend l'enfant, même si la critique est justifiée. Nous obtenons ainsi la confirmation que cet enfant est gâté.

« L'attention est facile à éveiller. »

Cela nous indique que l'enfant s'intéresse à tout, qu'il voit et entend tout et qu'il présente un vif intérêt pour la vie. Il s'agit d'un enfant qui n'a pas perdu le courage, qui ne recule pas, qui n'est pas renfermé mais qui cherche le contact avec le monde extérieur. Nous retrouvons ici une activité sociale qui se meut peut-être sur un terrain spécial en rapport avec des choses futiles, mais la base est donnée.

« Elle essaye de détourner l'attention des autres en dérangeant. »

Il nous faut comprendre que cette enfant est toujours préoccupée de gêner l'enseignement. Cela ne nous surprend pas, car nous savons que pareille enfant gâtée, pourvue d'un certain dynamisme, donnera libre cours à sa tendance dominante : s'arranger toujours de façon à devenir le centre d'intérêt de son entourage; malheureusement le plus souvent du côté inutile de la vie. Elle ira d'ailleurs dans ce sens assez loin étant donné qu'elle trouve chez sa mère l'appui nécessaire.

« Compréhension remarquable. »

Le moindre doute quant à l'intérêt éveillé de cette enfant disparaît donc. Je ne serai pas étonné qu'à l'occasion d'un examen de l'intelligence le niveau intellectuel se trouve au-dessus de la moyenne.

« Observe d'une façon indépendante et juste les événements de la vie journalière. »

Il se confirme que cette enfant dispose d'un potentiel d'activité qui la pousse à s'occuper de tout et à prendre position en face des problèmes d'une façon raisonnable.

« Représentation claire, enfant douée, sens critique. »

Nous ne voulons pas dire que son sens critique se fourvoie toujours. Si occasionnellement elle a raison, nous admettrons tout de même que cette enfant a une certaine tendance à vouloir dépasser les autres.

« S'attaque courageusement à tout travail nouveau. »

Nous pouvons en conclure qu'au début d'un nouveau travail elle avance d'une façon décidée. Une fois de plus son activité est mise en évidence. Le style de vie de cette enfant commence à se dessiner; nous avons l'image d'une enfant remuante qui s'intéresse au monde extérieur et qui certainement a tendance à s'élever au-dessus des autres. Lorsqu'elle se trouvera dans le milieu social de l'école, quelle sera son attitude vis-à-vis du maître?

« Par moments lunatique dans son travail. »

C'est la confirmation de ce que nous avons déjà dit antérieurement.

« Reconnaître que son travail est réussi l'encourage vivement. »

Elle présente un désir ardent d'être approuvée, elle voudrait jouer un grand rôle.

« Elle est joyeuse. »

Cela nous montre à nouveau un aspect de son courage, de son esprit de décision. Elle ne vit peut-être pas chez elle de journées tristes, car nous savons que sa mère la défend.

« Elle aime maintenir ses décisions. »

Comme ceux qui se sentent forts.

« Elle détourne l'attention des autres enfants en troublant l'enseignement. »

On peut supposer qu'elle veut atteindre un but, se placer au centre de l'attention. Cela ne réussit qu'en gênant l'enseignement.

« Présente la tendance à diriger. »

La benjamine - le petit Joseph.

« Mais se montre peu douée pour le faire. »

Pourquoi ne dispose-t-elle pas de ce don? Les autres enfants s'y opposent, ils ne veulent pas se laisser constamment conduire par ce petit bout de chou. Elle n'a pas

encore compris comment on arrive à conduire les autres. Elle arrivera certainement à acquérir un jour ou l'autre ce don du meneur.

« S'exprime bien et parle facilement. »

La parole est également un moyen pour attirer l'attention sur soi-même. Vous trouvez souvent chez des enfants difficiles, chez des névrosés ou des aliénés cet amour de la parole; ces gens parlent sans cesse.

Les observations précédentes proviennent de la vie de l'enfant à l'école primaire, à présent suivent des observations de l'école secondaire :

« Ne se fait pas particulièrement remarquer au début. A l'occasion de la première promenade (excursion avec l'instituteur) des camarades se plaignent de pitreries et de dérangements de la part de l'enfant. »

A cette occasion l'enfant savait déjà vouloir; elle veut réserver sa place. Pourquoi ne s'est-elle pas fait remarquer immédiatement? Ceci plaide en faveur du bon entraînement de l'enfant. Elle doit d'abord trouver comment le faire.

« Depuis environ deux à trois semaines elle fait preuve d'une conduite inadmissible. Elle crie pendant l'enseignement, quitte sa place constamment, bouscule les autres et essaye de les déranger. »

Sa conduite signifie probablement qu'elle avance dans sa tendance à dépasser les autres. Nous comprenons ce qu'elle veut obtenir par cette conduite : elle veut montrer sa puissance, elle veut arriver à la domination des autres enfants.

« A l'occasion d'une rédaction, l'enfant ne travaille pas et lorsqu'on lui fait une observation elle saisit, dans sa colère, l'encrier, verse de l'encre sur ses mains, se lave littéralement les mains avec et salit le pupitre. »

L'enfant dépasse la mesure et se conduit comme un vainqueur enragé qui veut montrer à tout prix qu'il est le plus fort. Étant donné que nous avons affaire ici à une enfant intelligente, nous pouvons conclure que cette enfant ne se sent pas à l'aise à l'école et qu'il faudra faire quelque chose de plus pour elle. Cette fillette nous démontre par son attitude qu'elle a perdu l'espoir de pouvoir jouer un rôle à l'école.

« On appelle la mère qui, perdant dans sa colère tout contrôle, tire les cheveux de l'enfant, lui frappe stupidement la figure et lui tord les bras. »

La mère elle-même a perdu son sang-froid. Nous devons remarquer que ceci n'est pas la bonne méthode pour punir le dernier dynamisme, l'ultime extériorisation de l'enfant. Celle-ci s'en réjouira, si seulement elle arrive à indisposer la mère et l'instituteur. J'ai lu dernièrement un passage dans une biographie de Rosegger où l'auteur raconte qu'il avait une joie immense lorsque, comme enfant, il pouvait indisposer son père d'une façon telle que ce dernier le battait. Plus tard, ayant compris que le père l'aimait, il changea d'attitude. L'enfant voudrait avoir l'assurance qu'il est aimé et qu'on croit en lui. Lorsqu'il ne l'a plus, il s'efforce d'agacer quelqu'un et de le pousser à bout jusqu'à ce qu'il arrive à son résultat. Cela éperonne sa force.

« La directrice a de la peine à calmer la mère et elle fait retourner l'enfant rapidement en classe. L'enfant n'a pas pleuré, n'a pas crié, elle est restée ferme, »

Vous voyez comment elle démontre à sa mère : « Tu es trop faible pour moi, je suis plus forte que toi »

« La mère est à peine partie que l'enfant est renvoyée à la directrice parce qu'elle rend impossible l'enseignement dans la classe. »

Là elle démontre aussi que rien ne l'impressionne, que « personne ne peut l'influencer ». Dans un certain sens cette enfant mérite notre admiration - elle est particulièrement forte. Si on pouvait canaliser cette puissance extraordinaire dans un sens utile, on pourrait en faire quelque chose de bien.

« La directrice lui parle avec bienveillance et l'enfant promet d'être obéissante, mais tout en promettant elle n'a guère l'intention de tenir sa promesse. »

L'enfant se rend compte que la directrice s'intéresse à elle avec sympathie. Elle voudrait bien rendre service à la directrice et être obéissante, mais en classe le mécanisme de son style de vie commence à jouer. Certains auteurs ont tendance à croire qu'il s'agit ici d'une ambivalence, que d'un côté l'enfant est serviable alors que de l'autre côté elle est désobéissante. Mais il ne faut pas se représenter l'âme humaine d'une façon aussi automatique. Ce style de vie mécanisé réagit évidemment suivant son schéma mais il est variable suivant la situation. Chez la directrice elle a l'impression : cette personne m'est acquise, elle m'appartient - en classe elle n'a pas cette même impression.

« La directrice lui donne une fonction de confiance, celle de mettre à jour le calendrier. »

C'est un moyen pour calmer un enfant à l'école et cela a même une signification plus profonde : agir sur les enfants dont la recherche d'une supériorité peut être calmée par une fonction de confiance. Mais l'enfant voudrait plus que cette fonction, elle voudrait être plus que tous les autres enfants et nous ne croyons pas que l'enfant se calmera d'une façon définitive.

« L'institutrice rentre en classe. Remarque de l'enfant comme elle a de beaux bigoudis, où pourrait-on en acheter. ? »

Cela signifie une hostilité franche. Il est évident que cette enfant se trouve en lutte ouverte avec cette institutrice, seule une ennemie déclarée peut parler de cette façon.

« Les enfants de cette classe, âgés de dix ou onze ans, sont évidemment trop jeunes pour se désintéresser de pareilles remarques. Le dérangement continue. Au début on avait l'impression que l'enfant voulait simplement agacer cette institutrice, mais plus tard les autres y passaient à leur tour. »

Il est peut-être impossible pour les autres comme aussi pour cette institutrice de fournir à l'enfant ce qu'elle réclamait et la placer tout de suite en tête de la classe. Nous voyons d'autre part que nous ne pourrions rien tirer de cette enfant si nous ne devinons pas tout de suite ce qu'elle désire, Elle nous entraînera dans cette même lutte dans laquelle elle a entraîné les autres. Ce serait une erreur que de lui reprocher ces

défauts. Il faut entamer une conversation avec elle en parlant de ses qualités. La manière de faire dépend de l'individualité du conseiller,

« Durant deux leçons de sciences naturelles la directrice a dû rester en classe pour que l'enseignement puisse se faire. »

Sa force n'est pas suffisamment grande pour se mettre en lutte avec la directrice; avec cette dernière elle paraît d'ailleurs être en meilleur rapport. Cela peut être du respect, mais aussi de la reconnaissance pour l'avoir défendue.

« L'institutrice chargea l'enfant de quelques fonctions épousseter le matériel d'enseignement, chercher l'eau, mais là aussi très rapidement elle commença à faire d'es bêtises. »

Cela nous incite à réfléchir. Comme nous le voyons elle effectue d'une façon satisfaisante ce que la directrice lui demande. Si une autre institutrice la charge d'une fonction, elle l'effectue mal. Là aussi nous pouvons apprendre quelque chose : la façon d'approcher cette enfant. Comme je le vois, l'éducation moderne a tendance à placer l'enfant dans une situation agréable et on peut observer que dans cette situation un enfant se conduit d'une façon plus satisfaisante. La psychologie individuelle essaye par contre d'habituer l'enfant à ne pas perdre son équilibre, même lorsqu'il se trouve dans une situation défavorable. Si nous nous remémorons les conditions dans lesquelles se forme le style de vie mécanisé, nous voyons que ce dernier est construit de façon telle que la mère doit fournir à l'enfant une situation agréable, pour pouvoir gagner la confiance de l'enfant. Elle doit ensuite faire de l'enfant un partenaire social de la vie en collectivité. Nous ne pouvons pas nous soustraire à cette fonction qui incombe à la mère, nous devons commencer par là et gagner la sympathie de l'enfant pour pouvoir ensuite l'incorporer à la société. Si nous ne le gagnons pas, nous n'y parviendrons pas.

« Pendant les exercices physiques l'élève se montre turbulente et quitte le rang. On l'enferme au vestiaire - elle jette des bouts de papier sur le sol, puis les robes des élèves. Il est impossible de la décider à remettre les affaires en ordre. »

Toujours la même lutte.

« La directrice même est obligée de lui parler longuement avant qu'elle ne se décide à enlever les boules de papiers et à faire de l'ordre. »

La directrice réussit même à l'amener à faire amende honorable et à s'humilier.

« Une autre fois elle réussit à échanger au vestiaire chaussures et bas de ses camarades d'étude. Une enfant ne trouve pas ses bas et on suspecte évidemment la petite H. Ni la directrice, ni l'institutrice ne supposent un instant que l'enfant aurait pu s'approprier les bas, étant donné que l'enfant est très propre et correctement vêtue. Elle ne manque certainement de rien, ni en ce qui concerne la nourriture, ni en ce qui concerne l'habillement. Le lendemain la directrice, la mère et la mère de l'enfant lésée insistèrent auprès de la petite pour qu'elle avoue où elle avait caché les bas. Mais l'enfant n'avoue rien. Après de longues recherches le concierge trouve les bas dans l'ouverture du ventilateur au-dessus du parquet; jusqu'à présent l'enfant jure ne pas avoir caché les bas. »

Je dois dire que l'enfant ne présente pas de tendance à mentir. Là où nous trouvons le mensonge, nous ne trouvons pas cette activité. Car le mensonge est signe de lâcheté. Il faut être prudent dans pareilles circonstances, car il est possible qu'un autre enfant ait caché les bas. Nous pouvons imaginer à quel point cette enfant doit se sentir supérieure si, ne serait-ce qu'une seule fois, elle est suspectée à tort. J'ai vu des cas où des personnes ont exécuté de nombreux vols; pour une fois elles n'avaient pas volé, et il était cocasse d'observer quelle était leur attitude lorsqu'elles furent accusées. Elles laissèrent poursuivre l'enquête qui les rendait suspectes, et elles jouissaient de l'injustice qu'on leur faisait subir.

« Comme la monitrice de gymnastique décline toute responsabilité quant à la sécurité de l'enfant et des autres élèves, la directrice assiste à la leçon. Elle déclare que l'enfant se conduit d'une façon impeccable, autant en ce qui concerne la conduite qu'au point de vue des exercices. A la leçon suivante on loue l'enfant, mais déjà elle commence à briller par des grimaces. Elle se plaint : le pied me fait mal. »

Cette manière de lutte est moins brutale que celle dont nous avons entendu parler antérieurement.

L'institutrice pense que si involontairement l'enfant ne s'applique pas aux exercices de gymnastiques elle devrait avoir la plus mauvaise note. D'après les renseignements de la mère, l'enfant aurait pleuré à la maison. La mère la console : « Mais ne t'en fais donc pas! »

Ici nous pouvons presque parler d'une occasion manquée. Il est très difficile de trouver chez un enfant la bonne occasion pour l'amener vers une amélioration. Il n'est pas exclu que l'enfant ait vraiment souffert de son pied et qu'elle soit déjà sur le chemin de l'amélioration. C'est en réponse à sa plainte qu'on la menace de la plus mauvaise note.

« Elle collabore pendant la leçon d'écriture, quoique même là elle fut envoyée à la direction pour avoir trop dérangé. »

Elle semble intéressée par l'écriture, nous avons supposé qu'elle est habile de ses mains, ici elle collabore peut-être pour dépasser les autres. Nous voyons que là où elle ne peut pas atteindre ce but elle recommence à gêner l'enseignement.

« Le professeur de géographie, d'histoire, de langues et de chant loue la manière dont s'exprime l'enfant et fait dans les premières semaines l'observation que l'enfant pourrait suivre les cours A (plus difficiles). »

Nous apprenons que cette enfant n'est pas dans le cours A (normal). C'est une des questions les plus brûlantes de la réforme scolaire dans le monde entier. La plupart des pays se sont décidés à créer deux cours. Participent au cours A les enfants qu'on considère comme normalement développés, au cours B ceux qui donnent l'impression de se développer plus lentement. L'enseignement du cours B en tient compte. Certains allègements pour les enfants qui ne sont pas suffisamment préparés créent une situation et un enseignement plus facile. Mais il ne faut pas perdre de vue les défauts de cette réforme. Pour ma part j'ai l'impression que ces enfants du cours B auront le sentiment qu'ils sont au-dessous de la moyenne. Il n'est pas rare qu'ils entendent des injures telles que « cours d'imbéciles », etc. Certains enfants profiteront certes des avantages du cours B, mais sur d'autres les désavantages pèsent lourdement. Mes

recherches au cours desquelles j'ai pu établir que dans le cours B se trouvent en majorité des enfants difficiles, pauvres, me semblent particulièrement importantes. Cela veut dire que ces enfants sont moins préparés pour l'école que les autres. Cette question n'est pas encore tout à fait résolue. Les défauts de cette institution ne sont pas entièrement éliminés. Ce qui importe à cette occasion, c'est l'opinion de l'enfant concernant ce cours B.

L'institutrice lui disait aussi qu'elle pourrait suivre le cours A. Si nous saisissons bien le style de vie de cette enfant, nous pourrions supposer qu'elle se sent diminuée du fait qu'elle se trouve dans le cours B. Les désavantages du cours B doivent nous donner à réfléchir dans ce cas particulier.

« Travaux manuels. »

C'est un travail qu'elle doit pouvoir exécuter correctement.

« Le professeur de travaux manuels raconte que pendant le cours elle injuria une des élèves qui était en train de lui déposer à sa place le matériel de travail : « Salope, sale bête, veau, et d'autres expressions qu'il est impossible de reproduire ici. Le professeur de dessin : un travail critiqué par le professeur... »

Naturellement c'est pour nous un mot d'ordre, il faudra que quelque chose se passe!

« Par méchanceté, l'enfant barbouille tout son dessin de couleurs et l'abîme. Le professeur essaye de la raisonner. » Résultat : « Mon père viendra et vous enfonce l'estomac, ça vous fera passer l'envie de m'ennuyer! »

« Au catéchisme : l'enfant est catholique mais ne suit pas l'enseignement religieux. Elle assiste pourtant au cours et l'abbé l'interrogea à plusieurs reprises. Une fois elle fut la seule élève capable de donner une réponse exacte à la question. Elle raconta cela joyeusement à sa mère. Au cours suivant l'abbé l'envoya à la direction parce qu'elle se montra particulièrement mal élevée. »

Nous ne savons pas ce qui se passa entre les deux cours, mais là aussi une occasion s'était présentée pour gagner son attention.

« Constatations de la directrice : lorsque l'enfant arriva à la direction elle se conduisit d'une façon particulièrement aimable. L'élève devait faire du calcul ou écrire, au début tout allait très bien, mais vers la fin elle dessina des « bons hommes. » A la question où on lui demandait pourquoi elle ne faisait pas ses exercices de calcul elle répondit : « je ne le peux pas! »

C'est évidemment une vilaine affaire. Lorsqu'elle ne sait pas quelque chose, elle ressent un tel sentiment d'infériorité qu'elle est obligée de le compenser d'une certaine façon.

« A la fonction d'honneur dont nous avons déjà parlé (mise à jour du calendrier) s'en ajoutèrent d'autres : cacheter des imprimés, servir de liaison avec les classes voisines. A cette occasion elle paraît l'enfant la plus douce qui existe et quelques minutes plus tard, malgré sa promesse de rester sage on est à nouveau obligé de la renvoyer de la classe. »

L'enfant a trouvé le point d'attraction, c'est le bureau de la directrice. Si on l'enlève et qu'on l'adresse ailleurs, elle tend à y retourner. Le mouvement s'accuse dans ce sens parce qu'elle s'y trouve dans une situation agréable. Il est possible que l'institutrice lui veuille encore plus de bien que la directrice, mais tout dépend de la façon dont l'enfant l'a compris.

« L'enfant raconte : « ma mère n'aime pas les « grands », elle n'aime que moi. »

Cette impression résulte du fait que la mère la gâte trop.

« Souvent elle m'apporte quelque chose, mais pas des sucreries, des saucissons, du jambon ou du jambonneau seulement. »

« Je voudrais devenir éducatrice. »

Ce désir ne nous surprend pas étant donné que dans la personne d'une éducatrice elle semble retrouver l'image d'un maître.

« Si j'avais affaire à un enfant méchant je ne ferais que le battre. »

« Je dois entrer au cours de danse, ma sœur a dit que je pourrai m'en donner à cœur joie. Mais ma mère ne me laisse pas partir, elle dit qu'elle peut éduquer elle-même son enfant, qu'elle n'a pas besoin des autres. Ma place n'est pas dans la rue X, sur la liste j'étais prévue pour l'école de la rue Y. »

Le terrain de l'école de la rue X. est suffisamment exploré pour elle. Elle y a montré tout ce dont elle était capable. Elle a l'impression qu'elle pourrait briller davantage dans l'école de la rue Y. Ce sont des mensonges dans le but de se vanter, de bluffer et d'impressionner les autres.

« L'enfant est renvoyée au bureau de la directrice et celle-ci lui demande ce qu'elle a encore fait. Elle ne répond pas immédiatement. Après des questions et des exhortations répétées elle se décide à parler et elle raconte la vérité. Une fois elle a menti à la directrice. La monitrice de gymnastique rapporte que l'enfant soutient qu'elle lui a tiré l'oreille, ce qui l'obligea à porter un pansement. La directrice interroge l'enfant qui maintient ses dires. Elle lui explique que ses parents la croiront et demanderont des explications à l'institutrice «enfant annonce d'une façon menaçante la visite du père); celle-ci se plaindra et les parents seront punis pour l'avoir offensée. A ce moment l'enfant avoue s'être querellée avec sa sœur qui l'avait frappée sur l'oreille, ce qui a nécessité ce pansement. »

Ce mensonge est un mensonge de lutte. Elle voulait «mettre dedans » l'institutrice. Nous ne pouvons pas parler ici d'une habitude de mensonge par lâcheté. Ce n'est pas un mensonge, c'est une médisance.

« Une autre fois l'enfant mentit encore : la mère avait fait demander que l'on plaçât sa fille au dernier rang pour qu'elle ne dérangeât pas les autres. Cela fut fait. Le lendemain l'enfant arriva avec des lunettes en criant qu'elle ne voyait pas du dernier rang et qu'elle devait être placée au premier rang. Le médecin se trouvant par hasard sur place examina l'enfant; mis au courant du cas, il rassura la fillette et lui dit que ce n'était qu'une question de nervosité et qu'elle pourrait travailler tranquillement au

dernier rang. Après une enquête plus serrée, et non sans avoir louvoyé un certain temps, la directrice arrive à faire avouer à l'enfant qu'il s'agit des lunettes de sa mère. L'opinion de la mère, à propos de l'histoire des lunettes, était tout autre. »

« Les parents donnent l'impression d'avoir compris que l'enfant est mauvaise et ils avouent ne pas savoir comment agir vis-à-vis d'elle. Le père raconte que la mère soutient l'enfant; la mère dit que les autres enfants plus âgés repoussent souvent la fillette et qu'elle-même est la seule âme sur laquelle l'enfant puisse compter. »

Voilà une fois de plus le problème de Joseph. C'est la même explication que nous retrouvons ici.

Pour finir voici quelques renseignements qui complètent la description :

« Compte rendu de la monitrice - pendant certaines leçons l'enfant se conduit d'une façon impeccable, puis elle recommence à gêner l'enseignement; la plupart du temps ses cahiers sont en désordre, mais elle apporte ses devoirs et ses exercices d'une façon satisfaisante; elle aime être interrogée. »

« Pendant la leçon de chant elle est incapable de s'accorder avec les autres, elle chante plus vite ou plus lentement et se réjouit d'une façon manifeste si elle peut nous gêner. »

« Sont particulièrement flagrants son manque d'affection, voire même la joie avec laquelle elle torture ses camarades d'étude et sa tendance à vouloir toujours jouer le premier rôle. »

Cela est suffisamment significatif.

« La prétention, l'arrogance, la présomption, la méchanceté et le mensonge. D'une façon générale elle semble en ce moment plus calme, sa méchanceté a un peu diminué. »

Une légère amélioration semble se manifester depuis peu.

« La monitrice de travaux manuels raconte : elle s'assied sur une chaise et se promène ainsi en la traînant à travers la salle; lorsque la monitrice la menace d'en parler à ses parents, elle répond : ça leur est égal, je n'ai pas peur, même pas si le maire venait! »

« A la leçon suivante, elle imite le chant des oiseaux et attire l'attention de la monitrice sur son talent. »

« Elle travaille à ses devoirs d'arithmétique sans renoncer, il faut le dire, à l'aide permanente de l'institutrice. »

Elle veut avoir constamment quelqu'un à sa disposition, c'est le trait de l'enfant gâté.

« Une fois elle faisait un tel tapage au début du cours qu'il était impossible de continuer l'enseignement; elle courait dans la salle, frappait les enfants, les insultait.

A un certain moment elle cria : Je te plante un couteau dans le ventre! Elle ne collabora pas davantage ultérieurement; elle disait : « Cela je ne le peux pas. »

Ceci a la même signification : Je dois donc gêner les autres. Si je ne peux pas jouer le premier rôle, alors je ne peux pas en jouer d'autres.

Examen de l'intelligence

[Retour à la table des matières](#)

D'une façon générale au-dessus de la moyenne, en avance sur son âge. Représentation très bonne. Définitions légèrement défectueuses. Dans la connaissance des choses, légèrement en retard, bonne en questions pratiques, semble être préoccupée par les travaux du ménage. Mémoire légèrement au-dessous de la moyenne.

Dr A : Il serait de la plus grande importance, pour une enfant de ce genre, de la placer dans une maison qu'on pourrait appeler maison de convalescence. Je considère une telle institution comme un complément indispensable à nos consultations et je réclame cette institution depuis longtemps. Cette maison devrait être dirigée par des pédagogues et des psychologues qualifiés. Nous nous efforçons de modifier le style de vie erroné de cette enfant avec l'aide des parents et des instituteurs. Il est impossible de changer cette enfant en dix minutes. Il serait particulièrement favorable que l'on n'abandonnât pas entièrement cette enfant à sa mère et que quelqu'un s'en occupât pour lui montrer les possibilités de se faire remarquer d'une façon utile.

(En s'adressant à la mère) : Nous voudrions bien vous aider et aider l'institutrice. Savez-vous que dans le fond cette enfant nous plaît? Elle est très décidée; mais peut-être ne se plaît-elle pas à l'école?

La mère : Elle devrait fréquenter l'école de la rue Y.

Dr A : Pourquoi préfère-t-elle cette école?

La mère : Elle croit qu'elle n'a pas été affectée à cette école parce qu'elle est très mauvaise élève.

Dr A : Comment se comporte-t-elle à la maison?

La mère : Elle est la plus petite, les plus âgés la taquent. J'ai eu quatorze enfants...

Dr A : Je vous félicite!

La mère : Une bouche de plus à nourrir ne compte pas. Les aînés la jalouent et ne l'aiment pas.

Dr A : A-t-elle des amies?

La mère : Oh oui!

Dr A : Nous avons confiance en cette enfant, nous croyons que c'est une fillette capable. Elle veut toujours jouer le premier rôle.

La mère : Elle s'est souvent plainte du fait que l'institutrice ne l'interrogeait pas. A la maison elle est gentille, elle m'aide souvent.

Dr A : Comment fut son éducation? a-t-elle été sévère?

La mère : Il faut toujours être sévère avec les enfants.

Dr A : Je crois que si on expliquait les choses à cette enfant, cela irait aussi.

La mère : Ça ne marche pas sans punitions.

Dr A. : Moi je pensais que si on pouvait trouver quelqu'un ici qui comprenne cette enfant, qui se promène avec elle, qui lui donne de meilleures idées, bref si cette enfant avait un peu de société, cela lui serait utile. Si vous y consentez, je veux bien lui envoyer une de mes élèves.

La mère : Elle a déjà fréquenté une « amicale d'enfants ».

Dr A : J'aurais préféré qu'elle fût sous l'influence de cette jeune fille, en dehors de l'école. Elle pourrait apprendre quelque chose d'utile auprès d'elle.

La mère : Je crois que j'ai bien élevé mes autres enfants, il me semble que j'arriverai aussi à élever celle-ci.

Dr A : La petite voudrait bien jouer le rôle le plus important. Vous souvenez-vous encore de l'histoire de Joseph? Si actuellement l'enfant manifeste de telles difficultés à l'école on ne pourra rien obtenir par des coups. Soyez toujours aimable. Si vous acceptez, dites-le-nous et nous vous enverrons la jeune fille.

La mère : Ce qu'elle fait à l'école elle ne le fait que pour plaisanter, vous avez là-bas des enfants plus distingués qui sont plus susceptibles.

Dr A : (après le départ de la mère) : Vous voyez ici l'aversion des gens en face de nos conseils. Il nous faut attendre pour le moment.

(S'adressant à l'enfant) : Quelle grande fille! J'ai cru qu'elle était beaucoup plus petite. Tu voudrais toujours paraître plus grande, tu aimerais te mettre sur la pointe des pieds pour que chacun puisse t'apercevoir. Cela se voit souvent chez les benjamins, ils veulent toujours se faire remarquer. Tu es une bonne élève, capable, et j'ai entendu dire que tu es une enfant intelligente. Ne crois-tu pas que tu pourrais briller par tes connaissances pendant les cours? Si tu y réussis, tu réussiras aussi dans ce que tu désires. Alors tout le monde t'estimera et t'aimera. Ne devrais-tu pas l'essayer immédiatement pour faire plaisir à ton institutrice? Alors, tout le monde te respecterait. Crois-tu que tu puisses y arriver?

L'enfant (se tait pendant tout ce temps).

Dr A : Tu pourras devenir une des meilleures élèves; qu'en dis-tu ? Est-ce que ce ne serait pas bien? La lutte que tu mènes devrait cesser ici, ça serait plus joli. Il faut toujours te souvenir de cela : Je ne suis pas obligée de me trouver toujours au premier plan et de me faire remarquer; il est plus joli de bien travailler pour qu'à la fin on m'aime, mais ceci ne doit pas forcément arriver dès le début. Combien d'élèves y a-t-il dans ta classe?

L'enfant : 32.

Dr A : L'institutrice ne peut pas faire avec toutes les élèves ce qu'elle fait avec toi. Veux-tu essayer de l'aider un peu? Je t'avertis que cela n'est pas facile, mais je crois que tu y arriveras.

Reviens dans un mois, je me renseignerai pour savoir si entre-temps tu as pu réussir ou si tu persistes à rester le centre d'attraction de ta classe.

L'enfant (aucune réponse).

Dr A (après avoir renvoyé l'enfant) : Dans le fond c'est une âme tendre, on aurait pu la faire pleurer. Il faut évidemment attendre pour voir ce qui se passera. Je dois attirer votre attention sur un détail technique. J'ai acquis la conviction que faire paraître un enfant devant une réunion de gens a une bonne influence. Ceci signifie pour l'enfant que ses difficultés ne sont pas une affaire privée puisque cela intéresse aussi des étrangers. Peut-être son sens social est-il mieux éveillé par là. Je répète toujours : Je me renseignerai pour savoir comment vous vous êtes comporté. Ce n'est pas une menace, c'est une certitude de l'attente que je voudrais faire comprendre à l'enfant. Dans notre méthode il y a un côté artistique qui ne se laisse pas saisir d'une façon scientifique. Si je touche le point sensible, l'enfant me comprendra certainement et ce fait de le placer dans la société en est un élément capital. Là aussi on peut formuler des objections, par exemple que ceci pourrait rendre l'enfant vaniteux lorsqu'il s'apercevra qu'on s'occupe de lui, ou bien que ceci l'impressionne beaucoup. On peut y remédier par la manière dont on parle à l'enfant. C'est se conformer à l'esprit de notre temps que de formuler des objections et ne rien faire.

Chapitre V

Les prétendues crises de la puberté,

[Retour à la table des matières](#)

Des plaintes ont été formulées au sujet d'une fillette de quatorze ans qui aurait commencé une série d'expériences sexuelles, qui aurait disparu pendant dix jours de chez elle et qu'on aurait retrouvée près de la maison de ses parents.

Les antécédents : famille pauvre avec trois enfants. L'aîné, très longtemps malade, gagne maintenant sa vie et remet tout son argent à sa mère, aussi est-il considéré par elle. Le père et l'aîné, constamment malades, ont eu souvent besoin des soins de la mère. Le père ne pouvait travailler que par courtes périodes. On peut imaginer que cette fillette ne pouvait jouir d'une attention particulière dans une situation aussi pesante. Il naquit encore un troisième enfant, également une fille, et, par des circonstances malheureuses, il se trouva qu'à cette époque le père et le fils furent en convalescence, ce qui permit à la mère de s'occuper davantage de la benjamine. Cela représentait pour notre fillette une situation particulièrement défavorable. La mère ne pouvait pas s'occuper d'elle; elle avait alors l'impression d'être mise à l'écart. Elle grandit comme une enfant *détestée*, sans la chaleur de l'amour maternel. En fait, dans une certaine mesure l'équilibre était établi, mais la fillette vivait dans l'idée qu'elle était désavantagée par rapport à son frère et à sa sœur. Le père représentait bien l'autorité et les enfants lui obéissaient volontairement quoiqu'il fût sévère. Nous pouvons prédire que cette fillette se développera comme une enfant détestée, sans

espoir. Elle a pris conscience du fait qu'elle n'était pas aussi choyée que les autres. Semblable enfant réalise à tout moment ce que nous décrivons là et son style de vie s'en imprègne. Une circonstance heureuse apparaît : elle passe chez un instituteur qu'elle aime beaucoup; elle s'épanouit, devient une des meilleures élèves et on lui prédit qu'elle arrivera loin. A 14 ans elle doit monter d'une classe et elle *change d'école*.

Là le malheur recommence : le nouvel instituteur ne comprend rien à l'âme enfantine et l'aborde sévèrement. Or, son seul appui consistait dans l'estime dont elle jouissait à l'école. Par le seul fait que l'instituteur la traite sans affection elle commence à douter d'elle-même, ne peut pas répondre et reçoit des mauvaises notes. Elle tombe dans le piège qui lui était préparé. Nous pouvons prédire qu'un jour ce mauvais départ se manifestera. Elle n'avancera que si elle rencontre de l'affection et des louanges. Elle manque l'école. L'instituteur fait une enquête et apprend qu'elle fréquente des jeunes gens, on décide de l'exclure de l'école. C'est la pire des choses que l'on puisse faire. La réussite à l'école est manquée, à la maison elle se sent frustrée, que lui reste-t-il? L'art du psychologue individuel consiste à s'identifier avec la situation où se trouve cette fillette. Nous pouvons poser le problème : que ferions-nous si, étant une fillette de quatorze ans et cherchant à nous faire apprécier, notre famille nous refuse cette appréciation? Il n'existe qu'une voie : chercher cette appréciation auprès du sexe opposé. Elle l'a fait d'une façon intelligente, quoiqu'en contradiction avec le sens commun. Sachant que cette fillette est intelligente, nous pouvons prédire ce qui doit se passer maintenant; sur cette voie elle ne trouvera pas l'appréciation recherchée. Pareilles amourettes ne représentent qu'une réussite apparente. Celui qui a acquis une certaine expérience dans l'observation des rapports amoureux sait que de tels rapports, facilement établis, doivent aboutir à un échec. Elle se voit comme étant l'objet, le jouet de l'homme. Si nous continuons à nous identifier avec cette situation, que devons-nous faire d'autre? Il ne reste que le suicide. De tous les côtés la reconnaissance lui est refusée. Dans quelques lettres, elle annonce du reste un suicide. Il aurait pu se produire si une circonstance heureuse ne l'avait retenue. Il ne faut pas considérer comme de la lâcheté le fait qu'elle n'ait pas réalisé son projet, la lâcheté réside plutôt dans l'acte même du suicide. Il se produit dans une crise de colère, chez une personne découragée. Le facteur qui l'en a empêchée, est la situation relativement favorable de sa famille. Les parents étaient de pauvres gens, cela elle le savait, elle savait aussi que de toute façon on lui pardonnerait. Le chemin de la maison paternelle lui était resté ouvert, elle y trouverait une espèce d'appréciation. Nous aurions donc pu dire à la mère : promenez-vous autour de la maison, c'est là que vous retrouverez la jeune fille. Car elle devait suivre ce chemin. La mère la rencontra en effet un jour et la ramena à la maison. Elle eut alors recours à une consultation psychopédagogique. Il faut donner l'occasion de se faire valoir à cette fillette si assoiffée d'appréciation. Il faut savoir quel est son meilleur entraînement en vue d'une activité utile; or, pour elle, *c'est l'école*. La psychologie individuelle déclare - si pareille enfant reçoit l'impression d'un manque d'affection, elle développe un fort sentiment d'infériorité, avec toutes les suites d'une préparation insuffisante pour la société. Elle perd tout intérêt pour sa famille et on constate facilement son manque de courage. Si elle n'avait pas un lourd sentiment d'infériorité elle se serait dit : l'instituteur ne me comprend pas, peut-être dois-je faire de plus grands efforts. Mais elle maintenait l'idée de se faire apprécier à tout prix. Ceci semble lui avoir réussi par ses aventures amoureuses.

Je voudrais ici insister sur la question de la puberté. On la considère comme la psychologie des possédés. Tous les malheurs sont attribués aux glandes génitales.

C'est un argument ridicule. Ces glandes agissent depuis le jour de la naissance et même avant. La puberté se caractérise par d'autres facteurs : plus de liberté, plus de possibilités et plus d'attirance de la part des jeunes filles pour le sexe opposé. Les enfants sont puissamment stimulés par le fait qu'ils veulent prouver qu'ils ne sont plus des enfants. A l'occasion de ces preuves ils dépassent le plus souvent leur but. L'enfant désire être remarquée en tant que fille et croit ne pas pouvoir trouver d'appréciation ailleurs que dans ce domaine. La puberté n'est pas un état morbide, elle ne fait qu'extérioriser ce qui se trouvait dans le style de vie; rien ne change, la fillette reste ce qu'elle était. Si elle devait changer nous ne pourrions rien prédire. Elle a simplement renoncé à un chemin qui lui paraissait barré, rien d'autre ne s'est passé. Il est important de signaler que les facteurs qui induisent les gens en erreur ne sont pas des faits réels mais résultent simplement de la manière erronée dont ils les comprennent. Tous ceux qui croient que la vie psychique humaine est basée sur la causalité se trompent. La jeune fille donne une valeur de causalité à un facteur objectivement neutre. Tout à coup, l'affection refusée devient cause; si elle guérit, ce manque d'affection n'est plus une cause. Elle ne se contente pas seulement d'élever l'affection refusée au rang d'une cause, elle lui donne aussi des suites qu'elle produit elle-même. Il n'est pas absolument indispensable que, n'ayant pas trouvé d'affection chez son instituteur, elle soit obligée de la chercher ailleurs. C'est là son erreur. Nous avons raison lorsque nous refusons de croire à l'effet d'une tendance innée.

Nous comptons avec les erreurs de la vie psychique humaine. Ce ne sont pas les faits qui agissent, mais l'opinion que nous nous en faisons. La psychologie individuelle a fait ce pas décisif qui consiste à rechercher les possibilités d'erreur et à les réduire à un minimum par le traitement. Les conclusions de deux êtres peuvent être fondamentalement différentes. Il ne faut pas oublier que ces réalités sont mal comprises et mal interprétées par la majorité des gens.

Il faut donner à cette jeune fille la possibilité de prouver qu'elle est capable d'arriver à ce qui lui paraissait interdit, à savoir, devenir une bonne élève. Là apparaissent de nouveau d'autres difficultés : avec de tels antécédents se, voir exclue de l'école! Ceci semble signifier de la part de l'instituteur qu'il n'est pas capable lui-même de résoudre le problème de cette élève. Les consultations psychopédagogiques ont apporté une aide. Dans les écoles qui disposent d'une consultation psychopédagogique, on n'exclut pas les élèves, il n'y a même pas de redoublants. Si pareil cas se présente et si nous ne sommes pas capables de conserver cette élève alors il faut se demander ce qu'il y a à faire. Je ne vois pas pourquoi cette enfant constituerait une menace pour une autre école. Il ne faut pas oublier quel pesant fardeau représente pour elle le stigmate de l'exclusion. Peut-être serait-il plus simple de consulter quelqu'un de compétent. Peut-être pourrait-on la confier à un instituteur qui sache ce qu'il doit faire avec cette enfant. Il faut tout mettre en œuvre pour lui rendre son succès passé à l'école : à ce moment « le mal de la puberté » disparaîtra.

Chapitre VI

L'enfant unique

[Retour à la table des matières](#)

L'institutrice : L'enfant fréquente la quatrième classe. Classe mixte. J'ai cet enfant depuis deux ans. La première et la seconde année il a changé d'instituteur. C'est un enfant unique. Le père et la mère travaillent, l'enfant est chez la grand-mère et ne lui obéit pas. Il fait ce qu'il veut : il entend mal; il a une bonne mémoire des chiffres, présente un certain sens critique. Son écriture est horrible.

L'année dernière cet enfant était très bavard, très désordonné et incommodait les autres filles et garçons. Les exhortations bienveillantes et les punitions le laissaient indifférent; si on insistait, il pleurait, promettait de s'améliorer, et, peu après, il était à nouveau le même.

Cette année, c'est la même chose. Il utilise son encrier comme crachoir, il casse tous les couvercles d'encrier. J'ai essayé la bonté et la sévérité. J'ai fait semblant de ne pas le remarquer et de ne pas tenir compte de ses tours. Rien n'y faisait. Il essaye toujours de se faire remarquer d'une façon quelconque. Les enfants mirent de l'argent de côté, à l'école, pour une grande excursion collective. Lui apporta seulement 2 francs. Pendant la récréation, les enfants racontèrent que K. avait 16 francs. Je lui demandai de me donner l'argent en m'inquiétant de sa provenance. Voici sa réponse : « c'est de ma cagnotte ». J'ai dit à l'enfant que sa mère pourrait toucher cet argent à la direction, car, comme il était désordonné, il valait mieux qu'il ne risquât pas de le

perdre sur le chemin du retour. La mère ne se présenta pas. Je savais très bien que l'enfant n'avait rien dit à la maison, car ses parents sont des gens très gentils et très convenables et ils prennent souvent des renseignements à l'école. Finalement je convoquai officiellement la mère. Celle-ci en était stupéfaite et elle se souvint qu'à plusieurs reprises des petites sommes avaient disparu de chez elle. Elle raconta aussi que l'enfant mentait souvent à la maison.

J'ai observé maintes fois que si, à l'école, on lui démontre ses mensonges il lui arrive de jeter sur vous un regard si vide qu'on a l'impression de se trouver en face d'un enfant présentant un défaut mental.

L'enfant put voir sa mère pleurer à la direction. Il fut admonesté avec bienveillance. Puis il retourna dans sa classe où il fit des bêtises et amusa tous les élèves. La mère était effrayée et soutenait que son mari tuerait l'enfant. Nous lui conseillons de ne rien dire pour le moment au mari. Le lendemain le père se présenta; la mère lui avait tout raconté et il n'avait pas corrigé l'enfant.

Ce dernier rejetait la responsabilité sur un garçon plus âgé qui l'aurait incité à voler. Ce garçon ne fréquente pas l'école publique, il paraît qu'il fréquente un cours privé.

Dr A : Nous entendons nous-mêmes les différents passages et c'est partout et toujours la même mélodie. Le garçon est désordonné; probablement y a-t-il toujours une personne derrière lui qui met de l'ordre. A l'école il travaille lentement. Il présente le style de vie d'un enfant gâté. D'autres traits l'indiquent également. Il faudrait disposer d'une personne qui s'occupât de lui à l'école. Il voudrait toujours se faire remarquer. Il serait utile de savoir à quel moment il a surtout présenté son défaut (vol). Il ne faut pas improviser.

Depuis deux ans la mère a quitté la maison. L'enfant se trouve chez sa grand-mère et semble en être mécontent. Il se sent comme frustré; il manque de beaucoup de choses que sa mère lui offrait. Nous voyons chez lui le trait de caractère de quelqu'un qui veut s'enrichir. Le vol est une compensation pour remplacer ce qu'il a perdu. Il faut tenir compte du fait, exposé par le garçon lui-même, qu'il a été détourné par un autre garçon plus âgé. Il n'y a pas de délinquant ou de criminel. qui n'essaye de s'excuser, qui ne cherche une justification pour faire apparaître son méfait sous une lumière plus douce. Ceci nous démontre que le garçon sait très bien qu'il s'est éloigné du chemin de la société, du sentiment social. Il a volé parce qu'il voulait paraître plus grand. Il n'a pas trouvé d'autre voie. Il était habitué à sa mère et il arrive dans une situation plus difficile. La grand-mère n'a pas vis-à-vis de lui la même attitude que sa mère. Elle est plus dure qu'elle. Il lutte avec cette vieille femme. Une tension hostile paraît entre eux. Un tel enfant, qui a l'habitude de s'appuyer sur quelqu'un d'autre, s'y sent comme dans un piège. Son style de vie est déjà fixé et il cherche toujours un être qui paraisse s'occuper de lui. Or cela il ne l'a plus. C'est à partir de ce moment, je pense, qu'il commença à voler. Qu'est-ce qui aurait pu empêcher cet enfant de voler? C'est le fait d'occuper une place honorable à l'école. Cela est particulièrement difficile chez des enfants gâtés. Si pareil enfant se propose de tout obtenir comme chez sa mère, il agit d'une façon intelligente et il n'est pas faible d'esprit.

Vis-à-vis de son instituteur, il est déshonoré. Il a l'habitude de grandir dans un climat de chaude sympathie. On est arrivé à calmer le père et le garçon croit que, par là, tout est rentré dans l'ordre. Il répondra à chaque privation et à chaque frustration

par une nouvelle tentative de s'enrichir. Je ne crois pas que ce garçon ait commencé ses vols depuis deux ans. Ceci doit remonter plus loin dans son passé. Qu'a-t-il fait avec ses sous mystérieux? Je crois qu'il s'est acheté quelques sucreries. (L'institutrice : il s'est acheté un saucisson.) Comment lui vient cette idée qu'un autre lui aurait donné l'impulsion? Comment pourrait-il savoir qu'un garçon plus âgé peut détourner quelqu'un? On devrait demander à la mère si elle ne l'a pas mis en garde en lui disant : « ne fréquente pas ce garçon, il pourrait te dévoyer ». Ou peut-être y a-t-il vraiment un garçon plus âgé qui a su le gagner. S'il avait l'argent depuis quelque temps sur lui, il faut croire qu'il avait un autre but. Peut-être voulait-il se créer un appui, un fonds. Il nous faut parler de cette question avec la mère. Nous devons également connaître d'autres manifestations, manifestations que nous remarquons principalement chez les enfants gâtés. Il est peut-être craintif, il ne veut pas rester seul, ainsi pouvons-nous comprendre qu'il se joigne à un garçon plus âgé. Ce n'est pas forcément cela mais nous pouvons tirer nos conclusions. Peut-être crie-t-il aussi la nuit. La mère pourrait confirmer ou infirmer ceci, elle pourrait aussi nous dire si l'enfant manifestait déjà antérieurement cette tendance à s'approprier des choses. Il nous faudrait dire aussi qu'il n'a pas beaucoup d'intérêt pour les autres et que sa manière de les fréquenter n'est pas la bonne. Il est incapable de se faire des amis -s'il joue avec d'autres il veut toujours avoir le premier rôle -, il présente une tendance à fréquenter des enfants plus jeunes ou plus âgés que lui. Chez les enfants uniques on trouve fréquemment une prédilection pour des personnes plus âgées, car ces enfants ont toujours vécu dans un milieu de gens plus âgés. Il faut nous mettre d'accord sur la façon d'influencer la mère. Nous devons aussi faire avancer le garçon à l'école et stimuler son courage. Il faut qu'il ait l'espoir de pouvoir y jouer un rôle, de s'y faire remarquer. Je vous conseille de vous exercer dans l'examen de ce que j'appelle le rayon d'action. Chez les enfants difficiles ce dernier est toujours réduit. Pareil enfant n'a pas un grand cercle d'action. Il faut essayer d'élargir ce rayon; or cela n'est possible que si nous lui donnons beaucoup de courage et s'il croit que lui aussi peut se rendre utile. C'est là que lui serait donnée la possibilité de modifier totalement son rayon d'action. Dans le cercle si étroit où il se trouve actuellement il ne lui reste rien d'autre à faire que de s'enrichir en secret et d'empêcher par le mensonge qu'il ne baisse dans sa propre estime et dans son attitude.

L'institutrice : il n'est mauvais qu'en écriture et en orthographe, mais pas ailleurs, il est aimé à l'école, il n'est pas mis à l'écart. Il n'est certainement pas détesté dans la classe; il n'a jamais redoublé. C'est un élève lent, mais il apprend assez bien.

Dr A : Nous cherchons à savoir pourquoi l'élève n'est pas content à l'école. Une des causes principales doit être le fait qu'il veut toujours se trouver au centre d'attraction. Pareil enfant essaye d'y parvenir soit en faisant le clown, soit en traitant les autres avec bienveillance. Dans les deux cas c'est leur propre personne qui est en cause. Notre garçon essaye d'une façon rusée d'obtenir tout ce qu'il veut. Il veut par son charme obtenir tout ce qui lui paraît désirable et il s'y est entraîné depuis sa première enfance, en raison de l'attitude de sa mère qui l'a toujours gâté.

Un instituteur : J'ai eu un élève qui a été jusqu'au vol. Je l'ai surpris en train de voler 50 centimes à un autre. Il déclara que les autres enfants avaient tout et que lui ne possédait rien. Son père, pauvre, ne lui donnait rien. Il aurait voulu aussi tout avoir comme les autres enfants. Je lui ai donné 20 à 30 centimes Pour qu'il puisse s'acheter quelque chose. Je l'ai fait à plusieurs reprises et à partir de ce moment je n'ai jamais entendu dire que cet enfant ait volé.

Dr A : Nous n'avons pas de règles pour améliorer un enfant. Nos mesures agissent sur chaque enfant différemment. La même mesure ne peut pas s'appliquer à différents cas. En plus de la possession des 20 ou 30 centimes cet enfant sent renaître en lui un sentiment de solidarité qui le fortifie moralement. Je ne serais pas étonné si quelqu'un me disait : je l'ai battu et à partir de ce moment il n'a plus volé. Ces choses sont trop compliquées pour qu'on puisse en juger d'un seul trait. Ce que nous essayons avant tout, c'est de comprendre l'enfant. Notre enfant vit dans l'idée qu'il a un droit sur tout et ceci immédiatement et sans effort. C'est là une erreur que nous essayons de lui faire comprendre et par cette compréhension de la faire disparaître.

L'institutrice : La situation familiale de l'enfant est bonne.

Dr A : Trouvez-vous généralement dans votre école des enfants plus pauvres dans les classes plus lentes et des enfants de situation meilleure dans les classes où l'enseignement est plus rapide?

L'institutrice répond affirmativement.

Dr A : Si vous y regardez de près vous ne trouverez pas un seul homme qui n'ait volé quelque chose dans sa vie, des fruits, des sucreries, des bagatelles, etc. Dans mes recherches j'ai rencontré cela d'une façon presque permanente.

Dr A : (aux parents) : Je voudrais parler à ce garçon. Il est possible de le libérer de ses défauts. D'un certain point de vue il semble être un enfant particulier. N'avez-vous pas trouvé qu'il avait besoin de tendresse? Il vous charge toujours de quelque chose pour pouvoir rester avec vous. Il attend toujours que quelqu'un d'autre fasse quelque chose pour lui. Présente-t-il des difficultés au moment des repas?

(La mère raconte qu'il faisait auparavant des difficultés pour absorber sa nourriture, mais que depuis l'année dernière, il mange correctement).

Dr A : A-t-il été malade? A-t-il mouillé son lit?

La mère : Il a toujours eu mauvaise mine, il a toujours souffert de l'estomac.

Dr A : Était-il craintif? Ne voulait-il pas rester seul? A-t-il fréquenté le jardin d'enfants? Quel rôle joue-t-il ? A-t-il des amis?

Le père : Nous n'en savons rien. Il n'était pas craintif. Mais il pose des questions stupides. Il demande : « Mère, qu'est-ce que ceci ou cela. Il sait pertinemment de quoi il s'agit; il veut simplement agacer sa mère.

Dr A : Comment fait-il ses devoirs? Les fait-il seul ou a-t-il besoin d'aide?

Le père : Si quelqu'un est derrière lui, ça marche merveilleusement bien. Il préfère la société des gens qui sont les plus gentils avec lui.

Dr A : Sait-il nager? A-t-il des rêves angoissants? N'est-il pas superstitieux ? Aime-t-il la gymnastique?

Le père : Il a un énorme respect pour la natation. Une fois, il a été effrayé et depuis il ne veut plus nager. Il aime bien la gymnastique; l'année dernière il en a fait régulièrement.

Il n'a pas de rêves angoissants et n'est pas anxieux. Il me craint un peu car je suis très nerveux.

Dr A : Soyez gentil pour lui et promenez-vous avec lui sans votre femme pour qu'il puisse se lier d'amitié avec vous et fasse par amour et par amitié ce que vous voulez, non pas par crainte.

Dr A : N'a-t-il des difficultés que pour l'écriture et l'orthographe? Avez-vous examiné s'il n'est pas gaucher? Peut-être est-il né gaucher?

(Les parents ne savent pas s'il s'agit d'un gaucher. On constate que la mère est gauchère.)

La mère se plaint encore que son fils se refuse à trahir celui qui l'a incité à voler et qu'il ait indiqué un nom fictif.

Dr A : Il ne fréquente pas d'autres enfants? Comment fait-il pour s'habiller, faire sa toilette et se peigner?

Le père : Il a eu un ami qu'il fréquentait antérieurement mais celui-ci est mort.

La mère : Lorsqu'il s'habille, il faut que je le rappelle sans cesse à l'ordre jusqu'à ce qu'il soit prêt.

Dr A : On n'a pas besoin de le rappeler à l'ordre, il s'agit surtout de le rendre indépendant bien lentement et bien gentiment. Si vous le désirez, je veux bien essayer de l'influencer. Va-t-il volontiers à l'école? Dit-il ce qu'il veut faire plus tard? Est-il vaniteux? Quelle est sa position lorsqu'il est couché? Ronge-t-il ses ongles? Met-il ses doigts dans son nez?

(Les parents racontent qu'il est excessivement vaniteux, qu'il voudrait devenir menuisier, qu'autrefois il rongait ses ongles, que par ailleurs ils n'ont rien remarqué de particulier chez lui. Il va volontiers à l'école.)

Dr A : Rendez-le plus indépendant pour qu'il éprouve encore davantage d'intérêt pour l'école et puisse s'y faire une certaine place. Cela le détournera de pareils faux-pas. Ne le menacez pas, et ne lui parlez plus de cette affaire. Il est très intéressant de constater que ce garçon, qui a tant souffert de l'estomac, s'achète des choses comme du saucisson. Ne lui faites plus de reproches et essayez de le rendre indépendant.

Dr A : Nous n'avons pas l'image pure d'un enfant gâté, la pureté de cette image est brouillée par le fait que le garçon a été dressé en vue de la liberté. Il y a une grande différence entre un enfant qui est constamment surveillé et celui qui est habitué à être seul.

(Entre-temps le garçon est entré et le docteur Adler s'adresse à lui) - Que veux-tu faire plus tard?

L'enfant : Je veux devenir menuisier.

Dr A : Que veux-tu faire lorsque tu seras menuisier?

L'enfant : Raboter.

Dr A : Combien d'amis as-tu?

L'enfant : Trois.

Dr A : Que font-ils donc?

L'enfant : Ils volent.

Dr A : Je leur dirais : « Que deviendrez-vous en agissant ainsi? » Les suis-tu volontiers?

L'enfant : Non.

Dr A : Pourquoi obéis-tu à ces garçons? Il me semble que tu croyais que personne ne remarquerait ton vol et que tu pourrais acheter quelque chose ainsi. As-tu peur? Tu es courageux, il faut aussi que tu aies du courage à l'école. Tu es déjà un grand garçon, il faut que tu fasses tout toi-même; tu sais t'habiller tout seul. Et te laver, le fais-tu aussi, ou faut-il que ta mère t'aide? Tu veux lui donner un surcroît de travail. Or tu sais déjà faire tout toi-même, n'attends donc pas que ta mère t'aide. Comment va l'écriture? Fais un effort supplémentaire et ça ira mieux.

(L'enfant est également gaucher.)

Ne crois pas que l'on ait pu t'entraîner pour voler, c'est une bêtise. Il ne faut pas se laisser entraîner. Reviens dans un mois et tu me raconteras alors si tu fais tout par toi-même, si tu t'exerces dans l'écriture et si tu te laisses entraîner. (On prend congé de l'enfant.) Les enfants gauchers ont l'impression de n'être pas capables de résoudre les problèmes comme les autres. Ils s'efforcent de travailler de la main droite et lorsqu'ils voient que cela ne va pas, alors ils s'imaginent que chez eux cela ira toujours de travers. Il est possible de diagnostiquer l'enfant gaucher d'après beaucoup de signes. Lorsqu'un enfant a des difficultés pour lire, écrire, etc., il faut penser qu'il s'agit peut-être d'un gaucher. Dans la majorité des cas la moitié gauche de la face est mieux développée que la droite. Un grand nombre de gauchers présentent des difficultés, beaucoup d'entre eux renoncent à progresser; ils garderont toute leur vie une mauvaise écriture. D'autres, par contre, s'y appliquent particulièrement et arrivent à avoir une très belle écriture comme le droitier. Ce sont ceux qui ont surmonté leur infériorité et qui, d'une façon générale, ont acquis une grande aptitude à triompher des difficultés; ils deviennent artistes, etc. - Si vous voyez une très belle écriture que quelqu'un a acquise avec sa main droite, il faut se souvenir qu'il est peut-être gaucher. Dans la ville vous avez peut-être 35 à 50 % de gauchers. Ils ne le savent peut-être pas mais ils en subissent les conséquences. Vous trouverez un très grand nombre d'enfants gauchers parmi les meilleurs et les plus mauvais des hommes, chez les natures problématiques - à commencer par les artistes - jusqu'aux enfants difficiles.

Dans notre cas le garçon est maladif, gâté par la mère, rudoyé par le père, ce qui le pousse encore davantage à se réfugier auprès de sa mère. Le père devrait s'entendre

avec elle en ce qui concerne l'éducation du garçon. Dernièrement apparaît une nouvelle situation pour laquelle il n'est pas préparé. Il arrive chez sa grand-mère avec qui il ne peut pas s'entendre. Elle désire avoir sa tranquillité. A l'école il avance bien, pourtant il s'enfuit. Il y avance parce qu'il peut y avancer. Il cherche une compensation : il gêne l'enseignement et amuse les enfants. Cela ne lui suffit pas, il a le désir de voler. Admettons qu'il se soit laissé entraîner. Ceci faisait son affaire. Il ne s'est pas laissé entraîner pour exercer son écriture. Il a l'impression qu'on ne le traite plus d'une façon aussi chaleureuse que celle à laquelle il a été habitué jadis. Peut-être est-il maintenant dans une situation plus favorable, mais il n'est pas en possession de son courage. Peut-être n'a-t-il pas été accueilli antérieurement à l'école d'une façon aussi aimable qu'aujourd'hui. Il faudra se demander si cet enfant n'a pas besoin d'encouragement. Il ne faut pas le presser, il faut attendre et lui accorder un sursis. Il faudra peut-être lui dire : « Je vois que tout ira bien! Je constate que tu seras de nouveau parmi les meilleurs élèves. » Il a toujours désiré que l'institutrice s'occupât de lui. S'il se conduit encore une fois d'une façon insolite, je lui dirai : « Ce n'est même pas la peine, nous nous occupons tous de toi. » Pareille remarque pourrait peut-être l'impressionner. Comment la prononcer dépend de l'individualité de chacun. Je le ferais peut-être d'une façon humoristique.

Chapitre VII

Le benjamin découragé

[Retour à la table des matières](#)

« Émile est âgé de 14 ans. »

C'est l'âge de la puberté. Nous savons que ce problème a été envisagé de différentes façons selon les auteurs. Certains ont pu supposer qu'à cette époque l'enfant était comme possédé par le diable, ou encore intoxiqué par quelque poison interne. Or nous savons maintenant que rien ne saurait se manifester sans avoir auparavant préexisté sous une forme latente. Le facteur capital est qu'au moment de la puberté, l'enfant a tendance à démontrer qu'il est un adulte et non plus un enfant. Si je m'efforce de prouver que je ne suis plus un enfant, j'irai toujours trop loin, je ferai des mouvements exagérés et j'essaierai, par tous les moyens, d'imiter les adultes dans toutes leurs manifestations. La supposition des psychologues (qui ne sont pas des médecins), selon laquelle les glandes génitales ne se développent qu'à partir de la puberté, est à rejeter.

« C'est le benjamin de cinq autres enfants âgés de 26 à 17 ans. A l'école primaire il était toujours parmi les premiers, mais, depuis son entrée au lycée, il présente un relâchement et il risque d'être exclu de l'école. »

Les efforts du benjamin tant qu'il se trouve dans une situation agréable sont victorieux, mais si la situation vient à changer nous nous apercevons qu'il n'a pas été suffisamment préparé. Il ne peut s'adapter qu'à condition d'être parmi les premiers.

« Il a dû redoubler sa classe et depuis il n'avance qu'avec beaucoup de difficultés. »

Les troubles ont sans doute commencé plus tôt, à savoir au début de son entrée au lycée. Il ne supporte pas cette nouvelle situation. Le lycée a ses exigences propres. Les professeurs sont nouveaux, ne connaissent pas encore cet ancien pharaon et ne le traitent pas avec suffisamment d'affection; il est offensé et relégué à l'arrière-plan. A l'école primaire sa situation était facile, il était bien vu, à présent il se heurte à des difficultés et il n'avance plus.

« Il dit que l'école ne lui plaît plus car il y éprouve plus de peine que de joie. »

Bien qu'exprimé d'une autre manière cela signifie pour nous la même chose : il ne se sent à l'aise que s'il a une certaine satisfaction et s'il peut être le premier.

« Le lycée lui paraît particulièrement détestable depuis qu'un de ses anciens camarades d'école primaire qui n'y avait pas enregistré de succès particulier, a réussi à ne pas redoubler la classe et, à ce moment, l'a devancé d'une année. »

Le benjamin ne supporte pas qu'un autre le devance. Il a parcouru un long chemin jusqu'à ce qu'il ait dépassé les autres et il a lutté avec beaucoup de difficultés.

« Il se plaint du mauvais traitement qu'on lui fait subir à l'école, il rejette la majeure partie de cette faute sur son instituteur qui, paraît-il, lui rend la vie pénible par sa méchanceté. »

Il suffit donc de ne pas le gêner pour qu'il montre aussitôt sa mauvaise humeur.

« La mère nous dit qu'à partir de son entrée au lycée il a changé en tout point, à son désavantage. »

La question primordiale que nous posons souvent est la suivante : dans quelles situations a-t-il donné lieu à des plaintes, et à quels moments ses défauts se sont-ils manifestés? Le lycée peut être considéré comme un test. Le fait que, depuis son entrée au lycée, il est transformé, est un indice qu'il n'a pas été bien préparé pour cette situation. La deuxième question est la suivante : comment se fait-il que ce garçon présente une préparation insuffisante? Nous le savons, il est le benjamin et ce dernier est généralement gâté. Nous devons donc, dans notre examen, chercher à confirmer qu'il s'agit effectivement d'un enfant gâté.

« Il est nerveux et irritable... »

Comme quelqu'un qui se sent gêné et dans une situation qui l'accable.

« ... très excité et n'obéissant généralement pas. »

Nous comprenons pourquoi sa conduite est si mauvaise à la maison. Aussi longtemps qu'un individu connaîtra un succès quelconque et enregistrera des réussites,

cela se répercutera dans d'autres domaines également. Si ce garçon réussissait à l'école, on le remarquerait aussi à la maison. Nous pouvons comparer sa conduite à celle de l'employé subalterne qui éprouve des contrariétés dans son service, où il se trouve exposé à des injures et à des critiques et qui ensuite rentre chez lui où, généralement, il se querelle avec sa femme et ses enfants. L'enfant voudrait occuper, au moins chez lui, la position la plus élevée. C'est ce qu'exprime le fait qu'il n'obéit pas.

« D'après les renseignements de la mère il est bon, il sait gagner son entourage par son amabilité et sa tendresse. »

Vous trouverez fréquemment des enfants gâtés très habiles à gagner les autres et à s'attirer leur affection. On a souvent l'impression d'une amabilité particulière de leur part.

« Il fait tout pour sa mère lorsqu'il voit qu'elle pleure ou qu'elle souffre. »

Étant dispensateur de tendresse, il a déjà atteint son but, à savoir tyranniser sa mère et la dominer. Désormais il peut démontrer sa tendresse. C'est encore agir d'une façon intelligente. S'il se conduisait durement, on le mettrait peut-être en pension pour ne pas avoir à souffrir de cette dureté, mais cela s'ajoutant à son mauvais rendement scolaire, il perdrait la partie. Nous voyons que ce garçon a encore un certain espoir, sinon il ne montrerait pas sa bonté et ses sentiments. Il faut bien qu'il pense à garder la faveur de sa mère et à trouver une aide auprès d'elle. Nous ne considérerons pas sa bonté comme une vertu mais comme un subterfuge réussi pour ne pas tendre les cordes à l'excès.

« Le père ne se trouve plus au domicile depuis trois ans. »

C'est peut-être cette circonstance qui a amené le changement dans son attitude scolaire. Le départ du père a pu coïncider avec la période préparatoire de son entrée au lycée et ce départ a dû l'impressionner profondément. Peut-être aurait-il voulu partir avec son père, peut-être aussi est-ce là que commence la nouvelle situation, le père qu'il aime (quoiqu'il représentât alors, lui aussi, une barrière pour l'enfant) est désormais absent ; il voudrait donc jouer au « grand Monsieur ».

« D'après l'opinion de la mère, il manque une main ferme. »

Cela constitue un renseignement précieux quant au style de vie de la mère : elle vit dans la conviction que, dans sa situation, une femme est beaucoup trop faible et que seul un homme pourrait arriver à un résultat. Si je me permettais ici de soutenir que la mère exprime non seulement par là son sentiment d'infériorité, mais encore qu'elle sous-entend : « Je suis trop faible, je ne réussis pas », beaucoup ne le comprendraient pas à partir de cette seule réflexion « il manque une main ferme pour le garçon ». Elle ne peut rien faire d'autre que montrer sa souffrance.

« Elle soutient ne pas pouvoir venir à bout de ce garçon. »

« Depuis six mois il dort dans la chambre de sa mère. »

Peut-être est-ce un résultat acquis par lui, peut-être au contraire la mère avait-elle besoin de sa présence. De toute façon ceci démontre une attache puissante mais excessive si nous considérons que ce garçon a déjà 14 ans.

« Il faut toujours insister pour qu'il se mette à table. »

Un des indices habituels chez les enfants gâtés est qu'ils font des difficultés pour absorber leur nourriture.

« D'une façon générale il ne suit pas les conseils qu'on lui donne. Il reste souvent au lit jusqu'à neuf heures et il arrive en retard à l'école. »

La raison en est qu'il se trouve à une grande « distance » de l'école. Si un enfant arrive en retard à l'école c'est l'indice que ses rapports avec elle sont loin d'être bons.

« Dans ce cas il ne prend pas son petit déjeuner et il rapporte souvent son goûter à la maison. »

Voilà le point sensible de la mère, et l'enfant, qui l'a détecté très exactement, la torture par son attitude. La mère a trop insisté sur l'importance de la nourriture, elle l'a surestimée, montrant elle-même son point faible à l'enfant qui désormais « la tient ».

« D'après la mère il ne ment pas souvent et rarement en matière d'argent. »

La mère n'exprime pas là une opinion très nette, car il s'agit tout de même de mensonges.

« Son ambition semble s'exprimer dans d'autres domaines. »

Ici se confirme ce que je pensais trouver dans un passage antérieur. Il voudrait être le premier quelque part ; il n'en abandonne pas l'espoir et cherche le moyen d'y arriver.

« Il est premier soliste dans la chorale d'un grand Temple. »

Nous constatons ainsi qu'il est arrivé à être le premier. Maintenant se pose la question : pourquoi ne s'en contente-t-il pas? (Notons qu'il a un frère excellent chanteur qui se produit dans des concerts.) Il est probable qu'avoir réussi à être premier soliste dans la chorale d'un Temple ne lui suffit pas. Son ambition n'est pas suffisamment satisfaite. Peut-être voudrait-il arriver encore plus haut. Il faudrait lui donner une chance dans d'autres domaines également. Peut-être alors se conduirait-il correctement à l'école dans ces conditions. Il n'a pas perdu tout espoir, il n'abandonne pas la course. Mais à quoi ne pourrions-nous pas nous attendre de la part de ce garçon, s'il perdait complètement courage? Il pourrait commettre un crime ou sombrer dans la névrose. Si nous voulons approfondir cette question en nous servant des renseignements dont nous disposons jusqu'à présent, nous nous trouverons dans une situation relativement difficile. Nous ne voyons aucun autre signe, nous permettant de supposer que ce jeune homme présente quelque hésitation. Nous ne trouvons pas qu'il soit agressif, il est donc plus vraisemblable qu'il deviendra un névrosé. S'il était plus actif, s'il présentait par surcroît une tendance à nuire aux autres, à avancer d'une façon plus agressive, nous pourrions supposer qu'il pourra « embrasser » une carrière

criminelle. Le fait qu'il mente sur des questions d'argent ne nous renseigne pas suffisamment. Il faut plutôt présumer qu'il pourra devenir névrosé, s'il perd son espoir.

« Depuis quelque temps il s'intéresse surtout à la bicyclette. »

Le benjamin! Le fait qu'il sait bien rouler à bicyclette pourrait donner à penser qu'il participera peut-être à des courses cyclistes plus tard.

« Son plus grand désir actuel est d'en posséder une. D'après les renseignements de la mère, il est dépensier. »

Si cela se confirmait on pourrait y trouver une possibilité d'interprétation et penser que ce garçon serait capable de commettre des vols s'il venait à perdre tout espoir.

« Il dispose d'une somme d'argent assez importante. »

Cette remarque est probablement exagérée.

« Il a quelques amis appartenant à *une autre école*, mais ils ne plaisent pas à sa mère. »

Il est intéressant de constater qu'il ne cherche pas ses amis là où il subit ses échecs, mais qu'il cherche plutôt ceux d'une époque où il était encore en plein éclat.

« Il se trouva heureux pendant un séjour chez son père, en Angleterre. »

Là sa conduite a certainement été des plus aimables et polies car il se trouvait dans une situation agréable et le fardeau de l'école ne pesait plus sur lui.

« Probablement parce qu'il était dispensé de fréquenter l'école. »

« Depuis un certain temps il serait moins désordonné. »

(Traitement du Dr V.)

C'est le signe de l'enfant gâté.

« Une enquête à l'école nous indique que la famille tout entière est probablement responsable du négligé de cet enfant.

« Ils restent tous au lit jusqu'à midi. »

Je voudrais vous faire part d'une observation qui me paraît très importante. A notre époque où la nécessité du travail intense du père et, dans la plupart des cas, de la mère elle-même, offre trop peu d'occasions de resserrer les liens familiaux, il me semble particulièrement important, pour la vie ultérieure de l'enfant, que toute la famille se trouve réunie le matin à sept heures, pour le petit déjeuner (compte tenu de nos conditions scolaires). Vous trouverez que là où ceci n'est pas réalisé, de nombreux ennuis surgissent dans la famille. Il manquera la base d'une véritable éducation sociale à des enfants qui, dès leur plus jeune âge, n'auront pas été habitués à se réunir autour de la table familiale. C'est à cette place que l'on devrait entretenir la bonne humeur et la gaieté, échanger des idées, discuter ouvertement, mais non sur

des sujets critiquables ou sur les mauvais rendements scolaires, etc. Il faut remettre cela pour un autre moment. Vous ne sauriez assez apprécier l'avantage d'avoir la famille réunie pour le petit déjeuner, à sept heures. J'insiste sur ce conseil depuis vingt ans. La réponse est souvent un sourire incrédule, beaucoup s'y refusent. Je peux pourtant constater que je n'ai trouvé certains défauts que là où cette habitude n'avait pas été établie. Il est tout à fait naturel que celui qui reste toute la matinée au lit ne puisse pas s'endormir le soir ; la fatigue naturelle ne se manifeste pas à ce moment-là. Lorsque nous entendons des plaintes au sujet des enfants qui, le soir, fuient leur maison pour passer leur temps au bistrot ou au cinéma, nous pouvons imputer cela à la circonstance indiquée ci-dessus. Par ce moyen, si simple et si facile à réaliser, on pourrait prévenir bien des maux.

« D'après les renseignements de l'instituteur, toute la famille ment et il semble indiqué d'accueillir les renseignements avec une certaine méfiance, car la mère ne semble pas dire la vérité, par fanfaronnade... »

Si nous tenons compte de ce qui précède nous ne trouvons pas grand-chose de la fanfaronnade de la mère. C'est un fait incontestable que le garçon est intelligent et a une belle voix ; cela représente probablement beaucoup aux yeux de la mère, mais je ne chercherais pas à y voir de la fanfaronnade.

« Parce que tous les professeurs s'accordent pour trouver ce garçon menteur, inattentif, fainéant et sournois. »

Cela est dur. Admettons-en l'exactitude, ce n'en est pas moins une critique sévère. Le garçon semble voir, dans tous ses professeurs des ennemis. Ces particularités sont des manifestations hostiles correspondant à une lutte permanente.

« Mais ils sont tous convaincus que ce garçon n'est pas sot qu'il pourrait satisfaire aux exigences de l'école, s'il se trouvait dans de meilleures conditions ; actuellement il n'y satisfait pas. »

Lorsque ce garçon, qui veut toujours se trouver en tête, aborde une situation difficile, il ne peut plus satisfaire aux exigences de l'école. Nous trouverons ici les traits de caractère du lutteur opposé à une puissance supérieure.

« Dans quatre matières seulement il se montre insuffisant : mathématiques, histoire, géographie, religion. »

Il est surprenant *qu'il* ne réussisse pas en matière de religion, mais peut-être s'entend-il mal avec le professeur qui l'enseigne, Il est intéressant de constater à quel point il a baissé à l'école. En ce qui concerne les mathématiques vous trouverez généralement que les enfants gâtés ont des difficultés en cette matière. Il est possible aussi qu'il soit là encore en lutte avec cet éducateur. Je ne peux m'expliquer les difficultés rencontrées par cet enfant dans les mathématiques que par le fait que, contrairement aux autres matières, les mathématiques se passent de toute règle. Cette matière dépourvue de toute règle plane dans l'espace libre ; il faut arriver à une conclusion par sa propre force et par des combinaisons. Or c'est une chose dont sont incapables les enfants gâtés, car ils voudraient s'appuyer sur quelque chose, avoir un soutien. Ce soutien ils pourraient le trouver éventuellement dans les règles d'une langue étrangère, mais non dans les mathématiques, d'où les fréquents échecs de ces enfants en cette matière.

Il est probable que l'examen d'intelligence *qui* a été réalisé dernièrement confirmera ce résultat.

« L'examen d'intelligence révèle approximativement 1. »

Nous sommes convaincus que ce garçon est intelligent. Nous nous demandons alors ce qu'il convient de faire. La thérapeutique découle automatiquement de ce qui a été dit.

Il faudrait trouver quelqu'un qui pût gagner cet enfant. Quelqu'un qui pourrait aussi l'encourager et accroître son intérêt pour ses camarades et les matières de l'enseignement. Il pourrait parler ouvertement avec lui et lui rendre compréhensible ce que le garçon ressentait d'une manière obscure, dans son comportement. Après cela le garçon réduira sans doute au minimum son attitude erronée. On pourrait aussi attirer son attention sur le fait que des difficultés existent et qu'il faut se montrer fort en face de celles que l'on rencontre. Mais ne pourra réussir que celui en qui le garçon aura confiance. Il est probable qu'un ami y réussira mieux, car le garçon estimera les femmes aussi peu que sa propre mère et, d'autre part, nous savons qu'il se conduit vis-à-vis de son père d'une façon tout à fait différente, son attitude étant aggravée à partir du moment où ce dernier ne put plus s'occuper de lui. Son frère aîné devrait gagner sa confiance, devrait comprendre toute la situation et ses corrélations. Il devrait, sans le critiquer, lui proposer une nouvelle vie, l'oubli de tout le passé. Il devrait lui rendre compréhensible son secret désir de devenir un chanteur. Il devrait le convaincre qu'il a perdu son intérêt pour l'école parce qu'il croyait ne pouvoir jouer un rôle que comme chanteur. Ce frère aîné devrait aussi demander aux professeurs un certain répit pour le garçon, car, même si le frère réussit à le redresser, le résultat serait mauvais au cas où le garçon recevrait une mauvaise note à l'école. Son mauvais rendement actuel à l'école est à mettre sur le compte du sentiment d'oppression qu'il y éprouve.

Chapitre VIII

Faible d'esprit ou enfant difficile ?

[Retour à la table des matières](#)

Il est extrêmement important que nous nous fassions une idée par nous-mêmes sur le cas, avant d'avoir vu la mère ou l'enfant. Je vous exposerai l'histoire du cas en question et vous verrez comment je m'efforce de tirer des conclusions du moindre renseignement :

« Lorsque, à l'automne de 1925, B. arriva dans un jardin d'enfants, il était l'enfant le plus négligé et le plus arriéré, physiquement comme intellectuellement, que l'on puisse imaginer. »

Nous pouvons en déduire que personne ne s'est occupé de lui. C'est le propre du développement intellectuel ; il faut qu'un enfant se trouve obligatoirement en rapport avec quelqu'un qui lui permette d'exercer son esprit.

« Il était sous-alimenté, mal soigné, insuffisamment vêtu et manquait de chaussures quoique l'hiver fût déjà très avancé. »

Il s'agit probablement d'un enfant issu d'une famille très pauvre.

« Il était également très arriéré intellectuellement et pouvait à peine parler. »

Le développement du langage de l'enfant ne peut se faire que dans le rapport social. Si un enfant manque de ce rapport, son langage ne saurait se développer. Nous, devons aussi nous demander si cet enfant n'est pas faible d'esprit. Ceci n'est qu'une supposition et il faut continuer nos recherches avec prudence, car si nous émettons un tel diagnostic, c'en est fini avec cet enfant. C'est une erreur impardonnable que d'appeler faible d'esprit un enfant qui ne l'est pas.

« Lorsqu'on lui adressa la parole il se cacha et commença à crier et à se débattre. »

Si quelqu'un cherche à se lier avec lui il s'en défend. Il donne l'impression d'appartenir au troisième type d'enfants, ceux que l'on n'a pas désirés, les illégitimes ou les infirmes. Vous voyez qu'il considère son entourage avec hostilité.

« Il était très lâche... »

Il n'y a de courage dans un être que là où il se sent chez lui.

« Il attaqua les enfants tout en veillant à ne pas l'être par eux.

« Il avait besoin d'aide au moment des repas et attendait toujours qu'on l'alimentât. »

Il faut accueillir ce renseignement avec réserve. Ce sont généralement les enfants gâtés qui présentent des difficultés pour absorber leur nourriture. Mais il est possible qu'il s'attende même ici à une attitude hostile. On peut en effet prendre la peine de donner à manger à un enfant qu'on n'aime pas pour en finir plus vite avec lui. Ainsi il n'apprend pas à manger.

« Mais il refusa souvent la nourriture bien qu'ayant faim. »

Cet enfant se conduit comme en territoire ennemi. Mais il faut examiner attentivement s'il ne présente pas des signes de faiblesse d'esprit.

« Ce n'est qu'après une scène, dont l'entourage ne tint d'ailleurs aucun compte, qu'il se calma et absorba avidement la nourriture. »

C'est donc qu'il ne mangeait pas tellement mal.

« C'est un enfant légitime. Il a appris très tard à marcher et à parler, mais jusqu'à présent il n'a pas encore su s'exprimer correctement. »

Nous comprenons ses difficultés en ce qui concerne son langage. Quant à la marche il nous faut penser là à des difficultés organiques. Peut-être sa dentition était-elle en retard. Ce défaut fait partie du même tableau de maladie.

« Il occupa beaucoup son entourage... »

Il ne peut commander que s'il trouve quelqu'un à sa disposition, Remarque étonnante. Son apparence négligée résulte peut-être du désespoir des parents et sans doute y avait-il, dans son entourage, une personne qui s'était occupée de lui. Une grand-mère peut-être, une tante, une sœur aînée, dont il pouvait disposer dans une certaine mesure. Dans ces conditions nous pourrions tirer notre conclusion et com-

prendre son attitude au jardin d'enfants. Si notre conception ne se confirme pas, nous la modifierons -volontiers.

« ... et se révolta contre lui à la moindre occasion. »

Il est probable que son entourage ne l'a pas traité avec beaucoup de dureté. S'opposer est un moyen de lutte et devant un entourage particulièrement puissant, un enfant ne se révolte pas. Peut-être était-il auparavant dans un milieu où il était entouré d'une certaine affection, ce qui ne fut plus le cas par la suite. Il faut nous en souvenir pour pouvoir continuer nos recherches.

« Il donnait des coups de pied, se roulait à terre, hurlait et frappait tout ce qui s'offrait à lui. »

Cette constatation vient encore renforcer l'hypothèse d'un entourage qui aurait changé au détriment de l'enfant. Il est probable qu'il y a eu là changement de situation. Notre supposition se confirme : d'abord gâté, il fut négligé ultérieurement, ce qui l'a rendu sauvage et hostile.

« Il mouille constamment son lit. »

Il est probable qu'il veut occuper quelqu'un de sa personne et qu'il a tendance à se faire remarquer d'une façon désagréable.

« ... et ronge ses ongles. »

Chez les enfants têtus vous retrouvez cette habitude. On leur dit constamment de ne pas ronger leurs ongles et c'est en persistant qu'ils démontrent leur opposition.

« Son avidité était telle aux repas que parfois il dérobe quelque chose aux autres enfants, au goûter. »

Il n'a pas un grand sentiment social et ce fait se manifeste également par ses gestes.

« Il était très rachitique et très arriéré intellectuellement. »

Cela est une confirmation.

« Il n'était pas sociable, ne s'entendait avec personne. »

Cela correspond aussi bien au type de l'enfant gâté qu'à celui de l'enfant détesté.

« Il torturait bêtes et gens. »

Pareille attitude, vous la retrouverez chez les deux types cités. Ils veulent démontrer leur puissance.

« Il écrasait les mouches avec joie. »

Vous voyez le fort en face du faible.

« Il voulait toujours être le premier. »

Notre opinion émise au début se confirme. Ses parents se trouvaient peut-être antérieurement dans une meilleure situation, et celle-ci a changé ; depuis il manque d'amour et de la chaleur de l'affection.

« Toujours préoccupé de commander, s'il n'y réussissait pas, il frappait ses camarades, renversait tables et chaises, se jetait sur le sol et n'écoutait aucun conseil bienveillant. »

Ce sont les traits de caractère d'un enfant gâté qui veut toujours se trouver au centre de l'attention.

« Maintenant il fréquente volontiers le jardin d'enfants et s'efforce d'avoir toujours sur lui le mouchoir dont je lui ai fait cadeau. »

Il commence déjà à s'adapter, signe qui nous permet de conclure qu'il s'est déjà lié avec la jardinière d'enfants. Nous voyons que celle-ci a su le gagner et recréer la situation agréable dans laquelle il a été gâté. Il se traduit à lui-même cette impression : « Te voilà dans la situation agréable vers laquelle tu tends toujours. » Désormais son intérêt doit être éveillé pour d'autres choses qui ne lui ont pas réussi jusqu'à présent.

« Il s'intéresse à ce qu'on lui montre ici. Il est heureux si on l'occupe beaucoup, par exemple à nourrir un oiseau, arroser des fleurs, balayer, aider les plus jeunes à mettre leurs chaussures, etc. »

Notre supposition selon laquelle il pourrait s'agir d'un enfant faible d'esprit commence à être ébranlée. Il s'adapte probablement, se lie à la jardinière d'enfants et agit d'une façon sensée. Le diagnostic de faiblesse d'esprit me semble insuffisamment motivé et ne mérite pas d'être retenu.

« Sa situation familiale est on ne peut plus triste. Son père est mort de la tuberculose, sa mère est ouvrière et ne se préoccupe pas de son éducation. »

Où se trouve la personne qui l'a gâté? Peut-être était-ce le père avant sa mort?

« Elle vend les affaires de l'enfant, ainsi le manteau d'hiver, les chaussures, etc., que nous lui avons donnés et elle nous le renvoie couvert de haillons. »

Représentez-vous la situation de cet enfant détesté, élevé sans amour et sans chaleur (presque au sens propre étant donné qu'elle vend son manteau d'hiver).

« C'est le benjamin ; les autres sont des garçons de dix, quinze et dix-neuf ans. »

Voilà qui nous permet de supposer que peut-être, parmi ces enfants, l'un d'eux se serait occupé particulièrement de lui. En ce qui concerne son développement, nous devons tenir compte de sa situation de benjamin. Si nous retenons le fait qu'il a été gâté, il est certain que, comme benjamin, il disposait d'une certaine puissance. Il a trois chefs de file et il veut les imiter. Mais il ne veut pas que d'autres disposent de plus de pouvoir et il voudrait se trouver au premier plan, être en tête, être plus que les autres.

« Il pleure souvent mais seulement lorsqu'il manifeste son opposition ou lorsqu'il est en colère. »

Pleurer est une arme particulièrement efficace. Si les enfants remarquent qu'ils ne nous font aucune impression en pleurant, ils s'arrêtent. Lui s'en sert pour se faire valoir. Un couple sourd-muet avait un garçon qui parlait et entendait bien. Lorsqu'il se blessait, il pleurait, mais sans le moindre bruit. Les larmes coulaient sur ses joues mais on n'entendait aucun son. Nous comprenons fort bien cela puisque le garçon savait que le bruit n'avait aucun effet sur ses parents. Nous trouvons toujours l'empreinte de l'entourage.

« Ses jeux préférés sont la gymnastique et la construction. »

Cet enfant n'est probablement pas tellement maladroit, ni arriéré.

« Ses histoires préférées sont : « Rumpelstilzchen » et « La belle au bois dormant. »

Chercher à tirer des conclusions d'histoires de ce genre est une occupation féconde. Dans la première il est question d'une ruse déjouée par une autre ruse. Le choix de « La belle au bois dormant » nous paraît plus compréhensible. Il aime sans doute cette histoire parce qu'elle exprime en quelque sorte l'espoir de s'assurer un certain succès par une bravoure particulière. Je crois que cette matière doit être explorée à fond dans le but d'établir quels sont, dans ces histoires, les éléments qui impressionnent particulièrement les enfants. Si nous connaissons bien notre garçon nous pourrions mieux comprendre pourquoi il a préféré ces deux contes.

« Il rêve souvent tard dans la journée. »

Si je dois comprendre cela comme la construction, par l'enfant, de quelques rêves diurnes, ce mouvement nous rappelle la « belle au bois dormant » qui dort elle aussi. Peut-être trouverons-nous un fil conducteur susceptible de nous aider à mieux comprendre cet enfant.

« Il y a quelque temps encore il s'endormit par faiblesse, ce qui laissa craindre qu'un jour il ne se réveille pas. »

Peut-être cette faiblesse était-elle en rapport avec l'idée de « la belle au bois dormant ». Je peux imaginer que pareil enfant soit plus intéressé que d'autres par le sommeil, lorsqu'il a été passionné par une histoire comme celle-là.

« Apparemment cet enfant a été martyrisé. »

La mère n'est probablement pas avare de coups.

« Il se sent partout repoussé et réclame l'attention des autres. »

Ce trait ne se voit pas chez l'enfant martyrisé qui tourne le dos et essaye toujours de s'esquiver. C'est l'enfant gâté qui réclame toujours de l'attention.

« Les louanges sont tout pour lui. Lorsqu'on lui dit : « Allons B., tu es un brave garçon! » ses yeux brillent et, pour un moment, tout va bien. »

C'est le caractère d'un enfant gâté. Dans une telle situation, il se sent à l'aise ; elle est le but de sa vie, de ses tendances.

« S'il a entrepris une occupation, il la mène jusqu'au bout. et si on le loue il ne demande qu'à la recommencer. »

Voilà le fil par lequel vous pouvez faire agir ce garçon, Il travaille, d'abord parce qu'il arrive dans la situation où on le loue et où on l'aime. Il faut utiliser cette situation et continuer à lui faire comprendre qu'il doit se rendre utile, cela en s'abstenant de louanges immédiates. Il ne faut pas le louer immédiatement, il suffit de lui dire : si tu le fais de telle et telle façon ça sera très bien.

« Il se conduit comme un enfant de deux ans, fait le sot ou le bébé pour qu'on puisse le caresser et le gâter. »

Vous verrez souvent des enfants gâtés ou même des adultes se conduire comme des bébés en zézéyant par exemple comme de petits enfants. Ils regrettent cette ancienne situation et voudraient revenir à cette époque où ils se sentaient aussi bien qu'au Paradis. Il est probable qu'on a gâté ce garçon pendant sa maladie. Au cours de celle-ci on constate des manifestations graves où on ne peut faire autrement que de gâter l'enfant. De là vient son besoin de se faire gâter et ses tendances à se faire louer et aimer. Il vit de cette façon, sans le savoir et sans s'en rendre compte. On pourrait donc tout obtenir par des explications.

« Il parle très mal. Il est bien conformé, mais ses oreilles coulent de temps en temps. »

Il s'agit probablement d'une otite moyenne non encore guérie. S'il n'a pas été profondément touché par cette maladie, il se pourrait qu'il présentât une plus grande sensibilité pour l'audition et la musique étant donné que son ouïe est probablement plus fine que dans la moyenne des cas. Nous en avons une confirmation dans cette sérieuse maladie de sa première enfance. Tous les enfants ne font pas d'otite moyenne. Nous pourrions peut-être lui révéler un nouveau domaine par cette épreuve. On pourrait le rapprocher de la société par le moyen d'une chorale ou par la musique.

« Il est en retard intellectuellement et se présente comme un enfant de trois ans. »

Le garçon qui veut toujours jouer à l'enfant de trois ans et donne l'impression de manquer d'intelligence, alors qu'il a déjà cinq ans, pourrait peut-être laisser supposer qu'il est faible d'esprit; mais il faut le soumettre à des épreuves sérieuses avant de conclure.

« D'une façon générale il ne réagit que vis-à-vis de personnes auxquelles il est habitué. »

Trait de caractère d'un enfant gâté.

« Ses rendements positifs ne sont notables que dans le domaine physique, car c'est la gymnastique normale ou rythmique qui est son occupation favorite, et là il arrive à des réussites brillantes. »

Je ne me permets pas encore de conclure. Nous entendons rarement parler chez les enfants faibles d'esprit de réussite en gymnastique et en rythmique. Mais réussir un mouvement systématique de gymnastique, arriver à des réussites brillantes nous indique un don de la combinaison dont ne dispose pas un faible d'esprit.

Chapitre IX

Une ambition qui se fourvoie

[Retour à la table des matières](#)

L'institutrice nous expose le cas suivant :

« M. est âgée de neuf ans et fréquente la quatrième classe. Elle est la plus jeune de cinq enfants. Ses frères et sœurs sont respectivement âgés de 25, 23, 15 et 14 ans. L'aînée, déjà mariée, a un enfant âgé de quelques semaines. En tant que benjamine, jolie et agréable, M. fut particulièrement gâtée par ses parents et par ses frères et sœurs. Son éducation et sa surveillance furent confiées avant tout à ses frères et sœurs car les parents travaillaient toute la journée. Le père est employé dans une maison de commerce et il est absent de la maison de sept heures du matin à six heures du soir. La mère est corsetière et elle est également occupée toute la journée. A son entrée à l'école, l'enfant se fit remarquer dans sa classe d'une façon désagréable par ses bavardages, par sa vivacité exagérée, son attitude arrogante, son insensibilité, ses tendances à se quereller et sa sauvagerie. L'institutrice de la première classe la cite souvent comme « une enfant terrible », mais très intelligente, et, selon son humeur, tantôt très travailleuse, tantôt très paresseuse.

« Moi qui connais l'enfant depuis la seconde classe, je ne peux pas parler de fainéantise. Au contraire, elle travaille d'une façon parfaite, est assez forte en rédaction, son imagination est vive, elle s'exprime bien, récite bien, présente une belle

écriture et insiste sur la propreté, résultat de sa coquetterie il faut bien le dire. Elle aime beaucoup se faire admirer. Lorsqu'elle aura particulièrement réussi un devoir, elle viendra certainement avant la classe me montrer son cahier et remarquera avec fierté : « Voilà, c'est moi qui ai écrit ça. » Elle se réjouit lorsqu'on la loue. Elle s'attaque au travail d'une façon habile et courageuse, en gymnastique, elle est très bonne et pleine de bravoure. Elle a appris elle-même à aller à bicyclette et à nager; elle désire actuellement des patins pour apprendre, cette année, le patinage. Telles sont ses qualités.

« Mais sa tendance à la valorisation et particulièrement forte, elle exige sans cesse qu'on la remarque, chose impossible dans une collectivité de trente enfants. Elle gêne alors l'enseignement en coupant la parole aux autres, sans pouvoir se dominer, quoiqu'à plusieurs reprises elle ait été réprimandée à ce sujet. Elle ne peut pas davantage maîtriser sa curiosité. Lorsque je signale à une autre élève une faute dans son cahier, elle quitte sa place pour prendre connaissance, elle aussi, de la faute de sa compagne. Ce qui est interdit l'attire particulièrement. L'année dernière la directrice s'opposa à tout déguisement avant le mardi gras car les enfants de la première classe, voisine de celle-ci, auraient pu s'effrayer. Le lendemain, pendant la récréation, M. alla aux W.-C. et quelques minutes plus tard se précipita dans la classe, déguisée en diable, brandissant une verge, bousculant les enfants en hurlant. Je la réprimandai et lui demandai si elle n'était pas au courant de l'interdiction de se déguiser : je n'obtins pas de réponse. Elle agit toujours de cette façon lorsqu'on l'interroge. Il est à remarquer qu'elle ne peut jamais regarder quelqu'un droit dans les yeux. Elle laisse apparaître les signes d'une grande inquiétude si, pendant le cours, je la regarde un certain temps. Alors elle détourne les yeux d'une façon gênée, jetant par moments un regard timide dans ma direction pour savoir si je la regarde encore. Disons en passant qu'elle n'est pas malhonnête. La mère dit aussi que l'enfant ne ment jamais. Son besoin de valorisation se manifesta d'une façon frappante par l'événement suivant : L'année dernière l'inspectrice assista à un cours de chant que suivait ma classe. A plusieurs reprises déjà, par mesure disciplinaire, M. avait été exclue de ce cours à cause de son bavardage et de ses éternelles interruptions. Cette fois-ci elle fut de nouveau admise. N'ayant pas été soumise au même entraînement que les autres, elle ne pouvait évidemment pas briller. Mais, se trouver simplement dans le rang, faire comme les autres, sans se faire remarquer, lui était insupportable. Pendant la récréation elle s'approcha de l'inspectrice qui conversait avec l'institutrice et fit une pirouette, car la gymnastique est son fort. Elle aime faire des farces. Ainsi elle me raconta qu'un jour elle a laissé s'échapper l'oiseau d'une cage que le propriétaire avait placée dans la cour. Elle se réjouit de voir que le propriétaire ne trouvait pas l'auteur de cette farce. Elle prétend avoir eu pitié de cet oiseau qui piaillait. Au cours des vacances, s'amusant dans la rue, elle tira complètement le rideau de fer d'une boucherie située en face de chez elle. Lorsque la bouchère sortit et corrigea M., sa mère sortit à son tour de son magasin et administra un soufflet à la bouchère, ce qui lui valut un procès et une amende de 10 francs. La mère me pria d'être très sévère avec la petite qui, à la maison, l'exténueait. Elle est têtue et lorsque sa mère lui commande quelque chose elle répond : « Je ne veux pas y aller! » et ne cède généralement qu'à la force. Si cette femme avait disposé des moyens nécessaires, elle aurait confié l'enfant à des étrangers qui lui auraient donné une éducation correcte, car les parents, avec leur commerce, ne peuvent pas suffisamment s'en occuper. Quant aux frères et sœurs, elle les repousse, bien qu'ils l'aiment beaucoup et soient très doux avec elle. A l'école, elle se conduit d'une façon identique. Il ne se passe pas de jour sans qu'on la voie battre une camarade ou la jeter à terre sans motif. A deux reprises déjà, deux fillettes ont été sérieusement blessées, poussées contre le mur ou contre

l'extrémité d'un banc. Sur le chemin de l'école, elle tire les cheveux de ses camarades ou, quand elles sont arrivées, les menace de les corriger à la sortie. A cause de tout cela on la craint et on ne l'aime pas dans sa classe. Si, pendant les cours, une voisine lui demande de se tenir tranquille, elle lui donne des coups de poing, la pince ou la frappe avec ses pieds, sous le banc. Les convocations des parents n'ont donné aucun résultat jusqu'à présent. C'est toujours la mère qui est venue et elle a rejeté la faute sur le père qui gâte trop cette enfant. Je n'ai jamais pu m'entretenir personnellement avec le père, mais la mère a promis de nous l'amener aujourd'hui. »

Dr A : Dans la description détaillée de cette enfant, le point central de son développement est souligné avec beaucoup de précision. Cette enfant présente une tendance particulièrement marquée à la valorisation mal dirigée. Nous entendons dire qu'il s'agit d'une benjamine et qu'elle a été gâtée; ceci paraît expliquer que sa tendance à la valorisation soit si grande. En tant que benjamine elle voudrait dépasser tous les autres. Mais à côté de son bon rendement, on constate une telle quantité de défauts qu'on en est étonné. Nous comprenons pourquoi la conduite de l'enfant va en s'aggravant. L'enfant se conduit comme dans une souricière, elle ne peut échapper à son sort, elle voudrait être le point de mire mais elle a déjà si mal agi qu'elle se heurte partout à une résistance et partout elle est incitée à continuer. Je voudrais rapidement répéter ce qui m'a frappé, dans cette excellente description, relativement à la ligne dynamique de l'enfant.

Elle montre la tendance à vouloir être plus que les autres à l'école. Elle n'a qu'un succès partiel et elle essaye de compléter la partie manquante par ses interruptions de l'enseignement, par ses attaques, par les difficultés qu'elle présente vis-à-vis de sa mère. Nous pouvons émettre l'idée que si elle était la première de sa classe, sa conduite changerait complètement. Ce n'est pas elle-même qui changerait, mais sa situation serait meilleure, sa tendance à la valorisation ne supporte pas la vie à la maison; à l'école, vis-à-vis de ses camarades, elle se trouve en lutte. Dans cette lutte elle voudrait être victorieuse. Il est impossible de détourner cette enfant de sa voie par des coups ou par des punitions. Car peut-être dans ce cas, n'osant plus agir au grand jour et nuire ouvertement aux autres, elle le ferait d'une façon cachée. Ce serait aussi inciter l'enfant à mentir. Je crois que le vrai motif pour lequel elle a laissé échapper l'oiseau n'est pas, comme elle le disait, la pitié, mais plutôt une certaine joie procurée par l'attaque du bien d'autrui. C'est pour la même raison qu'elle regarde les cahiers de ses camarades. Dans cette joie maligne que lui procurent les erreurs des autres, elle trouve sa supériorité et croit être plus et mieux que les autres. Si elle réussissait toujours à triompher cela ne préjugerait en rien de sa vie à venir. Elle ne trouvera certainement personne pour lui offrir constamment cette possibilité. Il faut intervenir pour saisir le mal à sa racine. Il faut rendre compréhensible à l'enfant l'erreur où elle vit. Il faut lui montrer qu'elle présente une tendance à se trouver toujours en tête et, n'y réussissant pas du côté utile, elle essaye alors de se faire valoir du côté nuisible (en molestant ou en tyrannisant les autres). Mais cette explication qu'il faut lui donner ne doit pas revêtir la forme d'un reproche, car là elle recommencerait à lutter. Une enfant de cette sorte présente, à la suite de pareille affirmation, un état d'esprit qui l'amènerait à penser : « Désormais je le ferai davantage. » Les enfants veulent démontrer qu'ils sont quand même les plus forts. Je ne crois pas qu'on puisse éliminer ses défauts par une conversation. Un sujet étranger, ne dépendant absolument pas du cercle de ses relations, devrait un jour lui donner amicalement quelques indications et lui montrer ce qui se passe en elle. Elle sait que sa mère la défend et ne prend donc pas au sérieux ses menaces. Étant intelligente, elle connaît les limites qu'un instituteur ne peut pas dépasser et elle sait qu'on ne poussera pas les choses jusqu'au bout.

Nous entendons dire que ses parents, comme ses frères et sœurs, l'aiment, et malgré tout elle les torture, elle est peu aimable avec eux. Elle essaye de subjuguier les autres, mais cela ne réussit pas entièrement chez ses frères et sœurs, d'où son besoin de les attaquer. Partout nous retrouvons le même rythme et la même structure. Les menaces de la mère sont complètement inutiles et en la rudoyant on n'arrivera à aucun résultat chez cette enfant. Elle sait que le père, en toute circonstance, sera de son côté. Il est probable d'ailleurs qu'il ne porte pas toute la responsabilité dans l'éducation erronée de l'enfant, car les membres de la famille se rejettent cette responsabilité l'un sur l'autre. Il est nécessaire qu'on donne des indications aux parents, qu'on leur fasse comprendre que, dans le fond, cette enfant n'est pas responsable puisque, jusqu'alors, elle n'avait eu qu'à suivre un style de vie établi dès sa première enfance. On ne saurait s'attendre à un changement tant qu'elle maintiendra son but erroné, à savoir être toujours la première et se trouver toujours au centre de l'attention.

Le moyen le meilleur pour éclairer l'enfant en même temps que la mère, serait de faire comprendre à cette dernière qu'on constate très souvent chez les benjamins cette tendance à vouloir toujours se trouver au premier plan.

Dr A (*s'adressant aux parents*) : Il ne faut pas lutter avec un enfant car souvent on perd; les enfants sont toujours les plus forts. Il faut lui parler d'une façon aimable et lui dire que si elle recommence à vouloir dominer les autres, ce qu'on trouve souvent chez les benjamins, cela ne présente rien de particulier. Il faudrait faire comprendre à l'enfant d'où vient chez elle ce besoin qu'elle ne comprend pas elle-même, de se trouver toujours au centre de l'attention.

Conseil à l'institutrice: Considérer les rechutes éventuelles avec un sourire compréhensif et attirer l'attention de l'enfant en lui disant : « Je crois que tu voudrais de nouveau te trouver au centre de l'attention. »

Dr A (*s'adressant à l'enfant qui pleure sans cesse*) : Voudrais-tu être la meilleure élève et réussir déjà beaucoup de choses? Tu es une enfant intelligente. Il faut seulement que tu perdes l'habitude de forcer les autres à s'occuper constamment de toi. Tu es la benjamine et tu veux toujours montrer que tu es la maîtresse. On voit souvent cela chez les benjamins, tu n'en es pas responsable, nous le reconnaissons. Regarde, tu écris bien, tu es forte en gymnastique, dois-tu constamment ennuyer les autres petites filles? Tu as un bon père et une bonne mère; tu pourrais être contente; as-tu vraiment toujours besoin de te pousser au premier rang? Je t'assure que tes larmes sont tout à fait superflues, tu n'es pas ici pour être punie, mais pour qu'on t'explique où se trouve ton erreur. Tu veux toujours démontrer que tu es la maîtresse à la maison, cela n'est pas nécessaire. Tu en sais autant que les autres. Il faudrait aussi regarder les gens dans les yeux et leur démontrer que tu as une bonne conscience. Dis-toi : je ne veux pas dominer, je ne veux pas être désagréable, je ne veux pas donner de travail supplémentaire à ma mère pour qu'elle soit toujours obligée de s'occuper de moi. Essaie de lui faire plaisir, tu y parviendras et tu te diras : je suis peut-être la benjamine, mais tout le monde m'aime. Qu'en penses-tu, crois-tu que tu y arriveras ou veux-tu continuer à te conduire comme quelqu'un qui dit toujours : « me voilà! »

Reviens dans un mois.

Chapitre X

L'enfant détesté

[Retour à la table des matières](#)

« H. est un enfant né avant terme (à huit mois). »

In faut être prudent devant cette première remarque. Un enfant né avant terme et à huit mois ne se distingue pas facilement d'un enfant né à terme et il n'est pas toujours certain que le diagnostic soit juste. J'éviterais que l'enfant fût renseigné là-dessus. En fait, cela n'a aucune importance.

« A l'âge de neuf mois il commençait déjà à courir et à douze mois à babiller. Sa première dent apparut à douze mois. »

Elle aurait dû percer à six mois.

« Les dents suivantes vinrent régulièrement. Jusqu'alors il avait eu la rougeole. La mère ne pouvait pas donner de renseignements sur d'autres maladies éventuelles, car l'enfant était en nourrice. A cette époque le père de l'enfant était garçon de café, il vit actuellement loin de la ville et paye une pension aux parents nourriciers. La mère ne connaît pas exactement sa situation matérielle. Il était grossier, brutal et alcoolique. La mère n'a fait qu'une seule maladie : une pneumonie. D'après les renseignements de la mère nourricière, il n'y a pas de maladie héréditaire dans la famille. »

Nous savons qu'il ne faut pas prendre au sérieux les conditions héréditaires en ce qui concerne les qualités intellectuelles.

« La mère de l'enfant est mariée à un ouvrier. Leur vie familiale serait bonne. De cette union sont nés deux enfants dont l'un est mort à l'âge d'un an, tandis que l'autre, vivant, a actuellement trois ans.

H. fut placé chez des parents nourriciers à K. Le père nourricier est monteur dans une usine à gaz; il est alcoolique et d'une brutalité excessive. Les parents nourriciers ont un fils de 17 ans et une fille de deux ans. L'aîné ne s'entend pas avec H., l'agace, l'excite, se moque de lui, le bouscule et le bat à la moindre occasion. Le petit a un très mauvais exemple sous les yeux, surtout lorsque le père nourricier est ivre ; il se passe alors des scènes terribles. Il bat sa femme et ses enfants, on prétend qu'il aurait lancé un jour le petit comme une balle. »

Vous savez ce que signifie le fait d'être un « enfant détesté ».

« J'ai pu me convaincre personnellement de la profonde trace laissée sur cet enfant par ces impressions. A un garçon, qui jouait avec du sable j'adressais un jour cette remarque : « fais attention à ta culotte sinon ta mère te grondera. » Et notre H. ajouta : « Mon père nourricier nous a toujours grondés, ma mère et moi, il nous a même battus parfois avec une courroie et alors ma mère pleurait. »

« Pendant l'état d'ivresse du père toutes les intimités de la vie familiale se déroulaient devant H. On peut rapprocher ce fait de la déclaration de la mère selon laquelle l'enfant avait l'habitude de jouer avec son sexe. »

Ce sont des manifestations que l'on rencontre très souvent chez les enfants.

« La mère relate une scène où elle le trouva dans le lit avec son frère, âgé de trois ans, jouant avec son sexe et celui de son frère. H. était très excité et haletant. Ses expressions concernant cette question sont effrayantes. J'ai remarqué que H. avait une certaine tendance à torturer les animaux : sur les fenêtres il cherche soigneusement des mouches et des cafards pour les écraser. Une fois je l'ai trouvé en train de rouler quelque chose autour de son doigt. En m'approchant j'ai pu voir qu'il s'agissait d'un ver de terre qu'il avait déjà fort maltraité et dont il ne voulait pas se séparer. »

La torture des animaux traduit chez lui une attitude hostile vis-à-vis des êtres faibles. Il considère le monde comme lui étant hostile.

« Depuis le mois d'avril, il se trouve chez sa propre mère, son entourage a changé. La mère se trouvant à l'hôpital pour quatre semaines, H. fut placé dans une maison d'enfants à G. et pendant deux jours dans une famille. Le 25 septembre, il entre au jardin d'enfants. Il est physiquement négligé, chétif, mais ne présente pas d'anomalies organiques; son corps est couvert d'éruptions, sa tête pleine de parasites. Le jardin d'enfants aurait envoyé le petit à l'hôpital pour indiquer à la mère un traitement à suivre mais elle n'a pas suivi les indications et la guérison ne survint pas. La mère ne cache pas qu'elle n'aime pas l'enfant. »

Un enfant détesté : peut-être illégitime?

« A ma première entrevue avec la mère celle-ci me disait : soyez sévère envers l'enfant, moi aussi je le punis et je le corrige. Il faut lui parler durement sans quoi il n'obéit pas; il en a l'habitude, c'est de cette façon qu'il a été traité jusqu'à présent; c'est d'ailleurs un enfant illégitime qui a été élevé en nourrice. »

On a l'impression que la mère le rend responsable du fait qu'il est enfant illégitime.

« Moi il me respecte, mais il aime mon mari plus que moi. Lorsque je m'approche de lui il se met aussitôt à pleurer. Cet enfant me donne sans cesse de l'occupation. Il est instable et remuant et il gêne tout travail. Le silence au moment du travail et des repas l'énerve par-dessus tout. Il pousse des petits cris, trépigne, déplace les chaises bruyamment ou frappe sur les tables pour attirer l'attention sur lui. »

C'est à peine vraisemblable. On ne pourrait l'imaginer qu'au cas où les châtiments corporels ou l'anxiété lui procureraient une excitation sexuelle. Ces enfants-là provoquent volontairement les coups qu'on leur donne. Nous savons que le garçon est sexuellement excitable et il se pourrait qu'il appartînt à ce type.

« Lorsque je lui demande de rester calme, il rit de moi et continue à créer du désordre. Si je ne fais pas attention à lui, il s'énerve et recommence de plus belle. Il se jette parfois à terre et pleure sans motif apparent. »

On a l'impression qu'il voudrait provoquer son entourage; il sait très bien ce qui lui arrivera.

« Son opposition donne un mauvais exemple au groupe. En effet, lorsque je donne un ordre à tous les enfants, et un ordre précis, H. crie : non, je ne le ferai pas! »

Cette conduite traduit son attitude hostile, il ne sait pas qu'il existe aussi des êtres qui lui sont bienveillants.

« Je traite sa révolte autrement que chez les autres, mais il y a dans le groupe des éléments qui imitent son exemple et croient qu'ils peuvent faire la même chose. »

Pareille conduite est parfois contagieuse lorsqu'il s'agit d'enfants qui ont un fort sentiment d'infériorité et qui cherchent à se faire valoir. Les enfants désirent l'égalité. Vous avez probablement déjà remarqué que si, à l'école, un enfant perd connaissance, deux ou trois autres perdent connaissance à leur tour.

« Il n'a pas de sentiment social. Il excite les autres enfants, leur enlève leurs jouets et leur matériel de construction alors qu'il a les mêmes jouets que les autres. Il bouscule, griffe et frappe les autres sans motif. »

Il se conduit comme un ennemi.

« La notion du tien et du mien n'est pas très nette en lui. »

Ces notions ne peuvent être claires que si on a de l'intérêt pour les autres.

« Un exemple : H. enlève à R. son sifflet; R. vient se plaindre. J'essaye d'arranger les choses et je conseille à R. de prêter son sifflet à H. pour un certain temps.

Enfin R. insiste tout de même et revendique ses droits. Je fais signe à H., mais ce dernier se réfugie dans le coin le plus reculé du jardin. Lorsqu'enfin il s'approche de moi, il se jette sur le sol. Je lui dis tranquillement : lève-toi et rends maintenant le sifflet, R. voudrait siffler un peu lui aussi; plus tard il te le reprêtera. Le seul résultat de mes paroles est qu'il commence à crier et à trépigner et qu'il essaye de me frapper. Voyant ce qui se passe au jardin, une multitude d'enfants s'est amassée et parmi eux même des enfants d'un autre groupe. Puisqu'en insistant je n'obtiens rien, je le relève et le porte à la maison. Au bout d'un certain temps il se calme et j'essaye de lui faire comprendre que lui non plus ne serait pas content si on lui enlevait quelque chose. Sa réaction fut inattendue. Ses dents se mirent à claquer comme s'il avait la fièvre et le reste de la journée il ne me quitta plus, prenant gentiment ma main qu'il baisa à plusieurs reprises. Plus tard j'appris au cours d'une conversation avec la mère que les parents nourriciers avaient enlevé à l'enfant tous ses cadeaux et qu'on ne lui avait rien rendu. »

Cette scène où il se conduit d'une manière si soumise et si reconnaissante est très suspecte. On lui a tout de même enlevé son sifflet et il est difficile de comprendre pourquoi il est reconnaissant. Peut-être était-il en outre sexuellement excité à ce moment-là ou peut-être était-il reconnaissant qu'on ne l'ait pas battu?

« Le moment du repos fait surgir une difficulté très importante dont pâtiennent ses petits camarades. Il interrompt le calme ambiant en criant sans motif, en se levant précipitamment, en faisant du bruit avec son lit et en parlant tout seul. Les autres, qui commencent à s'endormir ou dorment déjà, sont à nouveau éveillés. »

Il se conduit comme un ennemi particulièrement méchant.

« La mère nous donne le renseignement suivant : H. n'a jamais mouillé son lit, il ronfle rarement. Il dort avec le père et aime dormir près de lui. »

Cela paraît confirmer la supposition qu'il est sexuellement excitable.

« on le couche à 8 heures. Son sommeil est agité, il est haletant et respire parfois difficilement. Il se réveille régulièrement à une heure du matin et ne veut plus dormir. Les parents usent de tous les moyens, le plus souvent de coups, pour qu'il se rendorme. Lorsqu'il se trouve à la maison, à midi, on le couche avec son frère, chacun dans un coin du lit et, après quelques coups, il s'endort. Cela montre une fois de plus à quel point cet enfant martyrisé est inaccessible. J'ai essayé d'influencer l'enfant en louant ses plus petites réussites. Il réagit momentanément mais il n'est pas incité à améliorer son rendement. Pendant les premiers jours de sa présence au jardin d'enfants, j'ai constaté que, bien que se trouvant à une certaine distance, il interrompait ses jeux lorsque je caressais un autre enfant. »

Il faut nous souvenir qu'il se trouve dans une situation qu'il a déjà dominée à plusieurs reprises et qui lui rappelle celle de son frère cadet, qui est mieux traité que lui.

« Il reste comme figé, à me fixer du regard. Le lendemain j'ai recommencé la manœuvre volontairement, tout près de lui; de nouveau H. resta comme paralysé et nous fixa; je vois quelle impression cette scène lui fait. Elle est peut-être en rapport avec son manque d'entraînement à se concentrer. Ce manque se manifeste dans toutes ses actions. »

Vous voyez de nouveau que ses fonctions sont insuffisamment développées du fait qu'il ne cherche pas de communication avec les autres.

« Ses paroles sont sans suite et désordonnées; se met-il à balayer? après quelques coups de balai il abandonne et commence à jeter dehors les poupées de guignol. Même au cours du repas il se fait particulièrement remarquer; un repas normal, assis tranquillement, lui est chose inconnue. Il faut l'aider lorsqu'il s'habille ou se déshabille. Ces derniers jours j'ai pu observer qu'il apprenait à distinguer le juste de l'injuste, car il s'acharne d'une façon ou d'une autre sur les enfants qui commettent des fautes. »

Il cherche le contact avec l'institutrice

« Je ne suis pas certaine que, par ces dénonciations, il ne cherche pas à obtenir la punition de l'enfant.

« H. aime aller au jardin d'enfants. La mère dit que le dimanche il le réclame toujours; avant de s'y rendre, il n'est guère ému. Les premiers jours il refusa même de rentrer chez lui. »

Cela indique bien sa préférence pour le jardin d'enfants. Je ne doute pas qu'il fasse des progrès par cette voie.

« Il pleura beaucoup et se jeta sur le sol des vestiaires. Seuls nos conseils et la promesse qu'il pourrait revenir le lendemain, purent l'amener à se lever et à rentrer chez lui, avec une fillette de son voisinage dont le frère se trouve également au jardin d'enfants. Sa peur du « chez soi » ne se manifeste plus d'une façon aussi nette, mais lorsque arrive le moment où on vient le chercher, il est inquiet et semble troublé. »

« H. donne l'impression d'être un garçon éveillé. Il saisit bien les choses à sa manière et un grand désir d'activité l'anime. Il est généreux et aime donner; par exemple, il me donne une prune de son goûter; peu de temps après, il revient m'en donner une deuxième en disant : « en voici encore une pour que tu en aies deux. » D'une façon générale il aime bien donner ce qu'il a. »

Voilà qui prouve qu'il commence à acquérir un certain sentiment social. Il se passe un certain temps avant qu'un enfant de ce genre commence à s'échauffer. Cela ne se réalise pas immédiatement, il faut de la patience et ce n'est qu'alors que l'on peut surmonter d'autres difficultés. J'aimerais demander à la mère s'il ne provoque pas les coups. Il est évident que je ne dois rien suggérer par là. J'essaierai de lui faire comprendre amicalement qu'elle doit faire naître dans l'esprit de l'enfant le sentiment qu'il a autant de valeur que les autres.

Chapitre XI

L'enfant unique qui veut jouer un rôle

[Retour à la table des matières](#)

L'instituteur S. relate le cas d'un garçon de onze ans qui ne s'entend avec personne et gêne constamment l'enseignement. Il a dérobé à sa mère 50 centimes. La principale plainte porte sur le fait qu'il ne peut être en compagnie d'autres enfants sans se quereller avec eux et jouer toujours le premier rôle. C'est un enfant unique.

Son rendement scolaire est moyen, il semble être intelligent.

Aucun renseignement sur la situation familiale.

Enfant unique et gâté, du fait qu'on s'occupe trop de lui, il ne peut avoir de contacts avec d'autres enfants, ce qui a empêché à son sentiment social de se développer. Je voudrais m'entretenir avec la mère.

La mère raconte que le garçon a de bons côtés mais qu'il se laisse trop influencer par les autres. Il y a des moments où il obéit très peu. Les garçons racontent à la mère qu'il leur aurait dit : « Je ne veux pas faire ce que ma mère me demande! » Il lui ment souvent et elle le punit pour ses mensonges. Parfois « elle a la main vive », d'autres fois elle le prive de tout ce qu'il aime. Pendant un certain temps il fut placé chez des parents nourriciers; il y fut bien traité. A la maison, il est encore mieux traité et ne

manque de rien. Auparavant, lorsqu'on le punissait, il demandait pardon; maintenant il boude ou répond d'une façon narquoise. Il aimerait jouer le rôle du maître de la maison et présente une tendance à la fanfaronnade. L'époux actuel de la mère n'est pas le père de l'enfant; mais il est très gentil pour lui; le garçon ignore du reste que ce n'est pas son père. Lorsque ce dernier est à la maison, le garçon se conduit encore moins bien car il est trop bon pour lui. Les instituteurs ont conseillé la sévérité. L'enfant, par ailleurs, n'a pas d'amis; il ne pourrait s'entendre avec eux. Il est autoritaire, les autres ne l'aiment pas. Il fait ses devoirs tout seul.

La semaine dernière la mère constata qu'il lui manquait 50 centimes dans son portefeuille. Elle en rendit le garçon responsable. Ce dernier nia avoir pris l'argent, mais la mère le retrouva chez lui. Elle ne put pas savoir pourquoi il lui avait dérobé cet argent.

Il échange et collectionne volontiers différents objets tels que papiers, images, crayons, etc. Elle lui demanda de cesser ces échanges en lui promettant en compensation un peu d'argent de poche chaque semaine. Ceci lui a fait grand plaisir. A part cela il est gentil, J'aide volontiers sans avoir lui-même besoin qu'on l'aide.

En ce qui concerne ses rêves, la mère raconte qu'un jour, pendant un voyage en bateau sur le Danube, il fit un rêve angoissant et ce rêve prit une telle apparence de réalité qu'on finit par le retrouver sur le pont du bateau. Il avait rêvé qu'il était assis sur la cheminée et craignait de tomber : on l'y trouva cramponné et crispé. Il a exprimé le désir de devenir capitaine ou pilote de navire et fit remarquer une fois que commander tout le bateau lui ferait plaisir. »

Il est économe. Sa mère se plaint de ses mensonges et de son insociabilité; pour le punir, elle le bat souvent.»

Discussion avec la mère : Qu'il ait volé 50 centimes. n'est pas tellement grave, vous ne devriez pas lui en parler. Vous avez très bien fait de lui donner de l'argent de poche. S'il sait qu'il peut compter sur ce revenu, il se calmera. Personnellement, j'essayerais de ne plus le battre du tout. Ce garçon croit que, par ses mensonges et ses fanfaronnades, il arrivera à attirer l'attention des autres et à devenir ainsi le point de mire de tous. Il serait indiqué de changer et même d'abolir toutes les punitions, en les réduisant progressivement. Il faudrait aussi lui faire penser à son avenir et lui expliquer que la profession de capitaine qu'il a envisagée par vanité ne représente pas une occupation sérieuse. A votre place je ne l'entourerais plus de soins maternels. Il a l'habitude de vous voir toujours derrière lui. Si la gymnastique lui plaît, laissez-le pratiquer ce sport pour qu'il puisse se joindre ainsi à d'autres enfants. Je lui ferais sentir qu'il n'est plus un enfant, ce qui lui donnera plus de confiance en soi. Il a l'impression d'être gêné; le dernier incident vient de là. Il voudrait avoir le sentiment qu'il est quelqu'un et se convaincre qu'il joue un rôle.

Dr A (s'adressant à l'auditoire après le départ de la mère) : Ce garçon est un enfant qui aime jouer son rôle mais qui est gêné par sa mère.

Dr A (s'adressant au garçon) : Tu es un bon mathématicien! que voudrais-tu devenir plus tard?

L'enfant : Capitaine sur un transatlantique. Je, voudrais partir pour Hambourg.

Dr A : Il faut commencer par être mousse. Quel âge dois-tu avoir pour pouvoir partir à Hambourg?

L'enfant : 20 ans.

Dr A : Tu peux déjà le faire à 15 ou 16 ans. D'ici là, et avant de devenir capitaine, il faut apprendre beaucoup de choses.

Pourquoi aimes-tu tellement cette profession? Es-tu déjà allé sur un bateau? Qu'est-ce qui te plaît tellement ?

L'enfant : C'est *que l'on peut y commander*.

Dr A : Et que fais-tu en ce moment? Pourquoi ne fais-tu rien chez ta mère ou à l'école?

L'enfant : Je commande les autres.

Dr A : Si tu veux être capitaine, il faut aussi commander intelligemment pour que chacun dise que ce que tu fais est bien. Mais au milieu des enfants, à l'école, tu n'es pas capitaine, il n'est pas bon que tu les commandes. Je ne comprends pas pourquoi tu veux commander à l'école, C'est à cause de cela que tu n'auras certainement pas d'amis. Les enfants ont raison, ils ne sont pas là pour qu'on les commande. Tu commenceras plus tard, pour le moment, sois aimable, essaie de te faire des amis. Le capitaine est aimable avec les passagers. Il faut aussi qu'il sache faire autre chose que de commander. Il faut aussi qu'il ait des amis. Si les autres ne l'aiment pas ou le détestent, ils ne lui obéiront pas. Il faut que tu apprennes à te comporter d'une façon aimable avec les autres enfants. Commander c'est de la fanfaronnade. Tu aimes bien échanger tes affaires et acheter. Tu aimes bien jouer un rôle. Tu veux toujours arriver à ce qu'on te regarde comme un capitaine. Te souviens-tu encore de quelque chose qui t'aurait frappé étant tout petit?

L'enfant : J'ai vu une fois comment on hissait une cloche au sommet d'une tour. J'avais environ trois ou quatre ans.

Dr A : Cela t'a intéressé?

L'enfant : La façon dont les gens s'y sont pris m'a plu.

Dr A : Cela t'a plu de voir comment on arrive à hisser quelque chose? Je voudrais que tu aies des amis. Ne voudrais-tu pas fréquenter un patronage? Ta mère te laissera peut-être aussi apprendre la gymnastique. On peut tout apprendre. Tu pourrais faire tes devoirs au patronage, ça serait assez amusant. Que veux-tu faire de l'argent que tu économises?

L'enfant : Si un jour je suis dans la gêne, j'aurai quelque chose.

Dr A : As-tu peur de te trouver dans la gêne? de tout perdre et de tomber? Si tu es travailleur, c'est le meilleur moyen de ne pas tomber dans la misère. Tu sais, avoir de l'argent n'est pas la plus grande sécurité. Aimes-tu aussi fanfaronner?

L'enfant : Oui.

Dr A : « - Il faudrait que tu en perdes l'habitude. Si on veut être capitaine, il ne faut pas mentir. Ta mère et l'instituteur t'aiment bien; si tu travailles comme il faut et que tu deviennes un homme honnête, tu peux tout espérer. Et pour devenir capitaine il faut établir une bonne base de départ.

« Reviens dans un mois et raconte-moi si tu as déjà des amis, si tu ne gênes plus l'enseignement et si tu commandes encore. »

Chapitre XII

L'aîné détrôné

[Retour à la table des matières](#)

« J'ai deux enfants, âgés respectivement de 7 et 9 ans. Je ne peux pas encore juger le travail du second étant donné qu'il fréquente la première classe. »

Nous voyons ici deux garçons, l'aîné et le cadet. Or, dans une famille, tous les enfants grandissent dans des conditions différentes. Il est impossible de supposer qu'ils se développent dans une situation identique. L'aîné reste seul pendant deux ans; étant enfant unique il est probablement le centre de l'attention et il est très gâté. Toute la maison est à sa disposition. Brusquement apparaît un deuxième enfant et la situation change du tout au tout. Il était habitué à pouvoir disposer de tout comme un monarque. Soudain l'attention de la mère se porte sur le second enfant et elle ne peut plus consacrer à son aîné autant de temps que par le passé. Comme il n'est pas facile de préparer ce dernier à l'arrivée du second, nous constaterons qu'effectivement cette préparation lui a manqué. Il se trouve en présence d'un test difficile. Beaucoup d'enfants se consacrent alors de jalousie, commencent une lutte farouche pour s'assurer l'attention des parents et pour rétablir la situation favorable qu'ils occupaient antérieurement. Le second enfant, lui, a une tout autre situation, il n'est jamais seul. Il a quelqu'un qu'il peut suivre, qu'il veut suivre, qu'il veut même rejoindre. Un enfant me disait : « Si je suis aussi triste, c'est que je ne serai jamais aussi âgé que mon frère » (cf. Esau et Jacob).

L'aîné vit une véritable tragédie au moment de la naissance du cadet. Si nous entendons dire que ce garçon a toujours peur d'être suivi par le second, voire même d'être dépassé par lui, qu'il perd tout courage, nous comprendrons que cette attitude est la conséquence d'un automatisme. Un signe avertisseur apparaît dans son psychisme et lui dit « ce nouveau venu va tout accaparer. »

L'attitude variera selon les enfants. Elle dépend, premièrement : du degré de développement qu'a atteint jusque-là le style de vie de l'enfant et de la facilité plus ou moins grande de le modifier; deuxièmement : du comportement du second enfant; troisièmement : du comportement des parents, et enfin : de la préparation de l'aîné et du niveau de son sentiment social et de son intérêt pour les autres. Ce sont des faits significatifs dont il faut tenir compte.

Maintenant nous allons voir comment ce garçon se développe : « L'aîné par contre est, à mon avis, un *fainéant*. »

La fainéantise dénonce l'attitude hésitante; nous pouvons en déduire qu'il croit ne plus pouvoir avancer, il a perdu tout courage. Il sait que du côté utile cela n'ira plus. Sa tendance à la valorisation se manifestera du côté inutile de la vie. Sa fainéantise signifie : « telle matière m'agace parce qu'elle me fait travailler et que je dois m'en occuper. » Cela paraîtra curieux, mais il a peut-être atteint ce à quoi il a toujours aspiré : attirer davantage l'attention sur sa personne, occuper davantage les autres de sa personne. La fainéantise représente la répugnance qu'il affecte devant la solution de ses problèmes, c'est une attitude hésitante. Lorsque vous considérez le style de vie automatique des enfants paresseux, vous constatez que leur conduite diffère de celle d'un enfant qui a confiance en lui-même. Ils vous diront souvent : « Je ne me considère pas comme étant plus bête que les autres, mais cela ne m'intéresse pas. » S'il s'attendait à une réussite, le garçon ne serait pas fainéant. La paresse est l'indice d'une médiocre estime de soi-même. Dans la paresse se traduit sa tendance à se faire valoir. Les enfants fainéants se trouvent généralement au centre de l'attention et de l'intérêt de leur entourage. Ils se sont proposés un travail supplémentaire : amener l'entourage à s'occuper davantage de leur personne. Nous ne serions pas étonnés, en questionnant un tel garçon sur sa paresse, s'il nous répondait : « Voyez-vous, je suis le garçon le plus fainéant de la classe, mais on s'occupe constamment de moi et on est toujours gentil et aimable avec moi. Mon voisin est très travailleur et personne ne s'occupe de lui. » Il tire profit de sa paresse.

Le moindre rendement est immédiatement loué; s'il ne réussit pas, il s'entend dire : « Si tu n'étais pas paresseux, tu pourrais être le meilleur. » Il est étonnant d'observer à quel point un enfant fainéant peut se contenter du sentiment qu'il pourrait être le meilleur. Il ne veut même pas essayer. Là nous rencontrons, une fois de plus, la tendance à la valorisation, du côté inutile de la vie.

« Toutes les exhortations aimables ou sévères n'ont donné aucun résultat jusqu'à présent. »

Le garçon ignore ce qui se passe en lui et agit d'après son propre style de vie. Il se trouve comme dans une souricière. Le fait qu'il se laisse exhorter montre qu'effectivement il veut se trouver au centre de l'attention. Certains enfants aiment volontiers recevoir des coups, ils ressentent alors le triomphe d'avoir agacé leur père. Certains trouvent même dans ces coups une jouissance, une joie qui peut parfois impliquer un contenu sexuel.

« Il promet de s'appliquer à devenir plus travailleur. »

Vous voyez qu'il sait dire : « je veux! »

« mais ne fait rien pour y arriver. Pendant la rédaction il se laisse détourner de son travail par n'importe qui ou n'importe quoi. »

Il pense ne pas pouvoir se faire apprécier par son travail. Il suit un autre chemin.

« Tout l'intéresse, sauf ses devoirs. Pour lui faciliter son travail je lui ai ordonné de me rendre compte de ce qu'il avait appris pendant la journée à l'école. »

Nous le voyons là se trouver de nouveau au premier plan. Tous les soirs il parle avec le Père, le bon dieu!

« Lorsque je rentre le soir à la maison, il n'apparaît pas pour tenir sa promesse. »

Il faut que le père s'en souvienne lui-même.

« Ce n'est que lorsque je l'ai interpellé directement qu'il me répond : je ne sais pas. »

Nous le savons, il croit qu'il ne pourra pas se faire apprécier. Il faut l'encourager et lui montrer qu'il peut, même en ce qui concerne ses devoirs, se placer au premier plan s'il s'en donne la peine.

« Les matières qui sont les plus difficiles pour lui sont la grammaire, le calcul et l'écriture et ce sont celles qu'il déteste le plus. Un élément supplémentaire de son lourd sentiment d'infériorité est peut-être le fait qu'il est gaucher. Il serait important de diagnostiquer cette particularité, Je voudrais attirer votre attention sur le fait que, parmi les enfants présentant des difficultés en calcul, se trouvent des enfants gâtés qui cherchent un appui. Toutes les matières comportent des clés qui faciliteront leur assimilation. En calcul il n'y en a pas. Là, chacun doit travailler d'une façon indépendante et réfléchie. Les enfants gâtés se montrent particulièrement mal préparés en matière de calcul.

« Le dégoût avec lequel il se met au travail prouve son aversion à l'égard de ces matières. Il semble avoir plus d'entrain pour l'histoire naturelle. Il aimerait aussi le dessin, mais il ne produit que des caricatures horribles, il manque sans doute de talent. »

C'est probablement un enfant gaucher!

« Il peut rester parfois pendant des heures assis ou couché à regarder dans le vide. »

Le plus grand ennemi de ces enfants qui ont une aussi faible estime d'eux-mêmes est le temps. Le garçon a trouvé un moyen pour faire passer le temps : « Il regarde dans le vide. »

« Bien qu'il dispose de beaucoup de livres et en ait déjà commencé quelques-uns, il n'en a terminé aucun. »

Pas de patience, pas de persévérance! Personne ne s'occupe de lui, il ne peut s'attendre à rien de la part des autres.

« Il cherche des jouets qu'il délaisse peu de temps après sans en éprouver de plaisir. »

Le côté social de cet enfant ou plutôt de ces enfants n'est pas brillant, bien qu'ils ne souffrent pas de la faim.

« Ce qu'il y a de plus triste dans leur vie est probablement le fait qu'ils se trouvent pendant la journée dans un home pour enfants. »

C'est une supposition osée, car nous espérons que c'est précisément là que le garçon sera bien compris et encouragé.

« La directrice de ce home a une animosité particulière contre mon aîné car elle est elle-même catholique ardente et nous sans confession. Elle me disait qu'il mentait, qu'il était sournois et lâche et cela parce qu'il avait été élevé sans religion. »

Nous ne doutons pas que ces particularités ressortent du fait de son manque de courage, Je dois avouer que ce garçon sans confession ne pourra s'améliorer dans un home clérical que s'il y est encouragé. Si la directrice dit qu'il présente ces difficultés parce qu'il a été élevé sans religion, il est probable qu'elle n'a pas la compétence nécessaire pour chercher le point faible de cet enfant.

Le père ajoute :

« A vrai dire, j'ai constaté moi-même tous ces vilains traits de caractère. *Alors que* le petit n'a pas de défauts et qu'on ne parle de lui qu'en bons termes, on n'a que des critiques à adresser à J'aîné. »

Tout cela démontre que l'aîné a été repoussé à l'arrière-plan par le cadet.

Est-ce par hasard que l'aîné s'est développé dans le mauvais sens et le second dans le bon? Certainement pas. L'aîné croit avoir été chassé par le cadet de sa situation antérieure qui était agréable, et plus il perd d'amitié et d'amour, plus il se décourage. Le cadet, qui est actuellement le vainqueur, se sent, lui, dans une situation agréable et il n'a pas besoin de se faire remarquer d'une façon pénible.

Chapitre XIII

Le mensonge, moyen de se mettre en valeur

[Retour à la table des matières](#)

J'ai ici l'occasion de vous présenter l'histoire d'un enfant difficile dont la mère était déjà quelque peu au courant de nos idées. Vous verrez sa position devant ce problème, vous verrez jusqu'à quel point sa compréhension nous suit et comment elle collabore avec nous bien que la chose ne lui paraisse pas très facile.

« Mon fils, Philippe, âgé de neuf ans, est ce qu'on appelle un enfant difficile. »

Cela signifie qu'il lui donne du souci, qu'il la préoccupe beaucoup et qu'il affecte une conduite qui ne cadre plus avec le sentiment social. Nous n'aurions aucune raison de nous torturer l'esprit et de chercher à éduquer les enfants si le sentiment social existant ne se révoltait pas contre les défauts de pareils enfants.

Si la mère nous dit : « il est nerveux », elle ne nous renseigne pas suffisamment. En général, lorsque les gens emploient ce terme, ils veulent dire que l'enfant est instable et d'un abord difficile. Je voudrais attirer votre attention sur le fait que la sensibilité est l'élément le plus important de la névrose. Cette sensibilité ne se présente pas toujours comme telle, mais peut se manifester par ses conséquences. C'est à

ce dernier cas que nous avons affaire ici et nous verrons que la conséquence de sa sensibilité se traduit chez cet enfant par la tentative de chercher à mettre en valeur sa personne. C'est ce qu'on appelle en Amérique, sous l'influence de la psychologie individuelle, le « superiority complex ». Or ceci est déjà la deuxième phase, le résultat de « l'inferiority complex », c'est-à-dire du sentiment d'infériorité. Vous pouvez comprendre qu'entre les deux une hypersensibilité entre en jeu et que l'enfant, à ce point sensible, ressentira sa situation comme un échec. En conséquence il essaiera d'en sortir, cherchera une compensation, d'où il concevra des sentiments de grandeur.

« Il est terriblement instable. »

Voilà confirmé ce fait que, dans sa situation, il n'arrive plus à trouver la tranquillité.

« Il n'apprend rien. »

Ces renseignements sont désordonnés et cette dernière remarque est à comprendre et à interpréter dans un autre sens. Ne se sentant pas à la hauteur des exigences de l'école, c'est pour cela qu'il n'y fait aucun effort.

« Il n'est pourtant pas sot et il surprend parfois par son jugement. »

Nous pouvons très bien comprendre cela. Nous avons supposé que cet enfant se trouvait simplement faible en face des exigences de l'école. Il peut s'intéresser à d'autres problèmes. D'après ce qui a été dit, nous ne pouvons pas le compter parmi les enfants courageux. Nous savons que ces derniers ont peu d'intérêt pour les autres et qu'ils en ont beaucoup pour leur propre personne.

« Rien ne lui échappe de ce qui se déroule dans la rue. »

Je crois que beaucoup de psychologues modernes passeraient tranquillement à côté de ce fait sans le remarquer. Nous avons le droit de supposer qu'il s'agit d'un garçon qui s'intéresse à tout ce qui est visible. Cela explique beaucoup de choses. S'il ne s'intéresse qu'à ce qui est du domaine visuel, c'est à l'avantage de l'enseignement pratique et il aura moins tendance à écouter les explications théoriques. C'est important pour l'école et beaucoup d'échecs peuvent s'expliquer par ce mécanisme. Nous retiendrons le fait qu'il est de ces enfants qui satisferont avant tout leurs tendances visuelles. Si vous réfléchissez à la question : que peut-on faire si on se contente de regarder les choses? vous trouverez qu'on ne peut pas faire grand-chose d'utile et en tout cas pas grand-chose où puisse se manifester le sentiment social. Vous penserez au dessin, à la peinture, peut-être à une meilleure compréhension de tout ce qui est visible. Le problème n'est pas très facile, lorsque quelqu'un a accentué à ce point un côté de la vie. Dans ces conditions en effet il ne reste plus suffisamment d'intérêt pour les autres nécessités de l'existence et l'individu ne peut plus se développer dans ce sens. Notre garçon n'est pas entraîné comme il faut pour l'école, ce n'est pas sa faute; mais il a un grand intérêt pour tout ce qui est visuel, pour tout ce qui est apparence extérieure. Si nous sommes sur la bonne voie, même dans une description imparfaite de sa vie nous pouvons espérer trouver des confirmations de nos suppositions.

« Il se souvient de tout ce que disent les adultes. »

mettons l'accent sur cette circonstance, elle nous montre son intérêt pour ce qui est grand. Nous y retrouvons nettement sa tendance à la valorisation, son désir d'être grand.

« Et il sait le répéter d'une façon juste, au bon moment. »

Nous commençons à être renseignés dans une certaine mesure sur le style de vie de ce garçon de neuf ans. Il nous manque encore des confirmations et des indications quant à la variante spécifique de ce type.

« Mais il est lâche. »

Ce défaut ne nous surprend pas.

« Il a peur de tout et fuit tout danger. »

Il n'a aucune confiance en lui-même. Nous pouvons supposer que la mère joue un grand rôle dans son développement. Il n'est pas indépendant, il ne s'efforce pas de résoudre lui-même ses problèmes. Il n'a d'ailleurs aucunement l'intention de les affronter, étant donné que, jusqu'à présent, il a été habitué à voir sa mère les résoudre à sa place. Mieux que toutes les autres écoles psychologiques, nous pourrions constater à ce sujet qu'il s'agit d'un enfant gâté. Ces enfants jouent un très grand rôle et se trouvent en grand nombre parmi les enfants difficiles, les nerveux, les candidats au suicide, les ivrognes, les criminels, les pervers sexuels. C'est un fait si important que je veux tout de même ajouter quelques mots et définir ce que nous entendons par enfant gâté. (Les mères disent souvent : « Il m'arrive de donner des coups. » Elles s'imaginent que par là elles ne peuvent être soupçonnées d'avoir gâté leur enfant.) Disons tout de suite que nous ne comprenons pas sous ce terme un « rapport sexuel » dans le sens freudien. C'est un enfant qui est déchargé de son fonctionnement indépendant et autonome. Quelqu'un d'autre parle pour lui, remarque les situations dangereuses, les écarte de lui, bref il se laisse remorquer par lui. L'enfant dispose d'une seconde personne, il construit sa vie en symbiose avec elle.

Pareil enfant présente un caractère parasitaire, il essaye d'obtenir tout ce qu'il désire par l'intermédiaire de sa mère.

« Il sait très bien que la lâcheté est quelque chose de laid et maintenant il échafaude les pires mensonges. »

Nous devinons de quelle nature sont ces mensonges, étant donné qu'il est tenté de se montrer, de se faire voir et apprécier. Comme nous avons entendu dire qu'il écoute ce que disent les grands, il se comportera sans doute dans ses mensonges comme un héros.

« Il raconte par exemple : « Étant en Angleterre et en regardant d'où je me trouvais, au-delà du coin d'un mur, je vis un tigre. »

En soi c'est un gros mensonge. Mais ce qui m'intéresse particulièrement c'est qu'il ne regarde pas seulement, il regarde aussi « au-delà du coin du mur ». C'est de la virtuosité; tout le monde n'y parvient pas. Mais cela nous dit encore beaucoup plus : l'intérêt du garçon est particulièrement marqué et il est incité à vaincre des difficultés, difficultés qu'il présente comme insurmontables. Rappelons-nous à cette occasion que

dans ces cas nous avons généralement affaire à des enfants qui présentent une infériorité de l'appareil visuel. Si maintenant je vous dis que ce garçon est lâche; vous comprendrez d'où vient son intérêt pour tout ce qui est visuel, pourquoi il est devenu ce que l'on qualifie du terme nouveau d'eidétique. Dans son expression de vouloir regarder « au-delà du coin du mur », se traduit la tendance de ce garçon à accomplir des tours de force dans le domaine de la vue.

« Une fois je rentre chez moi, la porte est ouverte, personne n'ose entrer, près du coffre se trouve un voleur, je saisis la hache et je le tue. »

Là encore il « voit » quelque chose et il accomplit un acte d'héroïsme. La mère constate avec justesse :

« Il veut toujours jouer au héros, il veut toujours être celui qu'on admire et qui peut tout. S'il raconte : « Aujourd'hui personne n'a rien su à l'école sauf moi », alors je suis certaine que cela a mal marché à l'école et régulièrement tout se confirme. »

A cette occasion je voudrais éclairer son mode de compensation, quoiqu'il soit suffisamment apparent. Il semble compenser dans son imagination et là tout se perd dans le néant. Il ne devient pas actif dans sa compensation. C'est encore ce que nous avons exprimé antérieurement : il est lâche. Il a l'habitude d'être aidé par sa mère qui fait tout à sa place.

« Je le comprends, je sais qu'il voudrait bien être un bon élève et un garçon courageux, j'ai déjà appris que ses mensonges ne lui servent qu'à élever le sentiment de sa personnalité. »

Vous reconnaissez déjà là la manière de voir de la psychologie individuelle. C'est la voix du bon sens.

« Je ne le punis pas. »

Nous sommes tout à fait d'accord avec la mère. Ce garçon qui, de toute manière, désespère de son savoir et de son pouvoir, qui toujours, lorsqu'il doit réaliser quelque chose, se trouve comme en face d'un abîme et recule avec raison, ne mérite pas d'être puni. Ce serait une injustice flagrante. Nous voyons déjà ce qui devrait se passer : il faudrait le faire avancer suffisamment pour qu'il reprenne courage et apprenne que les problèmes peuvent être résolus. Il pourrait bien se développer s'il avançait. Cela ne se réalisera pas tant que son but sera d'acquérir, sur le côté inutile de la vie, un sentiment de valorisation et tant qu'il évitera la solution du problème sur le côté utile de la vie. Tout lui sera bon pour prouver qu'il n'a rien à faire sur ce côté utile. Nous comprenons pourquoi il ne faut pas punir un tel enfant; il n'y trouverait que la confirmation de son incapacité et il emprunterait d'autres voies pour échapper à la punition et pour pouvoir reculer devant l'abîme.

« J'aime ce petit garçon. »

Une confirmation qui nous manquait et qui nous prouve que la mère gâte cet enfant.

« Je l'aime de toutes les forces de mon cœur. Mais il ment, il ment de plus en plus et il craint qu'on n'aille dévoiler ses mensonges. »

Là apparaît l'espoir, la possibilité de le voir un jour cesser de mentir par crainte et se rapprocher de la vérité. Où reste alors son but de supériorité? Est-ce la seule conclusion qu'un enfant comme lui puisse tirer? Il y en a encore une deuxième : construire ses mensonges d'une façon si habile et si raffinée qu'il puisse avoir l'espoir de ne jamais être démasqué. Tel est le chemin qu'il doit parcourir ; il ne lui reste rien d'autre, étant donné qu'il ne peut pas perdre complètement le sens de sa personnalité. Il est devenu menteur pour représenter quelque chose et ainsi nous comprenons qu'il ne puisse pas abandonner ses mensonges pour risquer de se présenter comme un « zéro », comme une quantité négligeable. Il aura encore recours en effet à des mensonges plus subtils.

« Mon mari dit que je le gâte. »

C'est une particularité que vous trouverez toujours. Si à la sueur de votre front vous avez découvert le style de vie de votre sujet, vous trouverez toujours dans son entourage quelqu'un qui a déjà dit cela. Vous souvenez-vous des manières d'agir de nos adversaires psychologues, insistant sur le fait qu'ils disent eux aussi la même chose et se figurent que l'ayant dite, ils ont déjà obtenu un résultat? C'est exact, l'enfant est gâté. Mais comprend-il les rapports de l'ensemble? Même s'il savait que chaque enfant présente une tendance à la valorisation, serait-il capable d'en analyser le processus d'apparition. Rien n'est encore fait si l'on dit qu'il est gâté. On ne sait que faire de ce mot. Les mères ont raison lorsqu'elles demandent : « Comment devrais-je m'y prendre pour ne pas le gâter? » Cette question présente un aspect intéressant tant que la mère, elle, n'a pas encore saisi le rapport, comme nous le constatons dans le cas présent.

« ... Il prétend que c'est pour cela qu'il est aussi instable et menteur, et qu'en plus il a un « grain », étant donné que mon père a épousé une cousine. »

Chez les grands-parents on a découvert une consanguinité. N'ai-je pas eu raison de soutenir qu'on n'avait encore rien fait si, comme le disait le père, on le qualifiait d'enfant gâté. Lui-même n'y croit pas et cherche un deuxième motif qui semble plus convaincant. Il met l'instabilité de l'enfant sur le compte de ses antécédents consanguins. Vous voyez à quel point la science a facilité les choses à ce père, qui peut ainsi faire endosser à la mère la responsabilité des échecs de l'enfant et s'en dégager brillamment lui-même.

« Ce mariage entre consanguins est la malédiction de sa vie, il « m'en fait tout un plat ». Ailleurs aussi il arrive qu'un enfant soit plus difficile qu'un autre, mais mon mari ne se lasse pas d'en rendre responsable ce mariage entre consanguins. Il faut que je lui prouve le contraire, il faut que je fasse quelque chose de ce garçon. Il n'est pas méchant, au contraire, il a bon cœur. »

Il est probable que sa bonté n'est qu'un aspect de sa lâcheté. Vous voyez que nous avons profondément raison de soutenir qu'on ne peut pas isoler un élément d'un style de vie et que chaque élément peut s'interpréter différemment. La bonté peut représenter quelque chose de négatif, « la beauté devient laideur, la laideur beauté ». C'est cette diversité qui fait que personne n'arrive à comprendre intérieurement un être humain s'il n'a pas saisi auparavant son style de vie.

« Il fait même cadeau de ses affaires à d'autres enfants dans le simple but de gagner leur faveur. »

Vous voyez que cette bonté présente un trait d'égoïsme, il essaye de corrompre les enfants pour se faire gâter par eux.

« Il fait cadeau de choses qui lui sont chères et il aime son père quoique ce dernier ne le gâte pas. »

Là je voudrais ajouter que dans une certaine mesure ce garçon est déjà dans cette voie où il voudrait non seulement gagner sa mère mais aussi les autres. Comme nous l'avons constaté antérieurement, il cherche à se faire protéger et il voudrait être apprécié et admiré, c'est ce but que visent aussi ses mensonges.

« Ainsi par exemple, c'est pour lui une grande fête de sortir avec son père. Je vous demande conseil. Dois-je procéder avec sévérité? Je ne crois pas que ce soit efficace! Il pleure, il promet tout et dix minutes plus tard il a tout oublié. »

Sa mère avait essayé une éducation sévère, mais évidemment sans résultat, la seule méthode possible étant d'éveiller sa compréhension pour les défauts de structure de son style de vie. Ce qui veut dire pratiquement : le rendre indépendant et autonome, éveiller en lui la confiance dans sa propre personne. Tant que ceci n'est pas réalisé, la sévérité ou la bonté semblent inopportunes, quoique nous préférerions la bonté. Ce garçon n'est pas préparé, il est inhumain d'exiger d'un être ce pour quoi on ne l'a pas préparé. On est tout disposé à mesurer exactement ce que peuvent rendre les animaux et ne rien exiger qu'ils ne puissent fournir. Quant aux êtres humains, on ne s'en préoccupe pas. Réfléchissez à l'importance de cette remarque pour l'école où les enfants arrivent différemment préparés. Employer le système des notations qui, dans le fond, juge la préparation de l'enfant et non ses aptitudes, c'est « les mettre tous dans le même bain ».

« Ainsi il est obligé de mentir étant donné qu'il s'enlise de plus en plus dans ses mensonges. »

La mère sans s'exprimer d'une façon claire veut dire qu'il ne trouve pas d'autre voie pour se faire apprécier.

Elle réclamait un conseil et je lui en donnai un dans le sens de ce que je viens de vous indiquer brièvement ici.

Mais dans la suite de ce compte rendu il se trouve peut-être encore d'autres passages importants.

« Lorsque dernièrement il recommença à mentir, je fis comme s'il s'agissait d'une plaisanterie et, en riant, je lui expliquait pourquoi il mentait. »

Dans ce « pourquoi » vous reconnaissez les indications que j'ai données à la mère.

« Philippe, admettant son mensonge, se trouva gêné et commença à rire. »

Le garçon est profondément conscient de son mensonge qui se trouve donc dans la sphère de sa conscience. Nous allons mettre à l'épreuve les auteurs qui prétendent

établir une différence entre conscient et inconscient et croient que le mauvais instinct se trouve dans l'inconscient et ne pénètre dans la conscience qu'à travers la censure et comme voilé. Que signifie ce mensonge? Si on pénètre le conscient et qu'on ne se contente pas seulement d'admettre le mensonge comme tel, alors on sait que ce dernier est un moyen pour se faire remarquer. Si nous examinons ce garçon quant à son inconscient, nous verrons qu'il y cache un lourd sentiment d'infériorité qui cherche à se libérer. A partir de ce sentiment d'infériorité naît la tendance à se faire valoir. Ce n'est donc rien d'autre que ce que nous voyons aussi dans le conscient.

« Je commets évidemment des erreurs. Dernièrement, Philippe pria son père de l'accompagner au cimetière, car il devait faire une rédaction pour l'école. Mon mari refusa et il alla avec la bonne. Le lendemain la rédaction était très réussie mais il n'y avait pas un mot de vrai. »

Je voudrais ici remarquer au passage qu'il n'est pas nécessaire que la rédaction soit forcément vraie ; mais la mère a raison si elle retrouve dans la rédaction la même ligne de conduite que celle qu'il suit dans ses mensonges.

« Il raconta en détail comment il s'était rendu au cimetière avec son père et comment ce dernier aurait pleuré. A la fin il disait : moi je ne pleurais pas ; un homme ne pleure pas. »

Il a dépassé son père, en imagination seulement. La mère comprend très bien cela.

« Il a donc aussitôt rabaissé son père et il s'est donné lui-même de l'importance tout en mentant. »

« Il a rabaissé son père et fait l'important. » Qui de nos contemporains ne se souvient pas du soi-disant complexe d'Oedipe ? Est-ce pour cela qu'il rabaïsse son père et le fait pleurer au cimetière, ou bien ses aspirations le poussent-elles à faire lui-même l'important et à dépasser ce père avec lequel il se trouve en lutte? Ne se pourrait-il pas que se développent ici des idées sexuelles prématurées sur le complexe d'Œdipe, mais d'un complexe qui se trouverait lui aussi dans le conscient? Il s'agit de réfléchir à cette question. Nous autres, psychologues individuels, nous n'hésitons pas. Nous voyons que la ligne dynamique du psychisme tend pendant toute la vie d'un « en bas » vers un « en haut », et dans cette ligne est aussi inclus le développement de la sexualité.

« Mais la rédaction a été bonne, l'instituteur a félicité le garçon et, à la fin du cours, il a lu cette rédaction. Je n'ai pas eu le courage de le confondre. Je me suis tue et je me suis donné l'air de ne pas avoir fait attention. »

Là se termine la description relative à ce garçon. Nous pouvons dire avec juste raison qu'il fait partie de ce type si répandu de menteurs qui veulent se donner de l'importance. C'est la tendance vers laquelle sont entraînés si souvent les enfants, à cause de leur petitesse. Réfléchissez au point de départ de ce garçon, gâté par sa mère, opprimé par son père. Ce qu'il a pu acquérir auprès de sa mère n'a pas de valeur en dehors du cercle de famille. Nous pouvons admettre que les enfants qui souffrent de strabisme ne sont pas particulièrement aimés ; ils l'apprennent vite et comme conséquence ils ne comprendront pas le monde comme il est en réalité. Il n'est pas étonnant que ce garçon, dès ses premiers pas dans la vie, ait perçu une résistance et un aspect particulier de la vie. Sa réponse est la fuite. Étant donné que personne ne

peut échapper à sa propre tendance ascendante, il doit trouver la ligne sur laquelle il opérera : ce sera la fanfaronnade, le mensonge. Il existe aussi d'autres formes, mais dans toutes vous trouverez la tendance à sortir de sa position inférieure (par exemple en détournant les faits lorsqu'on est menacé de punition), à recouvrer de l'importance par un subterfuge et à se laisser remonter. Dans d'autres mensonges, dans les fanfaronnades, nous pouvons toujours constater qu'il s'agit de choses vis-à-vis desquelles l'enfant se trouve trop faible et auxquelles il essaye d'échapper, par son imagination. C'est comme s'il voulait se hisser sur la pointe des pieds. Vous pouvez comprendre à quel point il est erroné de punir sévèrement cet essai qui résulte d'un véritable besoin. Seule l'explication peut être féconde. « Il est inutile que tu t'esquives, que tu t'en tires avec un mensonge, que tu fanfaronnes. Si seulement tu t'y attaques sérieusement, si tu fais un effort, tu pourras satisfaire tes tendances à la valorisation par des occupations utiles et tu ne seras pas obligé d'avoir recours à des niaiseries. »

Chapitre XIV

L'héroïsme dans l'imagination remplace le rendement utile dans la réalité

[Retour à la table des matières](#)

L'instituteur raconte qu'il a suivi l'enfant dont nous allons nous occuper aujourd'hui, à partir de la deuxième classe. Ce garçon âgé de neuf ans fait preuve de brutalité dans sa conduite.

Il ne ressort pas de ces renseignements si l'enfant avait neuf ans lorsqu'il était en seconde ; nous espérons qu'actuellement il fréquente la troisième classe.

« A son entrée à l'école il barbouillait encore, ce n'est que petit à petit qu'il apprit à écrire. »

Nous nous souvenons que sa conduite est rude, il a sans doute un tempérament de lutteur. Il appartient probablement à cette catégorie de gens qui jurent sur l'idéal du héros, sur le « code de l'honneur ». Pourquoi a-t-il appris si difficilement à écrire ? Nous pensons qu'il est gaucher, mais ce n'est pas certain.

« C'est surtout le calcul qui est son point faible. »

Là non plus nous ne nous trouvons pas sur un terrain ferme. Peut-être appartient-il aux enfants gâtés qui éprouvent tant de difficultés en calcul, cette matière n'offrant aucun appui. Dans les autres matières, il existe des règles, on peut apprendre quelque chose par cœur ; pour le calcul, c'est inutile, sauf pour la table de multiplication. Étant donné que les enfants gâtés ne veulent jamais rien faire spontanément, nous ne sommes pas étonnés de trouver de mauvais calculateurs parmi eux. Si statistiquement nous pouvons le prouver, la superstition du « don » s'en trouverait ébranlée.

« Dans cette matière il reçoit des cours supplémentaires. »

Ainsi l'enfant arrive à obtenir qu'on s'occupe de lui, ce qui, en quelque sorte, revient encore à se faire gâter. »

« Il fréquente volontiers ces cours supplémentaires. »

Nous ne savons pourquoi. Peut-être l'instituteur est-il aimable, peut-être l'enfant trouve-t-il là réalisées les conditions qu'il demande à l'enseignement, à savoir se faire gâter.

« Il aime qu'on s'occupe spécialement de lui. »

Voici la première confirmation : il s'agit bien d'un enfant qui désire se faire gâter ; d'autres confirmations suivent :

« Il demande une aide pour s'habiller, on le conduit à l'école et on l'en ramène, il ne fait jamais le chemin seul. Il est pourtant grand et bien développé pour son âge. Il a des cheveux roux. »

A propos des cheveux roux, on sait qu'ils exposent les enfants à des moqueries dont ils souffrent. Les garçons plus que les filles ; chez celles-ci on les trouve souvent jolies. Par contre, les garçons roux ne sont pas particulièrement aimés. Ce sont des superstitions archaïques qui représentent des erreurs grossières : en effet parmi les enfants qui offrent des difficultés nous trouvons souvent des roux. C'est une constatation qui m'a été confirmée de différents côtés, mais ce ne sont pas des défauts présentant un caractère définitif. On a l'impression que finalement ces garçons arrivent malgré tout à surmonter leurs difficultés. S'il n'est pas particulièrement agréable d'être l'objet de railleries au-dehors, au sein de sa famille il en va différemment, le sentiment d'infériorité y pèse assez peu.

« S'il exécute mal un travail et que sa mère le critique, il devient furieux. »

Ce qui veut dire qu'il a pu établir entre lui et sa mère un rapport par lequel il l'a rendue dépendante. Il y parvient par sa fureur, parfois peut-être par des coups qu'il reçoit. On voit cela fréquemment car on peut arriver, avec les enfants gâtés, à un point où on ne peut plus les gâter de la même façon. Ainsi sont-ils menacés d'une aggravation par la nouvelle situation née du fait qu'ils grandissent.

« Si on le loue, il s'encourage lui-même en se disant que cela marchera. »

Nous y trouvons la preuve qu'il n'est pas complètement découragé.

« Il a appris normalement à parler et à écrire. »

Nous pouvons en déduire qu'il n'a pas rencontré de difficultés dans son développement organique.

« Depuis l'âge d'un an et demi il montre des signes de colère. »

Si cette observation est juste, il faudra bien la retenir. Personnellement j'ai pu constater ces signes, même chez un enfant de six mois : il s'agissait d'un enfant, nourri au biberon, qui se développait très bien, s'alimentait régulièrement et ne présentait aucune difficulté. A l'âge de six mois on constata la particularité suivante : lorsque ce bébé s'éveillait, il gémissait doucement ; si on s'approchait de lui avec le biberon et qu'il pût boire il se conduisait d'une façon parfaite, mais si on se présentait sans biberon, il commençait à hurler furieusement avec des signes manifestes de colère. On avait pris l'habitude, dans la famille, de se présenter toujours à cet enfant avec le biberon.

« A l'école, il avait au début une conduite effacée. »

Nous le comprenons facilement : il cherche la situation où il pourra se faire gâter. Il veut être le point de mire de l'attention, il veut diriger. A l'école, ne trouvant pas une telle occasion, les enfants ont une attitude effacée, c'est à ce signe que nous pouvons reconnaître l'enfant gâté. A l'aide de la psychologie individuelle, les instituteurs peuvent très facilement obtenir ainsi le portrait moral de l'enfant. Ils peuvent bâtir sur cette base, non sans chercher évidemment des confirmations et sans procéder à des corrections éventuelles.

« Son imagination est grande. »

Nous pouvons en déduire qu'il n'est pas en bons termes avec la réalité parfois gênante. Il se construit un monde imaginaire dans lequel il vit à l'aise. Là il trouve la tranquillité, il est puissant, il peut commander comme il le désire. On imagine ici des conquêtes, des luttes victorieuses, l'acquisition d'une fortune immense avec laquelle on récompense et on sauve les autres. De tels enfants se considèrent aussi parfois comme les sauveurs de personnalités supérieures. Dans leur imagination ils ont des chevaux emballés, sauvent le roi ou sa fille, se jettent à l'eau pour sauver les princesses, qui, évidemment, se montrent très reconnaissantes. Lorsqu'ils se retrouvent sur la terre ferme de la réalité, ils se montrent très effacés.

« Ses pensées fourmillent d'histoires de peaux-rouges et de brigands. »

C'est un héros en imagination, Vous pouvez en être sûr, ce garçon est lâche ; il y a là un essai de compensation de sa part.

« Il a toujours tendance à lutter contre un ennemi invisible. »

On peut utiliser cette imagination et le garçon pourrait éduquer son psychisme contre la lâcheté. Quels qu'ils soient, ces enfants réussissent certainement par ce moyen à se libérer au moins en partie de ce défaut.

« Son imagination s'emballa parfois, il raconte à sa mère des événements imaginaires survenus à l'école et il dit à la fin : « Tu sais, maman, tout cela est faux, je me le suis imaginé. »

Là aussi on trouve « un petit bout » de sentiment social. Il ne voudrait pas passer pour un menteur, il garde le contrôle de la réalité à sa portée. S'il ne l'avait pas, ce serait un mensonge névrotique. Même si les enfants s'échauffent à leur jeu, ils savent ce qu'ils doivent à la réalité. Ce qu'il raconte dans son imagination prouve que le garçon veut se hisser sur la pointe des pieds et paraître plus qu'il n'est. Nous pouvons en déduire qu'il a un sentiment d'infériorité puissant, ce qui est en rapport avec le qualificatif d'enfant gâté que nous lui avons décerné.

« Sa mère raconte qu'il a été très malade dans sa première enfance : coliques intestinales à quatre mois, scrofule plus tard et pneumopathie. »

Nous ne pouvons pas nous permettre un jugement, ni dire jusqu'à quel point la mère a raison de considérer l'enfant comme étant très malade. Ce qui nous intéresse davantage est le fait que, l'ayant considéré comme tel, elle a dû l'élever avec des soins et un amour particuliers. Elle a dû rendre cet enfant extrêmement dépendant d'elle.

« Si un enfant est malade, il faut le ménager, dit-elle. »

Elle exprime d'une autre façon ce que nous venons de dire sur l'enfant.

« Il a peur de l'obscurité. »

Voici nos signes de l'enfant gâté. Avoir peur de l'obscurité signifie : « Il faut que quelqu'un reste auprès de moi. »

« Il est très maladroit. »

Notre hypothèse sur la possibilité de le considérer comme un enfant gâté se trouve ainsi renforcée.

« Dans sa maladresse, il est mal influencé par sa sœur, de huit ans son aînée. »

Nous entendons parler d'une sœur de huit ans plus âgée et nous pouvons supposer qu'elle ne se conduit pas vis-à-vis de lui comme une sœur, mais comme une mère ou une tante. Le garçon pouvant difficilement la considérer comme une rivale grandit comme un enfant unique.

« Elle intervient dans ses efforts en critiquant et en bougonnant. »

Elle est comme une mère qui critique, on pourrait dire comme une belle-mère.

« Il est très agressif... »

Il sait que sa mère est derrière lui pour le défendre. Il sait que sa sœur ne pourra pas aller très loin s'il arrive à l'entraîner dans la lutte.

« Surtout vis-à-vis des plus forts que lui. »

Ce renseignement semble suspect. Je ne suis pas disposé à croire que ce soit entièrement exact. S'il ne l'est qu'en partie, l'enfant n'est pas tout à fait découragé, il se croit capable de quelque chose. Mais ce n'est pas encore de l'héroïsme, car les plus forts sont probablement, comme sa sœur, les membres de sa famille. Peut-être aussi s'attaque-t-il à l'instituteur qui nous apparaît comme quelqu'un de fort ; mais même là il n'est pas dit que ce garçon le voie sous le même angle. Il peut avoir le sentiment que l'instituteur n'existe que pour lui.

« On se moque souvent de lui à cause de la couleur de ses cheveux, il devient alors furieux. »

C'est, comme nous le constatons, un enfant gâté qui, tant par la faute de sa sœur que du fait de la couleur de ses cheveux, se trouve systématiquement dans un état d'excitation. On peut rendre furieux un animal en l'excitant, et on y arrive de la même façon chez ce garçon.

« Il rêve à haute voix et son sommeil est agité. »

Nous avons toujours constaté ces signes chez les enfants gâtés.

« Il est très agité lorsqu'il fait ses devoirs. »

Si nous devons interpréter cette excitation, nous dirons que, par ses devoirs, il est placé dans une situation tendue et que cette tension se traduit par son agitation.

« Il est sauvage et il s'entend difficilement avec les autres. »

Nous pouvons le comprendre, il se trouve dans un état d'excitation chronique.

« Mais il est aussi charitable. »

Cela n'est pas une contradiction. Je ne vois pas pourquoi, tenace en face de son ennemi, il ne ferait pas preuve de charité en rencontrant quelqu'un qui souffre. Celui qui trouve ici une contradiction croit à la théorie de l'ambivalence. Nous disons pour notre part : le même style de vie s'extériorise différemment dans diverses situations.

« Sa pitié se manifesta un jour où sa sœur s'était blessée à la tête. »

Elle était alors l'ennemie vaincue. Nous dirons qu'il s'est gardé une certaine dose de sentiment social et qu'il est capable de se montrer humain dans une situation qui lui est favorable.

« Il observe scrupuleusement l'heure d'entrée à l'école. »

Je n'ose pas interpréter cela de façon précise. Si je recherche les rapports avec ce que nous savons déjà, je dirai : il tend à progresser, il veut démontrer l'importance de l'école ; ce qui correspond également au zèle qu'il met à fréquenter les cours supplémentaires. Il n'est pas trop découragé, il voudrait un jour être vainqueur.

« La mère elle-même est très nerveuse et perd patience facilement. »

Voici une nouvelle difficulté pour un garçon qui se trouve dans un état d'excitation chronique et nous comprenons mieux maintenant pourquoi souvent il devient furieux.

« Pendant la journée, le père est au théâtre où il est électricien. La famille est dirigée par la mère. »

Là aussi il se tourne contre le plus fort.

« La mère est une femme forte, criarde, qui se donne beaucoup d'importance, ainsi que la sœur. On élève l'enfant en le critiquant sans cesse. »

Voilà un supplément d'attaque, provoqué par la mère, qui accentue encore l'excitation du garçon.

« Le père est bon pour lui. »

Il nous semblerait normal que le garçon se joigne davantage au père ; ce qui serait la seconde phase. Pendant la première partie de sa vie, il était certainement plus près de sa mère, étant un enfant malade. Elle a dû s'en occuper et le gâter. Il est probable que plus tard, il n'a pas pu maintenir ce rapport entre elle et lui.

« Si l'enfant désire quelque chose et ne le reçoit pas, il pleure, tant que son désir n'est pas exaucé. »

Il est têtu et il sait que ses pleurs font impression. Nous retrouvons ce trait chez beaucoup d'enfants et chez beaucoup d'adultes. Ils ont l'impression que leurs larmes constituent une arme invincible. Ajoutez à cela qu'il existe des gens qui ne supportent pas de voir pleurer quelqu'un. Ils sont obligés d'exaucer son désir ou bien alors ils manifestent les signes d'une extrême agitation. L'un ou l'autre suffit à celui qui pleure.

« La mère : Moi, je suis plus sévère avec lui, mais mon mari lui cède en tout. »

Nous savons que ce n'est pas la bonne méthode étant donné que l'enfant, attaché à son père, aura tendance à exclure encore davantage sa mère. Il vaudrait mieux que les parents s'entendent pour trouver une ligne de conduite qui les satisfasse tous les deux. Il faut qu'ils s'aident mutuellement.

« Je ne cède pas toujours. »

C'est la confirmation de ce que nous savons déjà.

« Le frère et la sœur se querellent souvent. La sœur a aussi ses défauts ; elle l'excite toujours. Mais il veut toujours avoir raison et il est très autoritaire. »

De plus il est le benjamin, et comme tel A déploie beaucoup d'efforts et de persévérance pour dépasser les autres. Si les difficultés apparaissent, il cherche à les contourner par une voie plus facile. Les benjamins finissent toujours par trouver la voie qui leur assure la domination sur les autres, dans le bien ou dans le mal.

« Le garçon voudrait être électricien comme son père. »

Le père représente une étape dans ses tendances idéales vers la supériorité. Qu'il veuille devenir ce qu'est son père démontre son admiration pour lui. Il croit que la profession du père représente tout simplement un pouvoir divin.

« Mais il voudrait aussi devenir chasseur. »

Nous pouvons comprendre ce désir à partir de sa tendance à jouer au héros ; mais ce rôle, il ne le joue pas jusqu'au bout. Il voudrait chasser les animaux sans défense, ce qui n'est pas précisément le rôle du héros.

« Ses jouets préférés sont les armes. Il n'a pas d'ami. »

Là ressort le trait de caractère d'un enfant gâté qui ne réussit pas à se lier à d'autres enfants. Par sa tendance à la domination, il gâte tout.

« Il ne s'entend avec personne. C'est un trouble-fête. »

Il n'a pas confiance en lui, même lorsqu'il s'agit de jouer le premier rôle dans les jeux ; il préfère troubler la fête.

« Son imagination prend son point de départ dans la réalité. »

Renseignement obscur, car on peut le dire de toute imagination. On ne peut admettre qu'il soit possible de trouver quelque chose qui ne soit pas lié à la réalité.

« Ces derniers temps il aurait toujours voulu pénétrer dans la jungle. »

Il est probablement le maître de la jungle, armé de canons (les bêtes n'ont pas d'armes).

« Il joue son rôle de héros devant la glace. »

Ce qui nous suggère l'idée qu'il pourrait, éventuellement, entreprendre une carrière d'acteur. C'est peut être même la voie habituelle ; tout acteur au début de sa carrière a probablement joué au théâtre le rôle d'un héros. Jamais je n'ai vu notre pensée jouer le rôle de la petite vieille, ce serait plutôt celui de la Pucelle d'Orléans.

« Il brandit son épée de bois devant la glace et, lorsqu'il a fini, il dit avec satisfaction : « Maintenant tout est abattu. »

Nous retrouvons ici le trait que nous avons pu observer chez beaucoup d'enfants : ils s'entraînent dans une aptitude particulière et s'identifient avec une situation. Ils se conduisent comme s'ils jouaient vraiment un rôle de héros. Ils sont intérieurement remplis du sentiment d'être ce qu'ils voudraient être. Chaque homme a cette possibilité. Elle se manifeste là où la réalité est trop gênante, où on se heurte à des difficultés dans ses tendances ascendantes. La résistance est claire : il est molesté par sa sœur, critiqué par sa mère, à cause de ses cheveux on se moque de lui au dehors et, à l'école, il ne joue pas de rôle brillant. Si quelqu'un nous posait le problème : admettez que vous ayez neuf ans, que personne ne vous estime à la maison ou au dehors, qu'en plus vous soyez le benjamin, que feriez-vous ? Il ne resterait qu'une possibilité : se réfugier dans l'imagination, y puiser ce que la réalité nous refuse. Je vous prie de le retenir : agir ainsi n'est pas logique. L'intelligence d'un adulte, surtout d'un éducateur,

objecterait : il faudrait que ce garçon fasse plus d'efforts à l'école. Nous ne savons pas s'il ne s'y est pas employé. Peut-être l'a-t-il fait sans résultat. Nous comprenons que cette question ne semble pas facile au garçon. Peut-être est-il gaucher sans le savoir, ce qui fait qu'il a lutté avec de réelles difficultés. Sachant qu'il a abordé l'existence avec le style de vie d'un enfant gâté et qu'il assimile tout d'après le schéma d'un tel style, nous devons dire : il agit d'une façon parfaitement intelligente ; il n'y a pas de faute dans ce qu'il fait. Nous le disons parce que nous pouvons nous identifier avec lui. Si je me trouvais à la place de ce garçon et si j'éprouvais exactement les mêmes difficultés, j'agis probablement de la même façon. Cela prouve que le garçon n'est ni faible d'esprit, ni coupable. Il se trouve dans une situation difficile, sans issue. Le traitement peut alors réussir sous différentes conditions, par exemple si le garçon devient meilleur élève : résultat possible par des cours supplémentaires. Il ressentirait certainement une amélioration si on ôtait la parole à la mère et à la sœur, du moins pour un certain temps, et si on pouvait surtout leur faire comprendre qu'elles ont nui à ce garçon. Il faudrait essayer de l'aider. Il faudra tout expliquer d'une façon aimable, sans quoi on risquera de voir ces deux caractères agressifs se retourner contre le conseiller. Le fait le plus important est de rendre le garçon indépendant et de l'encourager. Pour encourager quelqu'un, il n'est pas nécessaire d'être expert en matière d'éducation ou de psychologie. Mais ce ne sera pas une tâche facile. Le garçon s'est embourbé dans cette conviction qu'il ne pourra jouer un rôle héroïque que dans son imagination. Il serait très utile qu'on lui trouvât un camarade capable de reconnaître ses bons côtés. La seule voie sûre est le traitement par la psychologie individuelle. Il faut attirer l'attention du garçon sur ce qui s'est passé. Il faudrait lui montrer que celui qui s'efforce sans cesse de se trouver au centre de l'attention des autres, sera toujours exposé à des vexations. Il doit chercher une satisfaction sur le côté utile de la vie. Par exemple, il devrait prendre part aux jeux au lieu d'être un trouble-fête. Il faudrait lui révéler qu'il existe toute une série d'injustices dans l'humanité et que souvent les gens trouvent le moyen d'opprimer les autres. Cela se passe partout de la même façon. Un peuple veut-il en rabaisser un autre, une famille se croit-elle plus élevée qu'une autre, on met alors l'accent sur certaines choses pour trouver un point d'attaque. Mais cela n'a lieu qu'autant que l'autre s'y prête. Le garçon doit comprendre qu'il n'est pas là pour servir de cible aux autres en les laissant l'agacer. De même dans la vie, si quelqu'un manifeste de l'agacement, l'attaquant persiste. Il devrait considérer l'attaque à propos de ses cheveux rouges comme la marque de la bêtise de celui qui la lance. J'ai eu l'occasion de converser avec de nombreux êtres appartenant à des races opprimées, avec des juifs et des nègres ; j'ai attiré leur attention sur la très grande généralisation de cette tendance à opprimer son prochain. Chacun cherche à trouver le moyen qui lui permettra de s'élever à peu de frais. On ne peut nier que le Français considère l'Allemand comme un inférieur, alors que l'Allemand se considère, lui, comme appartenant à une nation élue. Le Chinois dédaigne le Japonais. Ceux qui ont l'habitude de voyager ont trouvé que les hommes sont partout à peu près semblables et toujours enclins à trouver quelque chose pour rabaisser l'autre. On voit encore cela entre le bourgeois et le prolétaire. Existe-t-il un être humain qui n'ait pas senti la jalousie et l'envie des autres envers lui? Pourquoi serait-on obligé de prendre au sérieux les critiques et les vexations dont on peut être l'objet sur des questions de nations, de confession ou même de couleur de cheveux? Ce n'est que la cristallisation concrète d'une tendance commune, d'une névrose obsessionnelle généralisée.

Jusqu'au moment où l'humanité consentira à faire un pas en avant dans son degré de civilisation, force nous est de considérer ces tendances hostiles non pas comme étant des manifestations spécifiques, mais comme étant l'expression d'une attitude humaine générale et erronée.

Il faudrait amener ce garçon à comprendre que les gens vous attaquent même à cause de la couleur de vos cheveux! S'il arrivait à saisir ce qui constitue un point d'attaque permanent, celle-ci du reste pouvant se rapporter à d'autres caractères, il en rirait, ce qui aurait pour effet d'ôter à quiconque l'envie de l'attaquer. Nous arriverons à encourager ce garçon, nous nous rapprocherons de lui avec des moyens que nous fournirons la psychologie individuelle. On pourra même lui démontrer qu'il est capable de devenir bon en calcul. Il en existe de nombreux exemples. Moi-même j'ai connu cette souffrance et je passais pour parfaitement inapte en matière de calcul. Si mon père avait suivi les conseils qu'on lui donna alors, s'il m'avait retiré de l'école pour me faire apprendre un métier manuel, je serais peut-être devenu un très bon serrurier, mais j'aurais vécu dans la conviction qu'il existe des gens doués pour le calcul et d'autres qui ne le sont pas. M'étant trouvé moi-même dans ce bourbier je peux donc dire, en toute connaissance de cause, que je n'y crois plus.

Chapitre XV

Trouble-fête

[Retour à la table des matières](#)

Les élèves G. et S. se présentent à la consultation. Ce ne sont pas des cas extraordinaires, mais des types courants de trouble-fête, qui veulent se faire remarquer à tout prix et contre lesquels l'instituteur s'énerve inutilement et mène une lutte stérile.

L'un, que je voudrais présenter en premier lieu, est âgé de huit ans, l'autre a sept ans. Tous les deux fréquentent la deuxième classe, l'aîné ayant dû redoubler sa classe. L'année dernière ils fréquentaient la même classe mais furent séparés, car ensemble ils auraient rendu tout enseignement impossible. Séparés, ils sont plus supportables, quoique leur absence se fasse ressentir d'une façon bienfaisante autant pour le personnel enseignant que pour la classe. La cause du défaut caractériel est différente chez les deux garçons. G. est, d'après les renseignements de la mère, l'enfant d'un alcoolique. Le père est cocher, ainsi qu'un frère, âgé de 17 ans. Un frère, âgé de 16 ans, fait avec sa moto des courses pour un boulanger, un autre frère, âgé de 14 ans, est apprenti boulanger. En plus, il y a dans la famille un benjamin de cinq ans. Le garçon en question fréquente l'école tous les matins, l'après-midi le patronage. Il passe son temps libre à l'écurie où il accompagne les cochers bien connus de lui. La mère doit travailler ; elle sert précisément chez le boulanger où ses fils travaillent. Elle ne voit pas le garçon de toute la journée, car il est interdit à ce dernier de la voir, même pour

un renseignement, probablement parce que le patron craint ses tours. La maison paternelle est remplie de disputes et de querelles. La mère reconnaît, au moins en partie, les défauts du garçon, mais elle ne peut rien faire contre lui. Il est en effet le préféré du père et ce dernier le défend contre tout le monde. Les promesses et les récompenses d'argent sont utilisées dans la maison paternelle comme principal moyen d'éducation. A l'occasion des fêtes on y boit et les couplets les plus vulgaires jaillissent d'un phonographe, couplets qu'évidemment le garçon assimile avec le plus grand intérêt en guise de bien spirituel. Il paraît qu'on emmène aussi l'enfant à l'auberge où on lui sert des boissons alcoolisées, mais il est difficile d'établir ce fait d'une façon certaine, ce garçon faisant preuve, dans ce qu'il raconte, d'une grande imagination, alors que, d'autre part, les parents nient pareille conduite. L'enfant reçoit aussi de l'argent pour s'acheter des saucisses à l'auberge, pendant que les parents vont au cinéma ; c'est du moins de cette façon qu'il explique la provenance d'une pièce de 50 centimes qui se trouvait dans sa poche.

Ses aptitudes sont au-dessous de la moyenne, il n'est pas travailleur. Il rapporte rarement un devoir, oublie le cahier et ne trouve à l'étude aucun plaisir. A l'école il ne collabore volontairement qu'au dessin et, à la rigueur, à l'écriture. Il ne semble éprouver un réel intérêt que pour les chevaux. Pendant et après l'année scolaire il n'a jamais été sérieusement malade. Son attention est détournée par la moindre futilité. On ne peut pas établir d'une façon certaine s'il ment volontairement ou s'il ne fait que débiter les produits de son imagination. Il raconte, par exemple, avoir été avec son père à tel ou tel endroit, avoir fréquenté en sa compagnie telle ou telle auberge, avoir passé la nuit chez sa tante, alors que, d'une façon certaine, on a pu établir qu'à ce moment-là il n'avait pas quitté son domicile. Ou encore il soutient avoir vu à la campagne qu'on déterrait les pommes de terre avec une charrue, simplement parce qu'un autre garçon l'avait raconté. Il manque totalement de sens critique. Il fait toujours ses travaux d'une façon désordonnée. Dans sa volonté, il est facilement influençable et il se décide vite.

A l'école il fait tout pour attirer l'attention sur sa personne il crie et se querelle pendant la récréation, mais aussi fréquemment pendant l'enseignement. Il bat ses camarades et avoue avoir cherché à les faire souffrir. Il ne tient pas compte des remontrances qu'on peut lui faire. Les fonctions dont on le charge sont utilisées pour se quereller et pour faire des bêtises ; fréquemment il tache volontairement les vêtements de ses camarades. Quant aux siens, même neufs, il ne les ménage pas. Pendant un certain temps, il voulait les laver à l'école. Pendant la classe, il chante. Tout ce que disent les autres est critiqué à haute voix et il gêne ainsi l'enseignement. Il corrige volontiers les réponses exactes de ses camarades en se trompant d'ailleurs et il bat les élèves qui veulent répondre. Il se moque de l'instituteur, si celui-ci dit : « Je sais qui a fait cela », il crie : « Si seulement c'était vrai ! » Dans la rue il singe cet homme ; il est brutal envers gens et bêtes.

Ne présentant pas de délit de vol, il cache toutefois les objets trouvés. Il a été impossible de le garder dans la classe avec son ami S. Si on devait les faire travailler dans le bureau ou s'ils devaient se joindre à une autre classe lorsque j'avais à remplacer un collègue, ils se conduisaient gentiment, parce qu'il leur manquait la connaissance du climat de cette classe, ou du moins la connaissance de ses éléments. De toute façon, les garçons isolés se conduisent d'une autre manière que lorsqu'ils sont ensemble et se renforcent mutuellement. Je propose donc de les observer ensemble et isolés. Depuis un mois les deux amis sont séparés et G. se trouve dans une autre classe, où il est le fardeau d'un autre instituteur. Là il dessine pendant que

les autres traitent un sujet, ou il émet des remarques superflues qui font rire toute la classe ; il emploie des mots très vulgaires. Dès que l'instituteur tourne le dos il quitte sa place et commence à se quereller. Pendant la récréation il faut l'isoler, sans quoi il bat ses camarades et il les piétine. Dans la salle de gymnastique, il grimpe rapidement sur les agrès et hurle en même temps. En ce qui concerne la soirée actuelle il remarque, évidemment sans qu'on lui en pose la question (en argot) : « je sais bien que le directeur demandera si je suis gentil ou si je suis méchant. Je dirai gentil. Je m'en moque. Je vais me cacher à cinq heures et à six heures et demie personne ne pourra me trouver. Je dormirai, ils peuvent toujours essayer de me réveiller. Ma mère travaille jusqu'à neuf heures du soir » !

Le cas S. s'explique autrement. Sa mère est atteinte d'une néphrite grave et elle a reçu avant la naissance de l'enfant de nombreuses injections. A l'âge de cinq ans, le garçon s'est laissé glisser sur la rampe de l'escalier du deuxième étage jusqu'au premier et de là il est tombé. Il a été emmené sans connaissance à l'hôpital où il est resté quelque temps en observation sans qu'on ait pu constater quelque chose. Jusqu'à son entrée à l'école - nous dit la mère - le père était entiché de lui ; le garçon était très méchant, ne rentrait que tard dans la soirée et la mère ne pouvait rien contre lui. Il demandait souvent : « Quand vas-tu mourir? quand iras-tu à l'hôpital? » Après les premières plaintes à l'école, le père devint particulièrement sévère envers son fils, mais sans résultat. Le père était agent de police, actuellement il reste à la maison. L'année dernière est née une petite sœur et cet événement provoqua la jalousie du garçon. La même année on lui enleva les amygdales et il fut très malade. Il demanda : « Pourquoi me vaccine-t-on et m'opère-t-on moi, et non pas la petite sœur? » Si la mère le menace de le mettre en pension, il dit qu'il aime bien mieux être en pension que chez lui. Ses rapports avec un oncle et une tante qu'il aime plus que sa mère, ne sont pas très clairs. Il ne dissimule pas cette préférence qu'il accorde à son oncle et à sa tante. Il n'est pas exclu que l'aversion vis-à-vis de sa mère y trouve ses racines. Pendant l'été toutes les classes passèrent leurs récréations au jardin et il s'exprima ainsi au sujet d'une fillette très soignée : « J'aimerais bien l'embrasser. » Je l'ai pris à part et lui ai demandé d'une façon amicale pourquoi il désirait cela, et si, d'une façon générale, il aimait embrasser les autres. Finalement, je lui conseillai d'embrasser sa mère, ce qu'il refusa violemment. En ce qui concerne cette histoire de baiser, banale en elle-même, je crois avoir compris que ce garçon semble manquer fortement d'amour chez lui. Je fis venir la mère et je lui suggérai d'essayer de redresser la situation par un baiser et bien souvent par de l'amour, plutôt que par les coups qu'elle lui donne actuellement. Mais là je me heurtai à une résistance farouche : « Chez eux, cela ne se faisait pas. »

Du reste le garçon est physiquement très bien entretenu, mais il ne fait pas plus attention à ses affaires qu'à ses fournitures d'école. Les parents veillent sévèrement à ce qu'il fasse ses devoirs. Ses aptitudes sont au-dessus de la moyenne, son attention facile à détourner. Lui aussi est un travailleur et il voudrait tout faire lui-même. D'une façon générale sa volonté est facile à influencer et il se décide vite. Pendant la classe il interrompt l'instituteur, n'écoute pas les remontrances, frappe, sans aucun motif, des élèves assis loin de sa place, leur jette sa serviette, ou les blesse au visage avec ses sandales de gymnastique. Il se couche aussi sur le pupitre, jette des châtaignes dans la salle, siffle et chante, fait des remarques sur chaque mot de l'instituteur et de ses camarades. Il substitue des crayons de couleurs et soutient que ce sont les siens. Lorsque la classe réalise des jeux de construction et qu'on les accroche au mur, il en enlève des éléments pour les faire disparaître dans son cartable. Il jette fréquemment à terre les nécessaires de travail et lorsqu'il les ramasse, il en retire les ciseaux.

Les fonctions honorifiques dont on le charge pour l'améliorer seront mal exécutées et ne seront pour lui que l'occasion de faire des bêtises ou de se quereller. Il asperge les murs et les images avec une éponge. Il croit cette conduite héroïque. Il fanfaronne, par exemple en racontant qu'à l'hôpital il a échappé à l'injection en se sauvant. Son ami G. écoute ses histoires bouche bée. Si on accuse S. de quelque délit, il nie violemment et en impute éventuellement la faute à G. Des discussions et des dénonciations mutuelles sont des procédés ordinaires chez ces deux garçons. S. accuse aussi certains camarades de défauts imaginaires. La décision de ses parents de l'amener aujourd'hui à la consultation l'a d'abord outré, surtout lorsqu'il s'est rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'une visite générale.

A l'école on avait déjà tout essayé, avec des résultats inégaux d'ailleurs, pour changer ces deux garçons. Tous ces moyens éducatifs restèrent sans suite. Exhortations bienveillantes, promesses d'exaucer un désir, charges honorifiques, appel au sentiment de l'honneur, perspective de l'avenir, éveil de la compréhension, explications leur montrant combien il serait pénible pour eux si d'autres agissaient de la même façon, exclusion d'un cours qu'ils aiment, travail individuel à la direction, etc. Rien n'y fit. On peut raisonner S. de temps en temps, mais G. n'a qu'un sourire pour tout cela. Le moyen le plus efficace jusqu'à présent était un « véritable regard de dompteur », mais on ne peut évidemment pas en user constamment.

Dr A : Il n'est certes pas difficile d'arriver à une conclusion d'ensemble au sujet de la description présentée de ces deux garçons réunis, qu'il faudra considérer, non seulement du point de vue de la psychologie individuelle, mais aussi du point de vue de la psychologie sociale. Ils paraissent différents lorsqu'ils se trouvent ailleurs mais ils sont toujours les mêmes. Il faudrait éloigner ces garçons de chez eux et les placer comme pensionnaires, pour un ou deux mois. Ce placement me paraît un devoir envers l'avenir de ces enfants. De même, des cas particulièrement difficiles doivent être placés dans de semblables institutions qu'on pourrait qualifier de maisons de convalescence, où les garçons seraient bien traités, mais où on pourrait les étudier à fond et éclairer les enfants eux-mêmes sur les causes de leurs défauts. C'est notre devoir de trouver ces éclaircissements et je veux essayer de vous représenter le type de ces deux garçons sous un aspect simplifié.

Le premier cas est un garçon de huit ans que caractérise surtout le fait qu'il a dû redoubler sa classe, il se trouve au-dessous de la moyenne et s'intéresse particulièrement aux chevaux.

Ce garçon ne collabore pas à l'école. si nous laissons de côté les faits et si nous regardons comment ce garçon se comporte, se meut et quelle attitude il prend vis-à-vis des exigences de l'école, nous pourrions dire qu'il est en train d'exclure et de refuser toutes ces exigences. La cause se trouve dans son opinion, car il croit ne pouvoir rien réussir à l'école. Cette cause me semble suffisante, car si je devais m'identifier avec ce garçon et me représenter que je ne pourrais rien réussir, si on m'obligeait malgré tout à fréquenter l'école, je me considérerais de la même façon que lui le fait. Or si nous pouvions brusquement éveiller l'attention de ce garçon et lui expliquer qu'il pourrait très bien réussir car il a tort de croire qu'il n'est doué que pour l'écurie et pas du tout pour l'école, il serait possible d'éveiller son intérêt pour cette dernière. Il faudrait évidemment essayer de lui apporter une aide personnelle et de lui rendre facile, au bout d'un certain temps, une réussite dans une matière de l'enseignement.

Nous savons que de par les conditions familiales, tout le milieu ne s'intéresse qu'aux chevaux, aux auberges et aux grivoiseries. Il ne faut pas compter que ce milieu éveille son intérêt pour l'école. Ce doit être quelqu'un d'autre, et on pourrait exiger ce rôle d'une maison comme celle dont j'ai parlé antérieurement. Cependant, étant donné que nous ne disposons pas pour l'enfant d'une pareille maison, une aide ne pourrait se réaliser que si nous pouvions lui donner quelqu'un qui s'occupât tout spécialement de lui. Je pense à la fonction d'un frère aîné bienveillant qui pourrait gagner la sympathie de ce garçon et le ramener sur le chemin du courage social. Tout ce qu'il fait à l'école est l'expression de sa lâcheté et je m'efforcerais de lui expliquer cela. Je voudrais aussi lui rendre compréhensible que c'est la raison pour laquelle nous ne le trouvons pas sur le côté utile de la vie, mais ailleurs, sur le côté inutile. J'attends beaucoup de cette explication. Il présente de grosses lacunes et il ne sera pas facile de le lui prouver. Il nous manque la base sur laquelle nous aurions pu bâtir. Il faut tenir compte du fait qu'il est le préféré du père. Cette famille semble présenter par ailleurs certains bons côtés, car, par exemple, les enfants n'y sont pas maltraités, ce qu'on ne pourrait pas dire avec certitude pour la famille du deuxième garçon. De ce milieu trop doux proviennent les enfants qui, lorsqu'ils se heurtent à une difficulté, s'esquivent immédiatement. Ils ne supportent pas de se trouver dans une situation désavantageuse. Par tous les moyens ils jouent le rôle de celui qui paraît plus qu'il n'est. Vous constatez ici la tendance de ce garçon à la valorisation et son besoin de se pousser au premier plan. Or il croit que, sur le côté utile de la vie, la route lui est barrée. Il nous incombe le devoir de confirmer ce que nous venons d'avancer. La mère pourrait nous indiquer si elle a gâté le garçon et dans quelles conditions ce dernier a grandi. Je voudrais souligner ceci : le garçon n'est pas courageux et il nous faut constater si ce manque de courage ne se manifeste pas dans d'autres circonstances. Peut-être la nuit réclame-t-il la présence de sa mère, peut-être crie-t-il pendant son sommeil? Si à l'école il se conduit d'une façon arrogante vis-à-vis de son instituteur, ce n'est pas du courage; il connaît les limites qui sont imposées à l'instituteur et il peut se conduire comme s'il était un héros.

Le deuxième cas est un type compliqué, plus gâté par le père que par la mère, ses rapports avec celle-ci sont tendus, car il n'a pas su gagner sa sympathie. D'après sa réponse concernant la suggestion de l'instituteur lui demandant de traiter l'enfant de préférence avec de l'amour, de l'embrasser de temps en temps au lieu de le frapper, on peut supposer que cette femme est dure et froide. Nous nous souvenons qu'elle avait répondu: « ce n'est pas l'habitude chez nous ». Pour que la mère se conduise de la sorte, il est probable que des choses plus graves ont dû se passer.

Ce garçon a une sœur cadette. Si vous entendez dire qu'un enfant est plus attaché à son père qu'à sa mère, vous pouvez supposer que c'est déjà la deuxième phase de l'évolution de cet enfant. Si la mère, d'une façon ou d'une autre, manque de contact avec l'enfant, alors le père passe au premier plan. Il faudra encore essayer de savoir si, avant notre garçon, la mère n'a pas eu un autre enfant qui aurait détourné sa tendresse. Peut-être le père, une tante, un oncle se sont-ils davantage occupés de lui, du fait que la mère ne le pouvait pas à cause de sa maladie. Nous ne savons pas si la maladie de sa mère a été un motif suffisant pour détourner l'enfant de celle-ci.

Il se pourrait qu'il ait quelques défauts organiques. Il est doué au-dessus de la moyenne. Il est probable que la cote d'intelligence de cet enfant, à l'occasion d'un examen par test, le montre supérieur à la moyenne, puisque son aptitude à établir des rapports entre les faits est très bonne. Son attitude à l'école s'explique d'un point de vue tout autre que celle de son ami. Il a besoin de tendresse. Il éprouve le besoin de

se faire gâter. Au début de son existence et pendant six ans, il était enfant unique et il a vécu au centre de l'attention des autres, cajolé par tous, comme toujours lorsque l'enfant est unique. La tante et l'oncle y ont participé. Il arrive à l'école en exigeant qu'on s'occupe particulièrement de lui. Mais cela ne peut se faire en ce lieu, car, même si on le voulait, on en serait empêché. Ces enfants qui veulent toujours attirer l'attention sur eux, préfèrent se faire remarquer d'une façon désagréable, sur le côté inutile, que d'une façon agréable, sur le côté utile de la vie. Ces enfants gâtés ne sont généralement pas courageux, ils préfèrent se mettre au premier plan dans une situation plus facile. Par rapport à sa situation antérieure, notre garçon se sent frustré, autant à l'école qu'à la maison. Que fait un enfant s'il se sent frustré? Il essaye de s'enrichir et il manifeste cette tendance dans son essai de jouer au supérieur, au héros. Dans son imagination mensongère, nous reconnaissons le même trait. Nous ne sommes pas étonnés de constater que ces enfants volent. Chez ce garçon la position de départ d'une pareille attitude s'est déjà manifestée, car les futilités qu'il dérobe à ses camarades d'école représentent le désir de s'enrichir facilement. Il se conduit comme quelqu'un qui a le dynamisme, le besoin de posséder et d'être plus que les autres.

Le premier garçon devra être encouragé dans ses études; chez le second, il faut faire ressortir qu'il n'est pas toujours nécessaire d'être le centre d'attention et qu'il n'y a pas à se juger frustré toutes les fois où l'entourage s'occupe de quelqu'un d'autre. S'il veut toujours se trouver au centre de l'attention, il faut aussi qu'il collabore. Si une personne étrangère lui dit cela, il y réfléchira. Ainsi il s'enrichit d'une nouvelle notion. D'ailleurs cette idée pourrait être approfondie à l'occasion par un sourire compréhensif de l'institutrice, comme si on voulait lui dire : « tu n'es pas encore assez grand pour rendre vivant en toi ce sur quoi nous discutons pour le moment ».

Il nous faut trouver la confirmation de notre thèse au cours de notre conversation. Nous cherchons à établir si nous nous trouvons sur la bonne voie ou si nous serons obligés de renoncer à notre travail. Il est très important pour nous de montrer un chemin à ce garçon car cela agit probablement d'une façon plus pesante et établit un meilleur rapport social que si nous le punissons. Si nous lui rendons l'école plus désagréable par des punitions, il est possible qu'il refuse définitivement d'y aller.

Dr A (s'adressant à la mère de G.) : Le point le plus important est de faire progresser cet enfant. Il a perdu tout courage et il croit que jamais il ne pourra être un bon élève. A-t-il des amis?

La mère : Il n'a pas d'ami. A l'école il aime bien écrire, mais il n'aime pas lire. Il préfère fréquenter le patronage.

Dr A : Au patronage il n'y a ni examen, ni notation. Il faut lui permettre d'avancer, de remporter un succès. J'aimerais bien que vous nous aidiez dans notre intention de l'encourager. Dites-lui : « tu es un garçon intelligent, n'abandonne pas. » Est-ce un gentil garçon, par ailleurs?

La mère : Oui, mais il est turbulent.

Dr A : Est-ce que les autres enfants l'aiment?

La mère : Il se querelle volontiers avec eux.

Dr A : Comment est-il avec son père, avec ses frères? Est-il aimé dans la famille?

La mère : Ils se querellent souvent, comme tous les enfants.

Dr A : Le père est-il tendre avec lui?

La mère : Mon mari l'aime beaucoup et l'enfant s'attache à lui; moi, il ne m'obéit que si je lui parle gentiment.

Dr A : A-t-il été malade étant tout petit?

La mère : Il a été malade des poumons.

Dr A : Il faut le faire examiner par un médecin qui vous donnera sûrement des conseils quant à cette maladie. Dort-il bien, est-il agité? A-t-il peur, la nuit, de fantômes?

La mère : Il ne craint rien.

Dr A : Envoyez-le-moi pour que nous voyons s'il est timide ou non, mais ne lui dites rien.

(A l'auditoire, après le départ de la mère) : Un enfant peut compenser sa timidité et être arrogant.

(S'adressant à l'enfant) : Que veux-tu faire plus tard?

G : (pas de réponse).

Dr A : Qu'est-ce qui te plairait le plus? Aimerais-tu devenir un garçon intelligent qui peut quelque chose ou crois-tu que tu ne réussiras jamais?

(On constate qu'il s'agit d'un enfant gaucher.)

Ce fait a dû handicaper grandement les progrès de l'enfant.

- Tu manques de courage et tu crois que les autres peuvent tout et toi rien. Tu crois que tu ne réussiras rien et c'est pour cela que tu gênes les autres. Moi, je croyais que tu étais un garçon courageux. Ça serait bien si tu t'attaquais avec courage à ton travail et si tu faisais attention. Ce n'est ni demain, ni après demain que ça ira mieux, mais d'ici une quinzaine tu pourras peut-être devenir un bon élève; tout ira mieux; qu'en penses-tu? veux-tu essayer? Même si tu ne reçois pas la meilleure note, il ne faut pas abandonner. Si tu gênes l'enseignement, penses-y, tu le fais parce que tu crois ne pas pouvoir réussir.

Le garçon regarde à terre et de côté.

- Je suis curieux de savoir, lorsque tu reviendras dans un mois, si tu auras déjà plus de courage ou si tu seras resté le même poltron.

(Le garçon, qui pendant tout ce temps n'a pas prononcé un seul mot, s'éloigne.)

Dr A : (à l'auditoire) : Je voudrais ajouter une remarque. Il faut une certaine expérience pour pouvoir parler à des parents ou à des enfants, mais qui donc pourrait le faire, sinon l'instituteur lui-même? Il ne s'agit pas seulement d'expliquer les choses par de simples paroles. C'est un problème dramatique que nous affrontons là. En tant que psychologue et éducateur, nous nous trouvons dans un certain rôle que nous sommes obligés de jouer convenablement et d'une façon juste, en vue d'un but donné. Nous ne pouvons comparer notre action à rien d'autre. Il faut bien préciser, c'est cette impression qui est nécessaire, cette impression que nous ne trouvons que dans l'art. C'est d'une grande efficacité autant pour les enfants que pour les adultes.

(A la mère de S.) : Êtes-vous contente de votre fils?

La mère : Il est très méchant. Il agace les petits.

Dr A : Pendant six ans il est resté seul. Il a vécu une tragédie au moment de la naissance de la petite, car, d'un seul coup, il n'était plus seul. Qu'en dites-vous? Voilà ce que nous devons comprendre. On n'est pas obligé de penser toujours d'une façon aussi sévère, mais tout se passe comme si on devait quitter brutalement la chaleur pour aller dans le froid. Est-il très lié à d'autres personnes?

La mère : Non, peut-être suis-je trop sévère.

Dr A - Il est toujours difficile pour un enfant de constater que les parents font des différences dans le traitement des frères et sœurs. Il serait utile que vous puissiez en parler au père et travailler de concert.

La mère : Je suis malade; je viens de passer quatre mois à l'hôpital, je suis très nerveuse. L'enfant ne m'a jamais aimée, il n'aime que son père.

Dr A : Où se trouve l'enfant lorsque vous êtes à l'hôpital?

La mère : L'année dernière j'ai passé six mois à l'hôpital et six mois dans une station balnéaire. Pendant ce temps mon fils resta chez sa grand-mère.

Dr A : Les grands-parents gâtent toujours les enfants; maintenant il remarque la différence. Crie-t-il la nuit? Mouille-t-il son lit?

La mère : Il est seulement un peu agité. Depuis l'âge de deux ans il ne mouille plus son lit.

Dr A : Se fait-il facilement des amis?

La mère : Il est très autoritaire.

Dr A : Il a l'impression qu'il n'est plus le premier, comme dans le temps, chez sa grand-mère, où il a eu cette impression. L'obéissance représente pour lui un abaissement. Il croit être victime d'une injustice si on ne s'occupe pas de lui.

La mère : Il faut toujours que je discute avec lui, il n'écoute rien de ce qui vient de moi. Il est négligent, mais il aime bien faire sa toilette. Il se lève seul.

Dr A : C'est très bien et très gentil, il semble présenter un bon rendement; ce n'est que lorsqu'on ne s'occupe pas de lui qu'il devient méchant.

La mère : Il m'agace toujours. La semaine dernière il a quitté la maison à 10 heures et m'a promis de rentrer à midi, mais il n'est rentré qu'à 18 heures.

Dr A : Il aime qu'on le cherche et qu'on se soucie de lui. Est-il courageux?

La mère : Il ne craint rien.

Dr A : J'aimerais lui parler pour lui dire de ne pas toujours jouer au héros. Car s'il agit ainsi à l'école, il prendra finalement un mauvais chemin dans la vie. Essayez d'être plus aimable avec lui et dites-lui gentiment : tu veux que je m'occupe toujours de toi, mais tu es déjà un grand garçon!

(On prend congé de la mère.)

(A l'auditoire : Cette femme ne me paraît pas particulièrement malade!)

Dr A (s'adressant à l'élève S.) : Comment ça va à l'école?

S : Très bien!

Dr A : Aimerais-tu être le premier? Quel beau résultat si tu étais le meilleur en calcul, en écriture et si tu pouvais toujours réussir! Mais il te faudrait collaborer, or pour le moment tu t'y opposes le plus souvent. Ne veux-tu pas collaborer? Ce serait pourtant beaucoup mieux!

(On constate que l'enfant est gaucher.)

Tous les enfants ne savent pas qu'ils sont des enfants gauchers, mais ils en subissent les conséquences.

- Comment va l'écriture?

S : Pas bien.

Dr A : Si tu voulais être travailleur au lieu de causer des troubles, si tu voulais faire un effort, tu pourrais avoir une belle écriture.

(A l'auditoire) : Voilà deux matières (écriture et lecture), qui présentent des difficultés particulières pour l'enfant gaucher. Si vous faites très attention à la façon dont lisent ces enfants, vous verrez qu'ils épellent de droite à gauche. Cette sorte de lecture sonne faux et on a l'impression qu'ils ne savent pas lire.

Dr A (s'adressant à S) : Il faut bien que l'instituteur s'occupe de toi. Mais il n'est pas juste de le gêner dans son enseignement. Qu'y gagnes-tu?

S : Rien du tout.

Dr A : Tu pourrais être un bon élève. Évidemment ça ne se fait pas du jour au lendemain, mais si tu t'exerces, tu auras une belle écriture. D'ici un mois tu me

montreras la belle écriture que tu auras alors. Raconte-moi aussi si tu as suffisamment de courage pour collaborer. Fais attention à ta petite sœur et veille à ce que tes affaires soient en ordre. Ta mère est malade, elle finira pas guérir, mais aide-la un peu.

Je voudrais encore ajouter quelques mots au sujet de l'extrême fréquence de l'enfant gaucher. Il n'existe pas d'enfant doué ou non doué; ce sont deux types d'enfants : le premier type, qui délaisse tout, ne fait aucun effort, quant au second, il se pousse toujours en avant. Certains se trahissent pendant toute leur vie par une certaine maladresse; ils ne savent pas qu'ils sont des enfants gâtés, mais ils subissent les conséquences de cette disposition. Il arrive très souvent qu'ils se sous-estiment et qu'ils sur-estiment les autres. Vous trouvez un très grand nombre de gauchers parmi les enfants difficiles, les névrosés, les criminels, les candidats au suicide, les pervers sexuels, mais vous les trouvez aussi parmi les êtres supérieurs; les artistes, par exemple, fournissent un grand pourcentage de gauchers.

L'encouragement est le point de vue le plus important. Si vous vous bornez à encourager un écolier qui est gaucher, vous aurez toujours du succès.

Chapitre XVI

La lutte pour le paradis perdu

[Retour à la table des matières](#)

Il s'agit d'un écolier, âgé de cinq ans, dont Io cas nous permettra de conclure, partant de sa vie, comment il se conduira à l'école. Je vais vous montrer, très rapidement, la façon dont on peut arriver à la compréhension de la structure d'un cas et à sa confirmation.

« Il s'agit d'un enfant difficile. »

Cet enfant est sûrement en lutte et il vit dans cet état, avec un entourage doux qui l'a certainement gâté. Alors se pose la question : pourquoi est-il en lutte cri ce moment? Pourquoi a-t-il l'impression qu'en ce moment, il n'est plus gâté comme avant. Actuellement sa position n'est plus aussi favorable qu'elle ne l'a été. Nous pouvons prédire tout cela.

« Il est hyperactif. »

Est-ce quelque chose de nouveau pour nous? Et pouvons-nous nous représenter un lutteur qui ne soit pas hyperactif ? S'il n'était pas aussi actif, nous penserions qu'il est un faible d'esprit. Car il est indubitable que les deux vont de pair et font partie du style de vie d'un enfant moderne.

« Il aime casser les choses. »

C'est une manière de lutte,

« A l'occasion il fait des crises de colère. »

Toutes ces choses sont évidentes et il faut que ce soit un enfant intelligent. Or il s'agit d'établir s'il faisait partie de la catégorie d'enfants qui sont faibles d'esprit et qu'il faut élever d'une façon toute différente. Ces enfants n'ont pas de style de vie. Le nôtre, par contre, a un but : lutter et vaincre, avoir la jouissance, la sensation du vainqueur.

« La mère raconte que l'enfant est en bonne santé, plein de vie... et qu'il veut toujours occuper quelqu'un de sa personne. »

C'est une lutte comme celle qui peut se dérouler dans une

158

famille où il faut absolument faire quelque chose pour irriter les autres.

« Il grimpe avec ses lourdes chaussures sales sur la plus belle table. Il éprouve la plus grande joie à jouer avec la lampe pendant que sa mère est occupée, »

Il sait très exactement en quel point il faut attaquer.

« Si sa mère va jouer du piano ou si elle lit, il choisit ce moment pour jouer avec la lumière. Il ne reste jamais tranquille, toujours en mouvement pendant les repas, il réclame une surveillance permanente. »

Il veut être vainqueur et se trouver toujours au centre de l'attention. Là naît l'idée suivante : S'il lui manque tellement de se trouver au centre de l'attention, il faut croire qu'il y a déjà été une fois et qu'il désire rétablir cette situation. Quel événement a donc pu aggraver tellement sa situation? C'est la naissance d'un petit frère.

« Il boxe toujours avec son père et il veut jouer avec lui. »

Nous voyons qu'il trouve ce qu'il lui faut pour lutter et pour gêner.

« Il a l'habitude de plonger sa main dans le gâteau et de s'en remplir la bouche. »

Il pourrait aussi prouver sa lutte par le refus des aliments.

« Si la mère a des invités, il les pousse, les chasse de leur chaise et s'assied à leur place. »

Cet acte nous prouve qu'il n'aime pas les autres; nous y voyons un manque de sentiment social, qui explique sa mauvaise humeur contre son jeune frère.

« Si le père et la mère chantent ou jouent du piano, l'enfant crie sans cesse et dit qu'il n'aime pas ce chant. »

Cela ne lui convient pas; il voudrait que l'on s'occupât exclusivement de sa personne. Mais lorsque nous constatons un défaut il ne faut pas punir, la punition n'est pas une aide. Nous savons où nous devons commencer. Ce petit garçon se sent offensé, froissé, mis à l'arrière-plan.

« Le père est chanteur et chante dans un concert. La mère l'accompagne. Le garçon crie fortement : « Père, viens ici! »

Tous ses efforts consistent donc à occuper le père et la mère constamment de sa personne.

« Il a des crises de colère, s'il désire quelque chose et qu'il ne l'obtienne pas immédiatement. »

Voilà qui caractérise son attitude de lutteur.

« Il démolit tout avec un tournevis, il enlève toutes les vis de son lit. »

Là apparaît de nouveau son attitude asociale. Il fait tout ce qu'il peut pour nuire à ses parents et pour prouver sa mauvaise humeur.

« il fait parfois des remarques cyniques, surtout lorsqu'il a mal agi et qu'il sait que ces remarques l'aideront à sortir du mauvais pas. Les gens le considèrent comme un garçon intelligent parce qu'il fait des réflexions mordantes. Il est instable et il ne peut s'occuper longtemps de la même chose. La mère essaye de le détourner de cette mauvaise habitude » (évidemment sans y parvenir).

« Si sa mère lui donne une gifle, il rit et reste peut-être deux minutes tranquille. La mère pense que le père et la grand-mère ont gâté l'enfant d'une façon excessive. Maintenant, à vrai dire, il n'est plus gâté. »

Son sentiment social n'a pas pu se développer puisqu'il est resté lié uniquement à sa mère et à son père, d'où une formation erronée.

« Père et mère sont toujours épuisés, le garçon jamais. »

Il est évident qu'il ne se fatigue pas à un jeu qui lui plaît. Le travail d'éducateur ne plaît ni à la mère ni au père; il les fatigue. La contrainte ne sert à rien car il se venge lorsqu'on le contraint.

« Il n'a pas de mémoire et il ne peut pas se concentrer. »

C'est qu'il ne dispose pas du nécessaire et n'a pas la préparation requise pour pouvoir fonctionner d'une façon indépendante. De là vient son manque de mémoire et de concentration.

« Il n'a jamais fréquenté le jardin d'enfants. »

La mère semble donc l'avoir élevé uniquement pour elle-même.

Il est très important de se rendre compte de la façon dont nous comprenons ces rapports. Nous pouvons parler de compréhension lorsque nous savons qu'il s'agit ici d'un élément de l'ensemble. Cela n'est pas un processus physiologique. Comprendre, c'est saisir le rapport des choses et des faits.

Chapitre XVII

Vol à cause d'une affection perdue

[Retour à la table des matières](#)

« L'enfant est né dans une ville méridionale de Hongrie. Lorsque l'enfant eut deux ans et demi, son père fit faillite. »

Ce fait nous donne à penser que l'enfant a probablement vécu jusqu'à l'âge de trois ans dans une situation matérielle favorable, situation qui a dû changer par la suite. A la suite de la faillite du père, l'enfant se trouvait dans une mauvaise situation où il a pu se sentir comme accablé. Il n'est pas facile de s'adapter à une situation défavorable lorsque l'on a vécu dans la situation opposée. Les enfants qui ont connu au début une bonne situation matérielle sont toujours impressionnés si un changement survient plus tard.

« Il déménagea avec sa femme et son Fils unique à Vienne, pour y chercher du travail. »

Nous comprenons donc qu'à cette époque l'enfant était unique, gâté et habitué à se trouver au centre de l'attention. Nous Pouvons présager qu'ici, une nouvelle situation défavorable a dû exercer une forte impression sur cet enfant.

« Les sept années suivantes le père gagna sa vie comme voyageur de commerce... »

Cette circonstance est à retenir, car nous avons souvent constaté que, lorsque le père est voyageur de commerce, la mère - vu les fréquentes absences du père - ne peut pas remplir sa deuxième fonction, à savoir élargir l'intérêt social de l'enfant vers d'autres personnes et en premier lieu vers le père. D'une façon générale, cet élément compte lorsque le père est contraint à des absences fréquentes. La mère ne peut pas accomplir sa deuxième fonction. Le même facteur joue lorsqu'il y a de graves mésententes dans le ménage. Là aussi il est impossible d'éveiller l'intérêt de l'enfant pour d'autres. Les enfants des ménages malheureux sont très souvent difficiles. Des crises de colère du père ou l'emploi de moyens autoritaires gênent le développement du sentiment social.

« ... et se débattit dans le procès qui avait suivi sa faillite. »

Si nous voulons nous identifier avec la situation dans laquelle vivait cet enfant, nous pourrions comprendre l'extrême tristesse dont ce procès imprégna l'atmosphère familiale.

« L'enfant ne se souvient pas si cette atmosphère l'avait fortement impressionné. »

Il est probable que, si le souvenir de cette atmosphère a disparu de sa mémoire, il a du moins influencé son style de vie.

« De toute façon c'était auparavant un enfant obéissant, tranquille et tendre... »

Ce qui signifie pour nous qu'il était très attaché à sa mère.

« ... qu'un grand amour liait à sa mère très jeune, mais pas toujours très juste, et plus encore à son père doux et bon. »

Si cette observation est exacte, il faut souligner particulièrement l'expression « pas toujours très juste ». La mère n'étant peut-être pas en état de remplir correctement sa première fonction, l'enfant chercha une autre personne. Malgré ses fréquentes absences du foyer le père a pu gagner l'affection de l'enfant, qui dans une seconde phase s'attacha davantage à lui.

« Au printemps la famille changea de domicile et le père fonda un commerce pour la mère et pour un de ses frères. »

Nous interprétons ainsi le fait : étant donné que la mère commence une nouvelle occupation, la situation s'aggrave pour l'enfant car la mère ne dispose plus du même temps qu'auparavant pour le gâter et s'occuper de lui.

« Il est probable que l'enfant a été en mauvaise société. »

Ce renseignement confirme notre hypothèse que la mère avait peu de loisirs à consacrer à l'enfant qui désirait avoir quelqu'un auprès de lui.

« Il vola des cravates dans le magasin de ses parents... »

Cet enfant a probablement le sentiment d'être spolié. La mère est en voyage, la mère au magasin, l'enfant privé de soins; cette situation lui donne le sentiment d'être frustré. Nous allons apprendre ce qu'il faisait de ses cravates. Peut-être en faisait-il

cadeau à d'autres enfants pour gagner leur tendresse et la chaleur de leur affection, sentiments qu'il ne trouvait plus chez sa mère.

« ... pour en faire cadeau aux apprentis matelassiers qui se trouvaient dans cette maison. »

Ce qui confirme fortement notre conception.

« Il vola des roses dans un parc voisin, soit pour les porter chez lui, soit pour les offrir à une tante, très belle et qu'il aimait beaucoup.

Il commence, comme nombre de ces enfants qui se sentent spoliés, à corrompre les autres par des cadeaux pour gagner leur amour et leur tendresse. C'est l'un des motifs les plus fréquents parmi les vols d'enfants. Ce motif est complètement méconnu au tribunal des mineurs par exemple, où personne ne se soucie de ce point de vue.

« Un jour, le garçon, qui avait à ce moment huit ans, sortit de l'école avec ses camarades et, alors que ces derniers saluaient poliment l'abbé qu'ils rencontrèrent, lui-même lui lança une énorme grossièreté. »

C'est donc un libre penseur! Il faut pousser plus loin nos déductions : ce garçon qui désire tant se trouver au centre de l'attention, présente probablement une grande tendance à se faire remarquer. Comme pour lui cela ne présente aucune chance de succès, il l'essaye autrement.

« Pourquoi? » demande alors celui qui a rédigé ce compte rendu.

« Il n'avait jamais eu affaire à cet abbé. » Quel était donc le motif de sa mauvaise conduite?

« Une heure plus tard, il fut conduit à l'école pour baiser la main de l'abbé et lui demander pardon, mais il s'y refusa. »

Vous avez là de nouveau l'image de tout son caractère. Lui qui a toujours voulu jouer un rôle dominant, ne veut plier devant personne. Il ne veut pas reconnaître son tort. Nous ne sommes pas enclins à exiger de la part des enfants qu'ils demandent pardon ou qu'ils reconnaissent leur tort. Nous aurions préféré procéder de la manière dont on a procédé une fois avec moi. A l'âge de six ans j'avais joué un vilain tour à mes parents. Ma mère me demanda des explications avec un visage rouge de colère et j'étais très gêné car j'étais conscient de ma faute. Mon père, qui se tenait tout près d'elle sans rien dire, finit par me prendre par la main en lui disant : « Laisse-le. » Cette scène m'a fortement impressionné et je m'en souviens toujours. Je suis reconnaissant à mon père de son attitude. Il m'a ainsi plus profondément influencé que si on m'avait demandé de faire amende honorable ou si ma mère m'avait donné une tape. Ce n'est pas une bonne méthode que celle qui consiste à exiger de l'enfant qu'il demande pardon. Il n'y a pas de doute possible, ce garçon sait qu'il a mal agi. Pourquoi lui demander cet aveu public? Pourquoi le confondre publiquement et lui montrer qu'il a dû se soumettre?

« Il reçut une mauvaise note de conduite et le reste de l'année scolaire, il fut obligé de s'asseoir au dernier rang. »

Nous pouvons prédire que cette mesure ne pourra pas non plus exercer une bonne influence sur lui, puisque par là il restera au centre de l'attention de la classe. Il se fera remarquer d'une façon désagréable et se conduira en héros.

« L'instituteur n'était pas méchant envers lui. »

Voilà assurément une circonstance atténuante qui portera de bons fruits. Si l'instituteur avait montré une attitude hostile, le garçon se serait cabré davantage.

« Un événement banal de cette époque s'est fixé d'une façon ineffaçable dans sa mémoire. L'enfant, se promenant dans la cour, donna à un ouvrier qui travaillait là un bout de pain azyme qu'il était en train de manger. L'ouvrier plaça le bout de pain sur son établi et le réduisit en miettes avec son marteau en disant : c'est comme ça qu'on devrait écraser tous les Juifs. »

Comme nous le constatons il s'agit d'un garçon israélite. Il est naturel que pareille remarque ait profondément pesé sur cet enfant avide de douceur, d'affection et de gentillesse. Nous-mêmes nous n'irons pas en rire, nous percevrons plutôt là l'expression d'une tendance générale et si nous voulons approfondir cette question nous chercherons plutôt les racines de ce sentiment. Nous allons voir si cet événement a eu d'autres suites.

« Il n'est pas possible d'établir si cet événement s'est passé avant ou après l'incident avec l'abbé.

» Il aurait été intéressant et important d'établir ce point. Il est possible que cet événement ait déclenché chez lui une attitude hostile et que l'offense envers l'abbé ait été le résultat de son attitude hostile.

» Au printemps de l'année suivante le père liquida le commerce et la petite famille déménagea à nouveau, dans le neuvième arrondissement. Un peu plus tard le père dut commencer à purger la peine de prison à laquelle il avait été condamné pour sa faillite. »

Une nouvelle impression s'ajoute dans l'âme de l'enfant avide d'affection et très lié à son père. Il doit supporter qu'on mette son pauvre père en prison. Je ne serais pas étonné que cet enfant montrât une vive opposition vis-à-vis de notre législation et jetât le gant à toute la société. Peut-être cette impression l'empêchera-t-elle définitivement de manifester un intérêt grandissant pour les autres, et ruinera-t-elle le dernier reste de cet intérêt. Il affichera une tendance à se joindre à des gens qui menacent l'ordre social ; il trouvera peut-être même la voie du crime.

« Jamais personne n'a pu parler de cet événement à l'enfant. »

Il est excessivement difficile de lui cacher pareil événement. Il eût été évidemment plus fécond qu'il n'eût jamais été mis au courant de ce fait. Mais nous doutons que cela eût pu se réaliser dans ce cas.

« Plus tard, comme adolescent et comme adulte, il évita d'aborder une discussion à ce sujet.

« Il l'a ressenti comme une humiliation et une vexation profondes. Il affectait toujours d'ignorer cet événement, et n'en parla même jamais à ses amis les plus intimes. »

Ce fait est très intéressant, car, si le garçon s'était révolté, s'il l'avait ressenti comme une injustice, il aurait avec raison insisté sur l'hypothèse que son père avait été arrêté à tort. Mais il est probable qu'il était fortement influencé par la tradition et les conceptions bourgeoises et qu'il n'a pas pu dominer cette conception pour en parler d'une façon ouverte et libre. On ne peut pas parler de tout ; il est des faits dont il est insensé de parler. Chez ce garçon qui commence à sortir du cadre de la société dans un mouvement violent de révolte, nous pouvons à coup sûr trouver une certaine hésitation dans son attitude. Les événements extérieurs sont d'une importance capitale. Il est possible qu'il aurait suivi une bonne voie si son père n'avait pas été mis en prison et s'il ne s'était pas senti opprimé du fait de sa religion.

« Brusquement sa turbulence des deux dernières années disparut, l'enfant entouré d'une tendresse redoublée sa petite maman si jeune et si belle et il se montra obéissant et tranquille. »

Là vous voyez la manifestation d'un besoin de se lier à quelqu'un, non pas à un cercle étendu, mais à une personne unique. Sa structure est telle qu'il ne peut se lier qu'à une seule personne. Si on lui enlève pour un certain temps son père, il cherche quelqu'un d'autre. Lorsque sa mère était occupée, il voulait gagner la sympathie de l'apprenti ; il lui faut toujours quelqu'un avec qui se lier.

Lorsque le père fut libéré, il put, par son travail incessant, surmonter les difficultés matérielles nées de son absence. Cette longue oppression qui avait pesé sur la famille avait-elle disparu ?

De par ces difficultés matérielles, le garçon a de nouveau ressenti la pesanteur des circonstances extérieures.

« L'enfant se ranima. »

Nous ne sommes pas encore suffisamment satisfaits car nous ne savons pas ce que cela signifie ni pourquoi cela s'est produit. Il ne sait pas encore quelle doit être son attitude, car son père vit dans sa mémoire comme quelqu'un qui l'a gâté.

Pendant les premières années d'école, il était parmi les meilleurs ; depuis, il se plaça au-dessous de la moyenne. Et maintenant le voilà vif et joyeux. »

Cela correspond à l'époque du retour de son père.

« Tout en restant obéissant et travailleur, bientôt il fut parmi les premiers de sa classe. »

Il est probable qu'il avait rencontré un instituteur avec lequel il sympathisait.

« Il fut loué à plusieurs reprises, pour cette amélioration, par l'instituteur qu'il estimait beaucoup et ces louanges lui firent du bien. »

De nouveau il avait trouvé une personne qui s'occupait de lui. Il semble être sauvé par l'amour et l'affection qu'on lui prodigue.

« A l'automne, au lycée, il prit un bon départ. »

Nos seules appréhensions se rapportent à la suite de son évolution : que se passera-t-il s'il ne peut pas acquérir à l'école une position où il sera estimé? Il se pourrait qu'il rencontre un instituteur qui ne lui convienne pas ou qu'il ait des difficultés à cause de sa religion et qu'il se sente désavantagé. Peut-être rencontrera-t-il des difficultés dans une certaine manière ou ne pourra-t-il pas trouver la méthode adéquate pour son travail. Plus tard, dans la vie, il pourra aussi connaître des situations où cette chaleur lui manquera. Voilà nos réserves quant à l'avenir de son évolution.

« Au mois de novembre, on ramena le père gravement malade. »

Là aussi notre expérience nous vient en aide et elle nous dit que, si un tel enfant perd le contact, du fait de la maladie du père ou du fait de la mère qui l'avait gâté jusque-là (la maladie du père occupe presque entièrement la mère) - et ne possède plus comme antérieurement le sentiment de ce contact, c'est parfois pour lui une situation nouvelle et souvent très difficile. C'est dans de semblables conjonctures que se manifestent des échecs. Nous pouvons nous représenter ceci. On ramène le père gravement malade, la mère doit s'en occuper et de nouveau, l'enfant est isolé. S'il avait la chance de trouver à cette époque à l'école un instituteur qui pourrait s'en occuper, cette difficulté pourrait s'effacer, mais pour le moment, nous n'en savons rien.

« A son retour, pendant le voyage, le père, âgé à ce moment de quarante ans, fit un ictus et resta hémyplégique. »

Nous pouvons comprendre ce que signifie, dans un foyer, la maladie du chef, du soutien de famille, surtout lorsqu'il s'agit d'un ménage uni, et il est certain qu'il en était ainsi. Nous pouvons aussi imaginer les conséquences de cet événement.

« Ce sont les grands sacrifices matériels qu'il avait dû faire pour ses nombreux frères et sœurs plus jeunes et pour ses parents qui l'avaient conduit à la faillite. »

C'est l'explication qu'on a dû probablement donner à l'enfant, ce qui laisse paraître son père comme un homme juste et honnête.

« L'énervement du procès, qui a duré plusieurs années, les vexations, le regret de ne plus pouvoir aider ses parents, ses frères et sœurs, le surmenage et cette particularité malheureuse de ne pas pouvoir confier à autrui, ni même à sa femme, qu'il gâtait d'ailleurs beaucoup, les soucis qui l'accablaient, tous ces facteurs ont certainement causé l'effondrement physique de cet homme, jusque-là parfaitement sain. »

Ici s'arrête le compte rendu et nous devons avoir recours à des suppositions. Si le garçon se sent à l'aise à l'école, il surmontera ses difficultés. S'il est arraché à l'école, il sera obligé de se soumettre à son sort et de se contenter d'une fonction subalterne, situation dont il souffrira profondément. Nous savons qu'il possède un style de vie automatique, qui se manifeste par son besoin de trouver une personne à qui se lier. Nous ne serons pas surpris de constater que de nouveau se ranime ce que nous avons

déjà observé, une révolte vive, s'il vient à se sentir désavantagé ou si un lourd sentiment d'infériorité l'opprime. S'il rencontre une situation favorable, dans le cas où quelqu'un s'occupe de lui, il se peut que ce garçon suive le chemin de sa vie sans que personne n'ait rien à reprendre.

Plus tard, il avancera peut-être d'une façon satisfaisante. Dans l'exercice de sa profession, il ne rencontrera pas de difficultés particulières, s'il est dans une situation qui lui convienne. La solution du problème de l'amour sera plus difficile pour lui, étant donné qu'il cherchera toujours à se faire gâter. Dans la vie il cherchera toujours une femme qui se conduise un peu comme cette mère, chez qui il trouva tout ce qu'il désirait, comme nous avons pu le constater. Mais pareille situation ne pourrait se présenter que par une heureuse coïncidence.

Nous ne sommes pas fâchés d'avoir dû nous exercer sur un fragment de compte rendu et d'y avoir essayé nos connaissances. Je voudrais à cette occasion vous faire remarquer qu'il est beaucoup moins important de savoir si nous avons deviné tout ce qui pourrait se passer ultérieurement. Il nous suffit d'avoir pu nous exercer et souligner des détails d'une façon plus précise qu'on ne le fait habituellement. Dans la vie, il en va de même lorsque nous rencontrons des êtres dont nous ne saisissons qu'un fragment et au sujet desquels nous devons deviner le reste. Il ne nous est pas donné de trouver un portrait achevé, nous devons toujours tirer nous-mêmes nos conclusions.

Chapitre XVIII

Énurétique

[Retour à la table des matières](#)

« Émile est âgé de 12 ans et souffre d'énurésie. »

Lorsque nous entendons parler d'énurésie, nous pouvons supposer, en nous basant sur notre expérience, qu'il s'agit d'un dynamisme psychique qui vise à établir un contact avec la mère, quoique d'une façon peu courante. Le garçon en question nous parle par son énurésie. Tout se passe comme s'il parlait un « jargon de la vessie ». Nous pouvons considérer toutes les formes d'expression d'un sujet comme étant les variétés d'un langage. Ici le langage signifie « je ne suis pas assez avancé, il faut qu'on me surveille encore ! » Et d'une façon générale, la mère est obligée de se lever deux ou trois fois par nuit, de surveiller l'enfant et de l'éveiller. L'enfant charge sa mère d'un travail supplémentaire.

L'énurésie n'est pas une maladie organique et nous savons que l'enfant énurétique peut très bien surveiller sa vessie pendant la journée. Le problème qui se pose est de savoir pourquoi il ne peut la surveiller pendant la nuit ? La raison en est qu'il se trouve dans une tension psychique qui lui rend impossible cette fonction de retenir ses urines. D'où vient cette tension ? Nous savons avec quelle constance les enfants persistent dans leur énurésie. Ils recherchent un contact, ils désirent être liés avec quelqu'un, charger quelqu'un d'un travail supplémentaire (remarque d'un malade : « ils veulent créer comme une succursale chez quelqu'un »). Voilà le type de l'enfant gâté. Lorsque nous constatons pareil effort pour se faire gâter davantage, alors nous

savons que l'enfant éprouvait une certaine difficulté à maintenir cette connexion. Nous sommes déjà assez éclairés pour pouvoir dire que l'énurésie est probablement une attaque résultant d'une attitude adoptée par un enfant pour s'approprier quelqu'un. A ce type appartiennent aussi les enfants qui remuent sans arrêt pendant la nuit, qui crient la nuit (pavor nocturnus) et qui, par le bruit, essaient d'établir le contact avec d'autres. Il en existe aussi qui se lèvent, qui marchent pour établir par là ce contact et qui, de ce fait, recherchent la liaison avec les autres. C'est le langage exprimé par un autre organe. Il est significatif de voir comment l'enfant arrive à l'exprimer. Il y a là un rapport avec une infériorité de la vessie et avec les centres nerveux qui la commandent. J'étais le premier (en 1907) à indiquer que chez l'énurétique on trouve une faiblesse de la colonne lombaire. J'ai souligné aussi que l'énurésie est en rapport avec la spina bifida ou avec un naevus congénital de cette région. (Le Professeur Fuchs partage cet avis.) D'autre part, il faut comprendre comment l'enfant arrive à parler ce « jargon de la vessie ». On le constate principalement chez les enfants dont on a attiré l'attention sur l'importance de la fonction, et lorsque la mère s'est donnée une peine inusitée pour tenir l'enfant propre la nuit, parce qu'elle a surestimé cette propreté. L'enfant arrive ainsi automatiquement à l'idée : ici il y aurait lieu de faire quelque chose, ici il y a un point d'attaque. Car vous comprendrez que chez tous ces enfants on retrouve toujours les signes de l'enfant gâté.

Nous ne voulons pas rester dogmatique et nous allons voir la suite.

Il a douze ans. Nous ne devons pas perdre de vue qu'il a été gâté et que, depuis que l'énurésie persiste, il a l'impression qu'il ne reçoit plus suffisamment d'amour. Nous pouvons en déduire certains détails. Il a probablement un frère ou une sœur cadette. Ce sont des motifs pour lesquels un enfant gâté commence une lutte, ou c'est manifestement par ce défaut qu'il accuse ses parents de moins le gâter. Une accusation est identique à une attaque, il n'y a pas de différence. Il a été délogé de sa situation. Peut-être a-t-il un beau-père ou une belle-mère. Nous n'avons pas de règle fixe. Il est très important pour nous de savoir ce qui se passe. Il nous faut trouver pourquoi cet enfant est actuellement moins gâté. Le garçon a un but idéal fictif (son idéal est son intentionnalité) : se faire gâter, avoir quelqu'un d'autre à mettre à contribution. Il faut changer ce but, lui en montrer un autre, afin qu'il puisse se rendre utile.

« Jamais la nuit, uniquement le jour. »

C'est un renseignement qui influence fortement notre manière de penser. Le jour il se trouve dans une grande tension, la nuit il semble être content. On peut se faire toutes sortes d'idées et supposer que souvent, la nuit, il dort avec sa mère, tandis que le jour il désire se faire remarquer d'une façon désagréable, comme s'il voulait dire : « occupez-vous davantage de ma personne. » Le jour sa lutte est plus intense.

« Il perd souvent aussi ses matières. »

Pour cette même raison il se fait aussi remarquer en se salissant avec ses matières. La lutte est menée dans un état de découragement complet. Établir le diagnostic d'imbécillité dans ce cas dépend de l'idée que l'on se fait de ce mal. Nous demandons : Pourquoi ne le fait-il pas la nuit? Nous trouvons parfois que des enfants qui s'engagent beaucoup dans leurs jeux, perdent tout contrôle de ces fonctions. En partant de ces détails, nous pouvons remarquer qu'il s'agit là d'une fonction sociale. Il

faut considérer comme anormale une fonction qui s'accomplit en dehors de toute conduite sociale.

« Il s'agit d'un enfant illégitime. »

Nous pouvons nous attendre à ce que cet enfant ait grandi sans amour, sans la chaleur de l'affection et sans cette atmosphère de tendresse qu'on crée normalement autour des enfants pendant les premières années de leur existence. Mais nous trouvons aussi parmi les enfants illégitimes des enfants gâtés. Il nous faudra donc encore obtenir des éclaircissements à ce sujet :

« Son père est tombé au champ d'honneur, sa mère s'est remariée. »

L'hypothèse de la présence d'un beau-père se confirme.

« De cette deuxième union sont nés deux enfants, un garçon qui a huit ans et une fille qui a six ans. »

Si vous vous souvenez que j'ai parlé antérieurement d'un accusation, vous verrez déjà mieux que notre manière d'interpréter le cas était juste. Il a probablement raison d'accuser et il n'y a pas de doute qu'il le ressent. Je me souviens d'un cas où un garçon avait perdu sa mère lorsqu'il avait deux semaines. Le père s'était remarié peu de temps après et personne ne savait que l'enfant n'était pas de sa mère actuelle. On ne le lui avait jamais dit. Plus tard naquit un deuxième enfant. Lorsqu'il me consulta par la suite, il me raconta qu'il avait vécu jusqu'à l'âge de 14 ans dans l'idée que cette femme n'était pas sa mère, mais sa belle-mère, et cette impression s'était alors confirmée. Le fait vous prouve à quel point les enfants ressentent distinctement ces détails, même lorsqu'ils sont bien traités. Ils perçoivent malgré tout une différence ; s'il y a d'autres enfants, ils sentent que ces derniers jouissent de plus d'attention et de plus de soins.

« L'enfant se conduit envers ses frères et sœurs d'une façon tout à fait satisfaisante. »

Vous ne voyez pas de lutte parmi ces enfants. J'ai souvent constaté qu'un enfant peut être jaloux, mais peut quand même aimer ses frères et sœurs. Il peut se sentir désavantagé, mais il peut s'entendre avec eux. Pareil sentiment peut avoir des suites différentes. Une fillette de cinq ans, enfant unique jusque-là, avait une sœur cadette. Plus tard, on apprit que cette aînée avait tué trois petites filles, comme si elle voulait dire : « toutes les filles doivent disparaître. » Vis-à-vis de sa petite sœur par contre, elle s'était conduite d'une façon impeccable. Elle a exécuté ses meurtres avec une habileté insigne et ce West qu'au troisième qu'elle a été découverte.

« Le beau-père était, au début, particulièrement sévère envers lui. »

Le garçon a vécu une triste période ; à l'arrivée du beau-père sa situation s'est aggravée, c'est à ce moment-là que commença son accusation.

« Mais grâce à l'intervention de la mère sa situation s'est améliorée, »

Nous pouvons imaginer que cette amélioration n'était pas telle que le garçon l'ait ressentie d'une façon permanente.

« L'enfant a grandi généralement loin de la maison, soit chez une tante... »

Au début de son existence il a dû se trouver à l'aise. Chez des tantes ou des grand-mères, les enfants sont généralement bien traités.

« ... soit à l'orphelinat. »

Je n'affirmerai pas qu'il en était de même dans cet établissement. Mes impressions sur ces maisons ne sont pas des meilleures. Il y règne une certaine discipline exigeant que les enfants ne se mouillent pas et ne se salissent pas. Vous voyez que cette discipline était trop sévère pour cet enfant. Il est probable que la tante, elle aussi, a attribué trop d'importance à ces fonctions. Nous pouvons observer que, si on essaye de faire comprendre à un enfant l'importance de l'absorption des aliments, l'enfant montrera des difficultés dans ce domaine. Ceux qui veulent être maîtres de leurs fonctions ou de leurs membres se refusent à recevoir des ordres à ce sujet. On pourra voir qu'il se lève, la nuit, dans un état de demi-sommeil, qu'il s'assied sur le vase et n'a presque besoin d'aucune assistance. Mais lorsqu'il s'éveille et qu'on le met sur le vase, il refuse et ce sont alors des crises de colère. Nous ne sommes pas suffisamment éclairés pour savoir où a été commise l'erreur dans l'éducation de cet enfant. Il est probable que d'une situation agréable, il a dû passer dans une situation peu favorable.

« L'enfant fréquente maintenant la première classe du lycée. »

Je crois que c'est un peu tard pour son âge. C'est à l'âge de dix ou onze ans qu'il aurait dû fréquenter cette classe. Vous pouvez admettre comme certain que, s'il a pu avancer jusque-là et qu'il fréquente le lycée, il n'est ni idiot, ni à considérer comme imbécile ou débile. Il est vraisemblable qu'il aurait été meilleur élève s'il n'avait pas souffert constamment de cette tension psychique.

« Il a dû redoubler la première et la troisième classe de l'école primaire. »

Ce qui corrobore notre hypothèse selon laquelle il a souffert d'une certaine tension et n'a pas pu préparer suffisamment ses classes, surtout s'il avait affaire à un instituteur sévère. Il a fait un pas de plus vers le découragement. A la maison ces circonstances n'ont pas dû lui être favorables.

« Maintenant il progresse convenablement à l'école. »

Il est probable que l'instituteur est aimable.

« Il a des amis. »

Il commence à reprendre espoir et à regarder la vie avec plus de courage.

« Souvent, à l'école ou dans la rue, il fait des grimaces. »

Ces grimaces ont de nouveau une forme de dynamisme que nous pouvons considérer comme un langage. Qu'est-ce à dire, sinon que ce garçon demande qu'on le regarde? Il joue un rôle, une comédie qui a pour but d'attirer l'attention des autres. Là vous avez un phénomène analogue à celui de l'énurésie et au fait qu'il se salit avec ses

matières. Il souhaiterait se pousser davantage au premier plan. Il a l'impression qu'on le néglige et il lutte pour se faire remarquer.

« Il aurait commencé à marcher à onze mois et a parlé assez tard. »

Il existe des enfants dont le développement du langage se règle d'après les circonstances extérieures (mutisme). Nous aurions même compris celui qui eût soutenu que cet enfant est imbécile, quoique ce ne soit pas le cas ici.

« Il montre en outre un défaut de prononciation. Lorsqu'il parle, sa langue vient buter contre les dents. »

C'est ce que nous appelons « zézayer ». Je ne comprends pas pourquoi on ne remédie pas à pareil défaut ; il faudrait montrer doucement à l'enfant comment il faut tenir sa langue lorsqu'on parle ou employer des dispositifs en fil de fer, On arrive facilement à faire disparaître ce défaut, qui, en l'occurrence, a dû contribuer encore à lui faire considérer son rôle comme désagréable. Sans doute s'est-on moqué de lui, ce qui a dû le décourager.

« Le père aurait présenté le même défaut de prononciation. »

Ce n'est pas le défaut de prononciation qui s'est transmis, mais la forme de la langue ou la conformation du maxillaire. Tout défaut de prononciation est favorisé par une disposition organique spéciale. Nous constatons très fréquemment chez les bègues, soit une disposition anormale de la charpente osseuse du maxillaire ou du larynx, soit des anomalies dentaires. Toutes ces circonstances contribuent à gêner le déroulement normal de la prononciation et ouvrent la voie à un défaut de langage.

« Maladies infantiles : rougeole, varicelle, en plus pneumonie. Ablation des végétations et des amygdales il y a trois ans. »

Nous ne devons pas dédaigner ces renseignements.

« L'enfant est chétif, asthénique et donne une impression de timidité et d'anxiété. »

Nous ne nous attendons pas à ce que l'enfant nous donne l'impression d'être courageux. Il touche au découragement. S'il s'est légèrement amélioré ces derniers temps, c'est peut-être parce qu'il est en progrès à l'école.

« Du fait que son maxillaire supérieur est plus proéminent que le maxillaire inférieur et qu'il garde la bouche presque constamment ouverte, il donne une impression de niaiserie. »

Vous voyez qu'il présente des anomalies de la charpente osseuse. Son aspect niais a dû contribuer à augmenter sa singularité.

« Examen organique général : rien à signaler, réflexes normaux ; l'examen neurologique n'a pas encore été effectué ; l'examen du nez et du pharynx non plus. La mère et un frère avaient une néphrite. »

Il est très intéressant du point de vue de la psychologie individuelle, que l'on trouve chez les énurétiques une infériorité de tout le système urogénital (par exemple infériorité d'un rein), fait sur lequel j'ai déjà insisté dans mon étude sur « l'infériorité des organes ». Ces infériorités causent parfois des maladies, ce qui ne veut pas dire que l'énurésie est elle-même la suite d'une maladie organique. Il existe une infériorité embryonnaire qui favorise l'apparition de l'énurésie. Une faiblesse du tractus digestif et une faiblesse de l'appareil génital se constatent également chez les énurétiques. La faiblesse de l'appareil génital est présente dans presque tous les cas.

Il s'agit maintenant de voir de quelle façon nous pouvons parler à la mère et d'établir si le cas de cet enfant est vraiment aussi désespéré. Nous essayons par ailleurs de nous rendre compte si le sujet s'est amélioré ces derniers temps, alors que nous constatons des signes favorables tels que le fait d'avoir des amis et un meilleur rendement à l'école. Il s'agit aussi de déterminer la mère à faire comprendre à cet enfant qu'il a sa valeur et à lui montrer qu'on ne le néglige pas. Il faudrait enfin l'engager à obtenir du père qu'il adopte une meilleure conduite envers le garçon, qu'il lui fasse plaisir parfois, en l'emmenant par exemple en promenade, seul, un dimanche. Dans ces conditions l'enfant abandonnera son attitude accusatrice et ne gâchera plus les joies de la famille.

Il nous faut encourager le garçon lui-même pour qu'il puisse avoir des succès, il faut aussi lui proposer un but, en étant certains qu'il pourra l'atteindre. Nous essayerons de lui préciser ce but et nous lui demanderons s'il est capable d'établir des rapports amicaux entre lui-même et ses parents. Si nous réussissons à le rendre plus aimable, alors il fera lui-même des efforts pour éviter d'attirer des ennuis aux autres. On peut supposer qu'il ne se salit pas chez l'instituteur

il ne se salit que là où il se sent complètement découragé.

Vous percevez les points de vue les plus importants obtenir de la part des parents une attitude plus favorable envers l'enfant, encourager le garçon et lui faire comprendre l'importance d'une profession.

Dr A (à la mère) - Nous voudrions vous parler au sujet du garçon. Comment travaille-t-il à l'école?

La mère : Ces derniers temps il a fait des efforts.

Dr A : A-t-il déjà dit ce qu'il voudrait faire dans la vie?

La mère : Il voudrait devenir électricien.

Dr A - Il a déjà de l'ambition. Comprend-il quelque chose à ce métier?

La mère : Oui, il montre un certain intérêt pour ce métier.

Dr A : Se rend-il utile à la maison?

La mère : Oui.

Dr A : Est-il heureux lorsqu'on reconnaît ses services et lorsqu'on le loue? J'aimerais qu'on louât souvent cet enfant. Il a soif de louanges, il voudrait qu'on le traitât avec tendresse et sensibilité. Comment s'entend-il avec vous?

La mère : Il obéit ; on peut compter sur lui.

Dr A : Surveille-t-il les autres enfants ; s'entend-il avec eux, n'a-t-il pas été trop isolé?

La mère : Le second ne se laisse pas influencer par lui.

Dr A : Le second est beaucoup plus leste, plus rapide, les seconds se meuvent toujours plus rapidement. Comment dort-il?

La mère : Il ronfle fortement, il a eu des végétations.

Dr A : Où dort-il?

La mère : Il dort dans ma chambre. Je crois que mon fils craint mon second mari et il est très peureux. Avant il était chez des étrangers ; sa tante était très bonne avec lui, puis il entra à l'orphelinat.

Dr A (*le changement de la situation a commencé à l'orphelinat*) : Ne pourrait-on pas faire comprendre au père qu'il doit faire perdre à l'enfant cette tendance à avoir peur de lui? C'est un gentil garçon, il a besoin d'être traité tendrement et aimablement. On peut en faire quelque chose. Si le père voulait, un dimanche, l'emmener en promenade et lui faire quelque plaisir, ce serait très bien. Il ne faut jamais battre le garçon ni crier après lui. Il est sur une très bonne voie et il se développera bien. Comment est-il couché la nuit?

La mère : Il est couché sur le ventre.

Dr A : il *se détourne de la vie et se cache*.

La mère : Il tire aussi la couverture par-dessus sa tête. Depuis qu'il est rentré de l'orphelinat il est très craintif.

Dr A : Essayez une fois de ne pas le critiquer, de ne pas le gronder; moi je lui dirais : tu es capable! Je le louerais et lui montrerais que je l'aime. Pareil enfant a besoin d'une preuve d'affection. S'il en était ainsi tout irait mieux avec lui. N'a-t-il pas envie de vous quitter?

La mère : Lorsque je lui dis que je le ferai retourner à l'orphelinat, il a peur.

Dr A : Je ne lui dirais pas une telle chose. Est-il le même à l'école et à la maison?

La mère : L'enfant a peur à l'école parce qu'il ne peut pas quitter la classe quand il le veut. Lorsqu'il a envie de sortir, il n'ose pas le demander à l'instituteur.

Dr A : Peut-être serait-il bon d'avertir l'instituteur par un mot provenant de l'hôpital. (On prend congé de la mère.)

Dr A (s'adressant à Émile) : Bonjour! Travailles-tu bien à l'école? Que voudrais-tu devenir?

Émile : Mécanicien.

Dr A Bravo! En es-tu capable? Comment va l'écriture? Émile Pas bien!

Dr A Et le dessin?

Émile Assez bien.

Dr A Tu peux devenir un bon mécanicien mais il faut que tu aies du courage, il ne faut pas avoir peur. On ne te veut pas de mal. Veux-tu apprendre à ne pas avoir peur? Tu n'es pas obligé de faire le bébé devant l'instituteur! Tu es déjà grand, tu n'es plus un nourrisson ; même si tu as une fois des mauvaises notes, il ne faut pas avoir peur. Moi aussi, j'ai eu des mauvaises notes, mais alors je me suis attaqué avec plus d'acharnement à la question et ensuite les choses marchaient mieux. Il ne faut pas toujours avoir peur! Lorsque tu as peur, tu te conduis comme un bébé. Combien de temps dois-tu fréquenter l'école?

Émile Pendant deux ans encore, puis j'entre en apprentissage.

Dr A Et en gymnastique, comment ça va?

Émile J'ai eu deux !

Dr A As-tu beaucoup d'amis?

Émile J'ai aussi des amis méchants. Ils me battent toujours.

Dr A Te querelles-tu avec eux?

Émile Parfois.

Dr A Il ne faut pas faire de mal aux autres. Sais-tu qu'on peut se quereller sans blesser. Ce sont en quelque sorte des exercices de gymnastique. Te querelles-tu aussi avec ton frère?

Émile Il a huit ans.

Dr A Alors tu es l'aîné. Est-il gentil?

Émile Lui aussi est méchant et il se querelle avec moi.

Dr A Il ne semble pas tellement peureux. Il faut que tu essayes de faire des progrès. S'il peut se conduire comme un adulte à huit ans, il faudra bien que tu y arrives toi aussi. Reviens dans un mois et raconte-moi comment tu vas, si tu as déjà plus de courage et si tu te conduis en adulte et non pas comme un bébé. Essaie cela et tu me raconteras si tu as pu y arriver. (On prend congé de l'enfant.)

Pour le moment nous sommes à l'époque de l'encouragement. Si nous parlons de ses défauts, nous sommes loin de l'encourager. S'il revient dans un mois et si nous constatons qu'il progresse, alors on pourra aborder la question de ses défauts.

Chapitre XIX

L'énurésie, moyen de liaison

[Retour à la table des matières](#)

« F., âgé de douze ans, est présenté à la consultation pour défaut d'énurésie. »

C'est probablement un enfant luteur, gâté sans doute antérieurement et à qui certains événements ont fait perdre le bénéfice de ce traitement. Depuis il se sent mal à l'aise et commence à attaquer sa mère de façon à l'obliger à s'occuper de lui, même la nuit. Il nous faut rechercher les indices qui nous permettront d'affirmer qu'il s'agit d'un enfant gâté, à savoir : s'il est découragé, jaloux d'un enfant plus jeune, s'il fait des difficultés au moment des repas, essaye de se trouver au centre de l'attention, ou cherche à se concilier la sympathie d'autres personnes.

« ... qu'il présente souvent le jour... »

Si vous entendez dire qu'un enfant mouille le jour, c'est l'indice d'une lutte déjà très violente. Il ne se contente pas de déranger les autres pendant la nuit. Il le fait aussi le jour. Nous devons au moins établir s'il ne présente pas de défauts mentaux. Les maladies organiques qui causent pareille énurésie sont très rares.

« ... rarement la nuit. »

Pendant la journée il mène une lutte violente, la nuit il se trouve probablement dans une situation plus favorable et il se calme. Nous ne serions pas étonnés si on nous disait qu'il mène cette lutte d'une façon consciente et si le trait dominant de son caractère était l'arrogance. Car l'arrogance est une lutte presque consciente.

« Lorsqu'il est accompagné par sa mère ou lorsqu'il se trouve à l'école, il ne se mouille jamais. »

C'est l'indice que son énurésie est motivée par des éléments psychiques. Si sa mère se trouve près de lui, il n'a pas besoin de chercher à l'attirer à lui. Il est probable qu'à l'école aussi il se sent à l'aise. Peut-être est-il bon élève ou veut-il éviter de se faire exclure de l'école.

« La mère est divorcée. »

Des mésententes dans le ménage ont une très mauvaise influence sur les enfants. Les époux qui se querellent s'occupent généralement peu des enfants et manifestent de la mauvaise humeur à leur égard. Il est à remarquer que parmi les enfants difficiles, les délinquants, les névrosés, les pervers sexuels, les ivrognes, on trouve très souvent les enfants de ménages malheureux ou mauvais. Nous allons essayer de voir si cet enfant n'a pas été surchargé, la surcharge étant toujours un motif d'aggravation.

« Il habite chez ses grands-parents. »

Il faut se souvenir que les grands-parents se conduisent souvent d'une façon très tendre avec leurs petits-enfants. Pas toujours : car si la mère gâte l'enfant, la grand-mère lui en fait le reproche, - et si la mère ne gâte pas l'enfant, alors c'est la grand-mère qui le fait.

« L'enfant dormait antérieurement dans la chambre des parents. »

Cela prouve que cet enfant était gâté, soit parce que, grâce à ses propres efforts, il a pu s'approcher de sa mère, soit parce que les parents voulaient toujours l'avoir avec eux.

« Maintenant il dort seul. »

Cette circonstance ne nous est pas indifférente et joue certainement un rôle dans la genèse de son énurésie. Si l'enfant couchait dans le lit de sa mère il ne se mouillerait pas.

« L'enfant est fortement attaché à sa mère. »

Ce qui confirme l'idée que cet enfant est profondément lié à sa mère. Il essaye de gagner sa mère et de l'utiliser comme aide.

« Il est très gâté par ses grands-parents. »

Nos suppositions sont donc confirmées.

« Il y a quatre ans, il resta alité à l'hôpital pendant sept mois à cause d'une ostéomyélite de la hanche et du fémur. »

Il s'agit d'une maladie chronique pendant laquelle on gâte énormément les enfants. De semblables circonstances provoquent habituellement, après la guérison de ces enfants, un manque terrible de cette tendresse dont on les entourait pendant leur maladie. Jamais un enfant ne sera autant gâté que lorsqu'il sera hospitalisé pour une maladie telle qu'une ostéomyélite.

« On avait même proposé à l'époque une amputation, mais le mal a pu guérir, laissant toutefois une ankylose importante. »

Il a donc aussi un défaut organique. Cette circonstance contribue à éveiller et à maintenir chez ces enfants un lourd sentiment d'infériorité. Les enfants gâtés ont déjà à priori un sentiment d'infériorité ; ils doutent de leurs aptitudes. Du fait que ce garçon présente une ankylose, son sentiment d'infériorité se renforce, il essaye de s'appuyer encore davantage sur les autres. A cause de cette maladie il a manqué l'école de sept à dix ans. Ces années il les a évidemment passées auprès de sa mère.

« A l'âge de dix ans il est entré dans la troisième classe auxiliaire et maintenant il fréquente la quatrième classe auxiliaire. »

Les classes auxiliaires représentent encore une accentuation de l'infériorité, à moins qu'il ne s'agisse d'un enfant imbécile ou débile. Car là l'enfant ne s'aperçoit pas qu'il se trouve parmi des enfants arriérés. Il est tout à fait courant à Vienne, par exemple, de parler de « classes d'imbéciles » dans ce cas. Un enfant normal a l'impression d'une dégradation si, par malheur, il arrive dans une classe auxiliaire. Cet enfant a donc de nombreux motifs pour se sentir comme inférieur et désavantagé.

« Il travaille bien à l'école. »

Nous ne sommes pas étonnés d'apprendre qu'il progresse bien à l'école, s'il est psychiquement normal. Ce n'est pas un avantage que d'être borgne parmi les aveugles ; ce n'est pas un triomphe.

« Il rencontre des difficultés en calcul. »

Si un jour il trouve la bonne façon de calculer, il fera là aussi des progrès et il pourra aussi bien calculer que les autres.

« Si l'on pose des questions à d'autres élèves, c'est lui qui intervient à haute voix. »

Nous pouvons en déduire qu'il s'agit d'un enfant intelligent. Cet enfant gâté voudrait se mettre en avant. Son énurésie est également un moyen pour y parvenir. A l'école il se trouve dans une position satisfaisante ; il peut être content de lui ; mais là encore il voudrait devancer les autres et c'est pour cela qu'il élève toujours la voix.

« Même lorsqu'il s'amuse avec d'autres, il faut qu'il joue le premier rôle. »

Il a son propre style, ce que vous ne trouverez pas chez les faibles d'esprit, et nous pouvons dire que sa place n'est pas à l'école auxiliaire. Nous savons que, du fait de sa

maladie, il n'a pas été suffisamment préparé pour une classe normale et qu'il lui serait difficile de la suivre. Il serait nécessaire d'ouvrir une école préparatoire spéciale pour de tels élèves.

« Il a un frère, de 4 ans et demi son aîné, qui dans le temps fut très gâté par son père. »

Nous tirons la conclusion qu'il n'a pas de frère ou de sœur cadets. Il vit probablement dans l'idée que le frère aîné le devance. Celui-ci est gâté par le père et il n'est pas à l'école auxiliaire.

« Le frère aîné est très joli. Il a dû redoubler la première classe de l'école primaire, mais maintenant il travaille très bien, il est très sérieux et très réfléchi. »

Lorsque nous entendons parler de deux frères où l'aîné se développe bien et est imbattable, le cadet est généralement un enfant difficile. Si c'est le cadet qui avance bien, suit facilement son aîné ou même le menace dans sa position, c'est l'aîné qui deviendra un enfant difficile. Une fois de plus cette conception se trouve confirmée ici. Il est probable que l'aîné ne se gêne pas pour faire remarquer que son frère se trouve à l'école auxiliaire.

« Notre enfant aime beaucoup faire le pitre. »

Manifestation fréquente chez les enfants qui ont un vif sentiment d'infériorité, qui ne font rien et veulent se placer au centre de l'attention. Nous trouvons souvent chez ces enfants trois manifestations parallèles : l'énurésie, le besoin d'interrompre les autres et la pitrerie. Toutes formes d'extériorisation d'un être faible et ambitieux. Celui qui a confiance en soi ne se conduira pas de la sorte.

« Il crie souvent la nuit. »

Là aussi il cherche un contact. Crier et faire le pitre sont des preuves de son intelligence ; il fait tout d'une façon correcte, il le fait comme nous-mêmes sans doute l'aurions fait - si j'ose m'exprimer ainsi - si nous avons été dans la même situation et si nous avons mal compris cette situation, qui exige du courage.

« Pendant les repas il ne fait pas de difficultés pour absorber ses aliments. »

Signe que l'on n'a pas commis d'erreur en matière d'éducation dans cette famille, on n'a pas trop mis l'accent sur l'importance des repas. L'enfant a commis ici une erreur : il devrait, là aussi, créer des difficultés. Nous n'avons pas à nous étonner si, dans la structure d'un style de vie, nous constatons l'absence de certains symptômes auxquels nous aurions pu nous attendre de par notre expérience.

« Il s'habille et fait sa toilette seul. »

Dans ce domaine on a probablement procédé d'une façon satisfaisante.

« Les parents et les grands-parents paternels sont des consanguins. »

Au fond, cela n'a pas d'importance, car ce même fait se présente chez beaucoup d'enfants. On ne peut pas imputer son défaut à des facteurs héréditaires. Mais je

voudrais souligner que je trouve toujours des mariages entre consanguins parmi des gens sans courage. Ils cherchent une sorte de sécurité dans le choix de leur partenaire. Et ils la trouvent plutôt chez des personnes qu'ils connaissent depuis leur enfance. C'est l'indice d'un faible sentiment social car leur famille représente pour eux toute la société. Je ne voudrais pas nier que les mariages consanguins donnent des enfants qui présentent des infériorités organiques (infériorité de la vue ou de l'ouïe). Mais, d'après ce que j'ai pu constater jusqu'à présent, c'est seulement dans les cas où des infériorités identiques se trouvent chez les deux partenaires. Et nous trouvons d'autre part des enfants parfaitement sains chez des consanguins où ces infériorités parallèles n'existent pas. Nous nous opposons au mariage consanguin uniquement parce que le sentiment social exige un vaste mélange sanguin. Des individus qui établissent une si grande différence entre les personnes de leur propre famille et les autres n'ont pas un grand sentiment social.

« L'enfant a eu la varicelle et la coqueluche. »

Pendant ces maladies les parents gâtent beaucoup les enfants. Vous observerez qu'il existe une série de maladies infantiles qui entraînent automatiquement les parents à gâter leurs enfants. Ce sont par exemple : la scarlatine, la coqueluche. Elles sont souvent suivies d'une série de difficultés caractérielles qu'on a tendance à imputer à la maladie. Inversement, vous pouvez parfois constater qu'un enfant difficile s'améliore après une maladie grave. On n'irait cependant pas jusqu'à soutenir que la scarlatine pourrait exercer une influence favorable sur le caractère de l'enfant.

« Il a appris à marcher à l'âge de seize mois. »

Si la mère ne se trompe pas, l'enfant a peut-être présenté du rachitisme. Il est évident que, dans ces circonstances, il a été plus surveillé par la mère qu'il ne l'eût été dans des circonstances normales.

« Ce n'est qu'à l'âge de trois ans qu'il a appris à parler correctement. »

Ce qui prouve qu'il n'avait pas particulièrement besoin du langage, car si le langage lui avait paru nécessaire, il aurait parlé plus tôt. On a dû satisfaire tous ses désirs et faire tout pour lui sans qu'il ait à parler. Cela se présente également chez les muets qui entendent. De tels enfants sont en général particulièrement gâtés et ils n'ont pas besoin de parler. On voit souvent les mères remarquer alors avec fierté qu'elles prévoient toujours les désirs de leurs enfants ; ces derniers souhaitent toujours qu'on les comprenne sans qu'ils aient à parler et qu'on s'occupe constamment d'eux. Mais étant donné que ces enfants ne parlent pas et que d'autre part la personne choisie exécute toujours le travail supplémentaire dont ils la chargent, nous pouvons comprendre comment se constitue la structure psychique de ces muets qui entendent. Nous savons aussi que les enfants peuvent former et régler toutes leurs fonctions d'après leur entourage.

Je connais le cas d'un enfant, né d'un ménage de sourds-muets, mais qui était lui-même parfaitement normal ; il entendait et parlait normalement. S'il venait à se blesser, il commençait à pleurer, mais sans bruit. Les larmes coulaient sur ses joues, son visage était triste, mais on ne l'entendait pas. Il savait que le bruit était inutile. Les fonctions se développent d'une façon différente. Vous pouvez inclure dans ces considérations la psychologie des instincts, car les instincts se développent seulement

d'après J'entourage. On a épargné à ce garçon la nécessité de parler, et ainsi son langage n'a pu se développer à temps.

« Actuellement il parle d'une voix un peu nasillarde. On procéda à l'ablation des amygdales et des végétations il y a quatre ans. Il est probable qu'il faudra recommencer l'intervention sur les végétations d'ici peu. Type légèrement mongoloïde. »

Nous sommes un peu surpris d'apprendre qu'il s'agit d'un type mongoloïde. Il y a lieu de craindre qu'il n'appartienne finalement au groupe des enfants débiles. Je ne le classerais pas à coup sûr parmi les enfants de type mongoloïde. Jusqu'à présent on n'a pas trouvé un seul enfant de ce genre qui ne soit pas faible d'esprit ; mais il ne faut pas oublier que certains sujets ressemblent à des mongoloïdes sans pour cela être faibles d'esprit.

« Il a la racine du nez large, des oreilles décollées, la lèvre inférieure proéminente. L'examen du système nerveux ne présente rien de particulier et l'intelligence est normale. Sa jambe droite est raide. L'enfant aime faire de la gymnastique et il a pu obtenir l'autorisation de prendre part aux exercices dans la mesure où sa jambe le lui permet, alors qu'au début toute gymnastique lui était interdite. »

J'ai souvent constaté que des enfants qui présentent des défauts des membres supérieurs ou inférieurs s'adonnent avec beaucoup de zèle à la gymnastique. Ici se confirme une fois de plus une des thèses fondamentales de la psychologie individuelle, à savoir que les meilleurs rendements s'obtiennent par un intérêt spécial, provoqué par un organe inférieur. Il y a quelques années, dans notre ville, un danseur unijambiste se produisait devant le public.

Vous pouvez imaginer que nous ne pouvons, dans le peu de temps qui nous est donné, réaliser tout ce qu'on peut obtenir de cet enfant. Si quelqu'un voulait se mettre à la disposition de la mère et de l'enfant notre travail serait grandement facilité. Il faut essayer de rendre l'enfant plus indépendant et plus courageux et, par des leçons supplémentaires, l'amener à pouvoir fréquenter l'école normale. Il faudrait lui proposer un but, et lui montrer la manière d'arriver à un rendement brillant sur le côté utile de la vie. A partir du moment et dans la mesure où il enregistre des succès, ses mauvaises habitudes n'auront plus de raison d'être ; son dernier refuge était l'énurésie. Mais si nous faisons cette proposition à l'enfant, en ayant la mère contre nous, l'enfant ne sortira pas de ses difficultés. Je veux montrer à la mère la véritable structure de la personnalité de l'enfant et essayer de l'influencer.

Dr A (à la mère) : Nous allons parler de votre enfant. Dites-moi, c'est un des meilleurs élèves de sa classe?

La mère : Je ne pourrais pas dire cela.

Dr A : C'est un des meilleurs élèves de la classe auxiliaire?

La mère : Cela va assez bien, sauf pour le calcul. D'autres enfants sont plus forts que lui. L'institutrice dit que s'il lit lentement, tout va bien, mais il s'emballe...

Dr A : Que voudrait-il devenir?

La mère : Menuisier.

Dr A : Que fait son père?

La mère (fièrement) : Il est mécanicien dentiste. Le grand-père a un magasin de meubles. Mon père disait qu'il voudrait que l'enfant apprenne le métier pour s'y connaître dans la confection des meubles.

184

Dr A : Il veut donc dire menuisier? A-t-il des amis?

La mère : Justement, toujours des enfants plus jeunes que lui.

Dr A : A-t-il tendance à se joindre à d'autres enfants?

La mère : Il ne veut jouer qu'avec des enfants plus jeunes que lui.

Dr A : Fréquente-t-il un patronage ?

La mère : Il était chez « les amis des enfants ». Une fois les enfants se sont querellés. L'institutrice leur a tiré les oreilles et les a placés contre le mur.

Dr A : Dit-il la vérité?

La mère : Il arrive parfois qu'il raconte des histoires, mais il ne ment pas.

Dr A : Sait-il se servir de l'argent?

La mère : Oui, il est très sérieux. Dans le commerce, on peut très bien l'utiliser et il sait très bien ce qu'il fait ; il répond au téléphone et on peut lui confier des petites occupations. Mais il est très naïf.

Dr A : Comment se sent-il à l'école?

La mère : Il se sent très bien à l'école. Auparavant, il fréquentait un cours privé, nous pensions qu'il avancerait mieux, mais on ne s'est pas occupé de lui là-bas. Un neurologue a trouvé l'enfant normal et nous a conseillé de le placer à l'école auxiliaire.

Dr A : Comment sont ces enfants de l'école auxiliaire?

La mère : Ces enfants sont effrayants mais il ne s'en soucie pas. On y trouve des enfants qui sont très en retard. Si je savais à coup sûr qu'il soit capable de se défendre tout seul...

Dr A : Vous en avez douté quelquefois?

La mère : Les instituteurs m'ont toujours dit qu'il deviendrait un bon commerçant. Il s'intéresse à tout, sait parler de beaucoup de choses et donne l'impression d'être indépendant. Mais il est tellement naïf!

Dr A : Se mouille-t-il souvent?

La mère : Oui. J'ai été chez l'institutrice et j'ai demandé comment il se comportait à l'école. Elle se plaignait seulement de ce qu'il parlât à trop haute voix ; il faut qu'il en perde l'habitude. A l'école aussi il se mouille. Elle disait qu'il s'agissait d'une faiblesse (organique). *Ces derniers temps ce défaut s'est aggravé.*

Dr A : Sa situation s'est-elle aggravée à l'école?

La mère : Il progresse. Avant il ne faisait pas ses devoirs tout seul, maintenant il les fait lui-même.

Dr A : N'a-t-il pas été blâmé ? en calcul?

La mère : En calcul les autres sont plus forts que lui. Dr A : Ce serait bien s'il pouvait aussi faire des progrès dans cette matière. Voudriez-vous envoyer cet enfant dans notre garderie? (Dr A donne l'adresse.) Peut-il s'y rendre tout seul?

La mère : Oui, il sait prendre le tramway, il va à l'école tout seul.

Dr A : Dans cette garderie on arrivera à le convaincre qu'il pourra tout réussir et qu'il pourra arriver à fréquenter l'école normale.

La mère : Chez les « amis des enfants » il a également fait de belles choses. Il a confectionné un beau théâtre. Il a quelque chose qui manque à beaucoup d'enfants, comme dit l'institutrice, il est très consciencieux.

Dr A : Il serait plus favorable pour l'enfant de fréquenter l'école normale. Comment est l'autre garçon?

La mère : C'est un garçon magnifique.

Dr A : Comment se conduit-il vis-à-vis du cadet?

La mère : Ils s'aiment beaucoup maintenant. Leurs entrevues sont plus espacées. Je suis chez mes parents. L'aîné est chez sa grand-mère et les enfants se voient rarement.

Dr A : Taquine-t-il le cadet?

La mère : Il se préoccupe beaucoup de lui, il tremble pour lui.

Dr A : Il se conduit comme un père, on trouve souvent ce trait de caractère chez les aînés vainqueurs.

La mère : L'aîné s'est toujours bien développé.

Dr A : L'aîné semble être très populaire.

La mère : Le petit encore plus. L'aîné est orgueilleux.

Dr A : N'a-t-on pas taquiné le petit à cause de l'école auxiliaire ou ne s'est-on pas moqué de lui?

La mère : On ne le taquine pas à cause de l'école, mais on le taquine, on se moque de lui à cause de son pied, c'est effrayant!

Dr A : Cela s'arrangera et le fait de se mouiller aussi. Je vous conseillerais d'encourager l'enfant, de ne pas le critiquer, de ne pas le blesser et de l'exercer à tout faire par lui-même.

La mère : Ma famille l'agace, le critique et le blesse constamment.

Dr A : Transmettez-leur mes amitiés et dites-leur qu'il faudrait mettre un frein aux critiques, reproches et vexations ; nous allons essayer une nouvelle méthode pour l'améliorer.

La mère (prend congé en remerciant).

Dr A : *Il est très important de savoir qu'on l'attaque toujours à la maison.* Je ne sais pas si vous avez vu, au jardin zoologique, le tapir. Ce tapir a la particularité, si quelqu'un l'agace ou l'indispose, de lui tourner le dos et d'uriner. Il est très gênant, parfois, de réprimander quelqu'un qui n'est pas coupable.

Dr A (s'adressant à l'enfant) : Comment ça va à l'école? L'enfant : Bien.

Dr A : Tu es un bon garçon, tu pourrais être bon élève. Je crois que tu es faible, tu n'as pas confiance en toi, tu crois ne pas pouvoir arriver en calcul, ce n'est qu'une bagatelle. Tu arriveras facilement, je t'aiderai à devenir bon en calcul! Alors nous pourrions arriver à ce que tu fréquentes une autre école ; là aussi je voudrais t'aider. Nous nous y attaquerons habilement ; tu t'en réjouiras et tout à coup on dira : « ça y est, il avance ». Je voudrais que tu fréquentes ma garderie d'enfants ; on y joue, tu pourrais y faire tes devoirs et tu y serais heureux. Moi aussi j'étais très mauvais en calcul et quelqu'un a dû me montrer comment on y arrivait, puis je suis devenu le meilleur calculateur. Que dirait l'institutrice si tu devenais le meilleur calculateur?

L'enfant : Elle serait heureuse.

Dr A : Veux-tu lui faire plaisir?

L'enfant : Oui.

Dr A : Reviens bientôt et ne te chagrine pas si un garçon te dit quelque chose de méchant, il le dit par bêtise. Si on te critique à la maison, il ne faut pas que tu te fâches tout de suite et que tu te mouilles. Il faut que tu m'aides! Est-ce que je peux compter sur toi?

(On prend congé de l'enfant.)

Chapitre XX

Auprès de frères et sœurs brûlants

[Retour à la table des matières](#)

Je continue la série des explications par lesquelles je voudrais montrer comment je procède. J'ai devant moi une série de comptes rendus de cas relatifs à des enfants difficiles, comptes rendus que je n'ai pas examinés depuis un certain temps. Je voudrais travailler ce sujet avec vous, vous donner une impression approximative de la manière dont on doit examiner ces cas, vous montrer comment, nous aidant de notre expérience, nous devons envisager chaque point en détail, pour retrouver les rapports et englober toutes les manifestations dans un ensemble harmonieux. Vous allez comprendre ce que nous entendons par « explorer », par « interpréter », notions dont beaucoup d'auteurs ont parlé, mais dont je soutiens qu'elles n'ont pas été suffisamment comprises. Si éventuellement on lit des exposés sur la psychologie individuelle, on trouve que l'on croit avoir compris cette psychologie, en parlant de « tendance à la valorisation », ou encore en employant les expressions « sentiment d'infériorité » ou « tendance à la domination ». On n'oublie jamais que ces notions ont été employées par Nietzsche. Tous croient connaître la psychologie individuelle. Ces derniers temps s'est manifesté un courant qui s'appelle caractérologique et qui pratique la caractérologie de la façon la plus dissolue. Sans cesse vous trouverez qu'on se réclame de Nietzsche. Nous ne devons pas nous laisser bluffer, car nous ne sommes pas obligés d'attribuer de la finesse psychologique à ceux qui citent ce nom. Si par vanité quelqu'un cite aujourd'hui le nom de Nietzsche, il est déjà suspect.

« L'enfant en question a beaucoup souffert de maladies infantiles. »

Avant de mentionner qu'un enfant, ayant beaucoup souffert de maladies infantiles, a été gâté, je voudrais souligner que la psychologie individuelle s'est posée comme thème principal d'explorer et d'interpréter la manière dont un individu se conduit vis-à-vis des autres, étant donné qu'il n'existe pas pour lui d'autre moyen d'extériorisation. Nous savons seulement qu'il doit se mettre en rapport avec ses semblables et il nous faut établir comment il le fait. Et partant de cette règle, nous sommes en état de trouver une donnée perceptible. Lorsque je dis : tel enfant a beaucoup souffert de maladies infantiles, nous voyons se dessiner le tableau d'une corrélation sociale. Comment cet enfant s'est-il mis en rapport avec son entourage?

« Il a eu la diphtérie et a reçu des injections. »

Si ce compte rendu est écrit par les parents, nous pouvons dire que l'importance des injections les a fortement impressionnés et qu'ils y voient une chose effrayante. Ce n'est certes pas une futilité que d'avoir la diphtérie et de recevoir des injections, mais d'après la manière dont est rédigé l'exposé, nous concluons sur un rapport qui nous est présenté par les parents eux-mêmes. On veut nous donner l'impression que l'enfant a fortement souffert.

« Au moment de la convalescence survinrent des troubles nerveux : l'enfant secouait ses épaules, frottait ses mains contre ses cuisses et parlait d'une façon particulièrement précipitée. »

On peut considérer ces manifestations comme des troubles nerveux, mais les complications nerveuses que connaît le médecin, et qui surviennent à la suite de la diphtérie, sont différentes. Ce sont des paralysies du voile du palais, de certains groupes musculaires, des localisations cérébrales, - or dans le cas présent il n'en est pas question. Nous penserons qu'il s'agit soit d'un tic, soit d'un mouvement volontaire, qui a un but. Ce but, on peut aussi le trouver dans le cas d'un tic, mais pas d'une façon aussi évidente. Lorsque nous entendons dire qu'un enfant se faire remarquer en frottant ses mains contre ses cuisses, nos conceptions selon lesquelles il ne s'agit pas d'un substratum organique, se confirment. La conduite de cet enfant est suspecte et il faut se souvenir que pareilles manifestations apparaissent au début d'une démence précoce. Mais d'après l'exposé il semble ressortir que ces manifestations ont fait leur apparition en si bas âge qu'il ne nous est pas possible de penser à une semblable affection. Il nous faut songer à autre chose et introduire notre thème principal : comment cette attitude agit-elle sur les autres? C'est un mode d'extériorisation, mais un mode non satisfaisant. Remuer les épaules, frotter ses cuisses, ces gestes ont certainement attiré l'attention des parents et, d'une façon générale, de l'entourage. Il nous faut supposer qu'il y a eu un heurt dans les rapports de l'enfant avec ses parents, car habituellement on ne se conduit pas de cette manière. Nous savons, par notre propre expérience, et chacun conclura de la même façon, que pareille conduite attire l'attention. Ayant établi que cet enfant a dû être gâté, nous allons supposer que dans ses efforts ultérieurs pour maintenir la tendresse de son entourage, il a amplifié ce mouvement. Cette manière de se pousser au centre de l'attention n'est pas la plus courageuse, l'enfant ne semble pas être sûr de lui, sans quoi il aurait eu recours à des moyens plus courants; il aurait, par exemple, travaillé sérieusement, il se serait conduit gentiment, il se serait présenté sous un aspect aimable et plaisant. Il aurait progressé sur le côté utile de la vie. Il semble que cette idée ne lui soit pas venue, probablement parce qu'il n'a pas confiance en lui-même. Cet enfant parle d'une façon

très précipitée. Nous nous souvenons qu'il s'agit dans ce cas d'une tentative pour attirer l'attention de l'entourage par une manière particulière de s'exprimer. Ces grands mouvements apparaissent lorsqu'on a affaire à un fort sentiment d'infériorité. Il serait très beau si, déjà en ce moment, nous pouvions établir la cause de ce sentiment d'infériorité. Nous devons comprendre pourquoi cet enfant a recours à de si grands mouvements. S'il s'est trouvé dans une situation psychique très agréable - il a subi des maladies et reçu des injections, de ce fait il a été gâté outre mesure - alors il ne quitte pas volontiers cette situation agréable. Mais le déroulement des choses et le sort de ces enfants veulent qu'à un moment donné leur situation change. Ils ont alors l'impression d'être détrônés. Dans cette tendance à la valorisation qui anime tout le monde, il est naturel qu'ils recherchent les moyens de redevenir le centre de l'attention de leur entourage. Actuellement, bien que guéri, notre sujet cherche toujours la voie qui pourrait amener la tendresse qu'on lui avait prodiguée pendant sa maladie. Je ne peux pas encore dire si cela constitue l'unique motif qui pousse cet enfant à vouloir faire revivre la situation agréable. Il existe peut-être d'autres causes. Nous ne pouvons pas nous laisser décourager en constatant que d'autres enfants présentent les mêmes manifestations sans avoir eu de maladies graves, puisque presque tous les enfants traversent une phase où ils désirent se faire gâter. Pendant les deux ou trois premières années tout enfant pourra contracter l'habitude de se laisser gâter, si les parents n'adoptent pas la méthode qui consiste à diriger l'intérêt de l'enfant sur d'autres choses et sur d'autres personnes. C'est pour cela qu'il est nécessaire de chercher d'autres motifs qui auraient pu renforcer ce sentiment d'infériorité.

« Le médecin qu'on appela souvent en consultation disait que ce mal disparaîtrait au moment de la puberté. »

Je crois que nous ferions bien, devant cette affirmation, de tirer la déduction que l'enfant n'était pas encore à sa puberté. Cette explication du médecin n'est d'ailleurs pas plus exacte que, d'une façon générale, toutes les conceptions fantasques, je dirai inquiétantes, de certains psychologues sur l'importance de la puberté. Ils croient que la puberté est une phase effrayante, que la sexualité ruine les enfants et qu'à cette époque une transformation fondamentale se produit dans l'organisme. En réalité il ne se passe qu'une chose : l'enfant obtient plus de liberté, plus de forces, plus de possibilités et à cette époque retentit en lui comme un appel à se conduire comme s'il n'était plus un enfant. A cet appel il répond toujours d'une façon excessive. Notre époque présente une grande tendance à vouloir comprendre le comment et le pourquoi d'un individu à partir du développement de ses glandes génitales. Bientôt il ne nous sera plus permis de douter que le siège de notre intelligence se trouve dans les glandes génitales. On la présente selon l'utilité qu'on veut en retirer : s'il y a aggravation, c'est la faute de la puberté, s'il y a amélioration, c'est encore la puberté qui en est la cause. La puberté est désormais bien plus un « *Asylum ignorantiae* » qu'un terrain de recherches.

« Le père du garçon souffrait également pendant son enfance de timidité, mais dans une moindre mesure. »

Nous comprenons ici, entre les lignes, que l'enfant lui aussi souffre de timidité. Je ne sais pas comment les caractérologues qui se réfèrent à Nietzsche comprennent la timidité. Si nous y appliquons notre mesure sociale, ce terme indique une sous-estimation de sa propre personne ou, ce qui signifie la même chose, une surestimation des autres, autrement dit le garçon se sent faible. Cette faiblesse s'exprime par de grands mouvements, de l'arrogance vis-à-vis des parents. Nous ne sommes pas

étonnés de voir que, lorsqu'il se heurte, avec son sentiment d'infériorité, à des forces plus grandes, chez les étrangers, le véritable contenu de sa mentalité apparaît nettement. Cette timidité signifie « se mettre de côté », ne pas vouloir se joindre aux autres. D'après ce mouvement vous pouvez établir de quoi il s'agit : c'est un enfant qui ne se croit capable de rien. Si nous tenons là un fait certain, rien ne pourra plus nous surprendre. Tout doit se dérouler comme nous l'attendons. Nous pouvons établir comment il se conduira devant tel ou tel problème social, par exemple l'amitié.

« Les autres enfants ne souffraient pas de cette timidité. »

Il y a donc d'autres enfants dans la famille. Si nous entendons dire que les autres enfants ne sont pas timides, nous pouvons établir qu'ils n'ont pas un sentiment d'infériorité aussi marqué. Ce lourd sentiment d'infériorité peut provenir du fait que ce garçon a été fortement gâté et qu'il s'est trop longtemps appuyé sur d'autres personnes, situation qui a dû cesser à un moment donné. En apprenant l'existence d'autres enfants, nous sommes aussi en droit de penser que ce garçon a pu vivre une deuxième tragédie. Il est peut être resté le benjamin un certain temps. Je n'ose pas dire enfant unique. Le benjamin est plus que les autres au centre de l'attention, et si, plus tard, arrive le moment où un autre prend sa place, nous pouvons comprendre qu'il a ressenti une aggravation de toute sa situation. Si nous apprenons qu'il existe un benjamin qui a peut-être la préférence de son entourage, nous comprendrons que ce garçon soit enclin à se faire remarquer.

« L'aîné termine ses études universitaires. »

Si, dans une famille, l'un termine des études universitaires et l'autre pas, cette différence déclenche toujours chez le « commun des mortels » une forte rage. Et d'ailleurs peut-être pas sans raison, car le cadet serait en droit de dire : « Pourquoi ne m'avez-vous pas poussé à devenir un homme remarquable ! » Nous allons chercher si cette remarque ne signifie pas : ce garçon ne pourrait pas arriver aussi loin. Si c'est ce qu'on lui fait ressentir, nous aurons alors les matériaux nécessaires pour établir finalement pourquoi ce garçon se sent inférieur.

« Le benjamin était un enfant particulièrement doué. »

C'est une remarque qui renforce fortement nos suppositions.

« Il y a deux ans, il est mort brusquement d'une méningite, âgé alors de quinze ans. »

Nous sommes renseignés sur l'âge de notre candidat; il est âgé de plus de dix-sept ans. Nous pouvons donc élucider la question des études universitaires. Nous apprenons que le benjamin était particulièrement doué. Représentez-vous la situation en fonction de laquelle notre garçon a dû arriver à des succès. L'aîné est étudiant, le benjamin est doué, lui se trouve au milieu. Nous ne savons encore rien de ses aptitudes, nous savons seulement qu'il emploie des moyens de faible valeur. Il est clair que ce garçon ne s'est pas montré apte à faire des études universitaires, sinon il n'aurait pas remué ses épaules, tapé sur ses cuisses, et n'aurait pas été timide. Cela ne veut pas dire que les timides ne soient pas aptes à faire des études, mais dans ce rapport nous trouvons que l'exposé vise à nous faire comprendre : il est en retard, on ne peut pas le comparer aux autres. Pour motiver ces symptômes ce sont des éléments vraiment minimes, mais si nous l'avons devant nous, nous trouverons cent fois plus.

« Ce garçon ne travailla pas particulièrement bien à l'école. »

Je peux tenir mes promesses, Nous n'apprendrons plus rien de nouveau sur ce garçon. Notre expérience nous permet d'ajouter que cet enfant n'est pas faible d'esprit. Tout se produit en fonction de son style de vie, comme nous l'avions prévu; il faut qu'il y ait de l'intelligence et de la raison dans sa conduite.

« Il a dû redoubler sa classe deux fois. »

Cet échec n'a pas dû l'encourager. Il y a des enfants qui, lorsqu'ils redoublent leur classe, se mettent au travail, deviennent de bons élèves et progressent rapidement. Mais, généralement, pareil échec pèse sur l'enfant pour longtemps. Je crois qu'il faut longuement réfléchir avant de faire redoubler une classe à un enfant et se demander si on ne pourrait pas employer d'autres moyens.

« Par autorisation spéciale il a pu rester à l'école jusqu'à l'âge de seize ans, ce qui lui a permis de terminer sa scolarité. »

On nous a signalé à quel point il était en retard par rapport à son frère aîné. Je dois ajouter, comme il était à prévoir : c'est un cadet. Il essaye par tous les moyens d'acquérir le droit d'aînesse (cf. Jacob et Esaü). Il n'existe pour lui qu'une seule voie, pour détrôner un frère aîné aussi capable : se joindre davantage aux parents et essayer de les attirer de son côté par des moyens du reste sans valeur. Ainsi se manifeste ce que nous avons expliqué et ce que les recherches des autres auteurs n'ont jamais pu éclaircir : si parmi deux frères le cadet arrive à suivre l'aîné et qu'il ne perde pas l'espoir de l'égaliser un jour, le développement se fait sans heurt et le cadet aura des particularités qui le caractériseront. Il sera toujours sous pression, il aura un dynamisme très ardent, il courra. Si cette action lui réussit au point de maintenir toujours son espoir ou son courage, son développement est assuré. S'il n'y parvient pas, s'il perd l'espoir, il devient un « enfant difficile ». Il nous faut retenir cela. Le cadet présente ce trait de caractère; il avance comme dans une compétition. Au cours de mes recherches je l'ai toujours constaté dans le cas d'effondrement complet. Pouvons-nous trouver des signes de cette compétition, même dans le cas présent? L'enfant parle d'une façon particulièrement précipitée! Vous pouvez constater tout au moins ici un mouvement révélateur d'un état de pression certain; il veut devancer les autres par son langage.

« Après l'école il devint apprenti pâtissier. »

Vous voyez à nouveau une différence de situation. Il faut comprendre ce que signifie le fait d'avoir un frère étudiant, en étant soi-même apprenti pâtissier. Ce n'est pas une situation facile et il faudrait beaucoup de grandeur d'âme pour supporter de s'entendre dire qu'on est « la moyenne » et rester calme. Si nous n'avons que cette consolation à lui offrir, il vaudrait mieux cesser notre travail. Il aurait raison de tout abandonner,

« D'après les renseignements fournis par son patron, il éprouve des angoisses terribles s'il se trouve en face de problèmes difficiles. »

Vous voyez le poids de son sentiment d'infériorité, son découragement; la grande distance qui le sépare du problème social du travail. On ne le comprendra qu'en s'y

attaquant avec la mesure sociale. Si vous croyez que ces faits sont en rapport avec ses glandes et ses sécrétions internes, alors nous n'y pouvons rien, il faudra encore lui faire des injections.

« Il se met à trembler et on est obligé de le libérer de son travail. »

Ce qui signifie qu'il a bâti toute sa vie sociale sur l'idée qu'un autre doit faire le travail pour lui. C'est le style de vie de l'enfant gâté, qui ne veut rien faire seul et qui cherche toujours quelqu'un pour l'aider.

« Il se montra très doué en calcul. »

Je ne sais pas ce que veulent dire les parents, mais puisque nous pouvons établir que ce garçon a suivi l'école avec beaucoup de zèle, nous pouvons supposer qu'il possède des connaissances suffisantes en calcul, telles qu'on les réclame dans l'enseignement de l'école primaire.

« On pouvait lui confier de fortes sommes, il n'a jamais rien perdu et n'a jamais donné lieu à des critiques. » Cela veut dire qu'il n'a jamais volé, triché, ou perdu quelque chose. Il manque seulement de confiance pour réaliser quoi que ce soit par lui-même. Il vit comme un parasite. C'est une vive critique, il faut le dire; or sa manière d'être n'est rien d'autre qu'une tragique erreur. Car de cette façon, il lui est impossible d'établir un rapport social.

« Ce garçon est un être particulièrement bon. »

Des Freudiens objecteraient à ce moment - son subconscient est sans doute rempli de haine, il l'a refoulé et c'est par ce mécanisme qu'il est devenu bon. S'il avait été rempli de haine contre son entourage - ressentiment qu'on paraît nier en cas de découragement - il serait clair que celle-ci proviendrait de son subconscient (complexe d'Œdipe) et qu'il ne serait pas possible de l'aider; ce serait un garçon chargé de désirs de meurtre et de dispositions criminelles. Nous, nous croyons qu'il s'agit d'un garçon docile, certainement un bon enfant, qui aurait aimé se joindre aux autres. Par sa timidité, par l'ostentation de sa faiblesse, il a essayé d'extorquer un acte de bienveillance. Vous avez entendu dire qu'il tremble tellement qu'on est obligé de le libérer de son travail. Nous croyons que, tant dans son conscient que dans son inconscient, la docilité est son trait de caractère dominant.

« Il est très fort en calcul mental et il apprend très vite par cœur. »

il s'est bien entraîné et il est probable que pendant toute son existence il aurait été un élève docile, mais il n'a pas dépassé ce stade. A partir du moment où il affronte la vie même, il montre qu'il n'est pas préparé pour cette vie.

« Il a l'oreille musicale et il s'intéresse à la littérature. Sa distraction préférée est la visite des musées. »

Lorsque les parents disent qu'il s'intéresse à la littérature, ils indiquent par là qu'il aime lire. C'est suspect, car la lecture lui permet de se détourner des véritables problèmes de la vie.

« Il est capable de comprendre correctement des conférences et même de les réciter parfaitement. »

Cette dernière remarque nous donne à réfléchir. Il aime lire, il aime visiter les musées et nous entendons dire qu'il assiste à des conférences qu'il peut réciter correctement : tout cela signifie qu'il essaye d'imiter son frère dont il sait qu'il lit beaucoup et qu'il assiste lui-même à des conférences. Comme vous le voyez, il ne se laisse pas vaincre et il présente un mouvement ascendant tout en étant apprenti pâtissier. Voici le point qui nous permettrait d'entrer en action et de l'amener à un niveau plus élevé. Nous comprenons que son tremblement anxieux exprime sa tendance à chercher une occupation dans un autre domaine, car il n'est pas content de son métier de pâtissier. Il n'a qu'un seul désir : qu'un autre fasse cela pour lui; il préfère les occupations intellectuelles. Au musée il ne tremble pas, il se montre capable. Il semble que cette voie lui paraît barrée, étant donné que personne ne le comprend, et peut être aussi parce qu'il a dû redoubler deux fois sa classe.

« Il parle avec une précipitation effrayante. »

Nous avons déjà touché ce point; il voudrait être le premier.

« Regard fuyant et baissé. »

C'est le mode d'expression des yeux qui nous dévoile la timidité, la répugnance à établir un rapport par le regard. Même nos organes des sens - tant pis pour les autres psychologues! - ont des fonctions sociales; ils cherchent un rapport, comme les organes du langage. Le langage représente la tentative d'établir un contact avec notre voisin. Dans son « jargon du regard » il exprime le sentiment de sa faiblesse aussi bien que dans la technique de son langage. Il montre sa faiblesse par sa parole précipitée. Il craindrait de subir une attaque s'il ne parlait pas aussi vite.

« Pas d'intérêt pour le sport. »

Évidemment.

« Il a été exempté de gymnastique pendant sa scolarité à cause d'une adénopathie inguinale. »

Là se reflète, encore une fois, la trop grande tendresse dont fut entourée son enfance. Que quelqu'un soit libéré d'une façon définitive des exercices de gymnastique, à cause d'une adénopathie, me semble exagéré. Cette adénopathie est probablement due à une petite plaie qu'il a dû contracter entre les orteils. Généralement, pareils accidents s'effacent très vite.

« Lors de l'examen médical général auquel doit se soumettre tout élève de l'école d'apprentissage, les médecins constatèrent une maladie nerveuse et le garçon dut être soumis à un traitement spécial. Or ce projet échoua car son patron ne pouvait se passer de lui à cause du manque de personne] et d'un accroissement momentanée du travail. »

Il faut donc supposer qu'il s'est rendu utile malgré tout.

« Actuellement le garçon a passé brillamment son examen d'apprenti; pourtant les parents envisagent l'avenir avec angoisse. Ils sont convaincus que le garçon n'est pas à la hauteur des exigences de son métier et du travail que ce dernier demande. »

Malgré sa réussite à l'examen d'apprenti, avec mention! On ne trouvera certes pas beaucoup de parents qui éprouvent des soucis en pareil cas. Cet enfant semble avoir toujours été l'objet de la sollicitude des parents. C'est probablement cette attitude même qui a contribué à décourager ce garçon. On ne l'a jamais cru capable de quelque chose; on a toujours regardé son avenir avec angoisse, cette attitude ne me semble pas justifiée. On a donc peu encouragé cet enfant. Le plus important des moyens à employer est d'éclairer l'enfant sur ce défaut. Je ne sais si on peut appeler cela une théorie, car ce n'est pas à mettre sur le même plan que d'autres théories psychologiques. Nous ne serions pas gênés si un profane, s'occupant de cet enfant, concluait de la même façon. D'autre part il ne faudrait pas nous en faire le reproche, si nous découvrons tout cela mieux que d'autres grâce à notre expérience. Il faut supposer que la fréquentation de la psychologie et de la philosophie a rendu myopes à jamais tous ceux qui en ont fait leur métier. Cela est très regrettable mais la faute n'est pas de notre côté. Une dernière indication montrera encore à quel point la sexualité est surestimée à notre époque.

« Il faut noter que l'on n'a pas encore remarqué la moindre tendance sexuelle chez ce garçon. »

Il est âgé de 17 ou 18 ans. On pourrait objecter que les parents n'en savent peut-être rien. Si nous avons raison, nous pourrions soutenir que les parents ont vu juste. Si en effet ce garçon était courageux dans ses rapports sociaux - et la tendance sexuelle représente elle aussi un rapport social - nous nous trouverions alors dans une contradiction que nous ne pourrions pas expliquer. Mais, l'organisation de sa vie instinctive présente exactement les mêmes modifications que sa vie tout entière. Il se pourrait que ce garçon ait hérité d'un instinct dépassant tout ce que l'on peut imaginer, il pourrait avoir depuis sa naissance les instincts les plus pervers, les instincts des êtres doués d'une puissance extraordinaire ou au contraire les instincts les plus faibles. Mais ce faisceau d'instincts devra obéir au but majeur de ce garçon, c'est-à-dire se tenir à distance et esquiver la solution de ses problèmes, faire travailler les autres pour lui. Nous pouvons jeter un regard vers l'avenir, nous ne serons pas en droit de donner tort à ses parents, car les difficultés s'accroîtront si cet enfant ne change pas son style de vie. Nous pouvons deviner quels seront le mouvement et la distance qui lui interdiront toujours la solution de ses problèmes. Lorsqu'il trouvera un appui, lorsqu'il sera élève, il ne se fera pas remarquer, mais lorsqu'il devra se conduire en homme, alors on pourra se rendre compte qu'il n'a pas pris au sérieux son propre rôle d'homme.

L'attitude de l'éducateur vis-à-vis de ce garçon se déduit de ce que nous venons de dire. Je voudrais encore ajouter un mot. Le mode d'éducation ressort automatiquement de l'exploration du style de vie de l'enfant et des erreurs que nous y avons trouvées. Il faut encourager ce garçon. Cela ne peut se faire qu'en attirant son attention sur une juste compréhension de ses points faibles. Il faut qu'il réalise qu'il n'avarice pas dans la vie, ayant été très gâté. Ce qui laisse sous-entendre qu'il affrontera tous les événements avec la question : qu'est-ce que cela me rapportera? Car il cherche la chaleur et l'appréciation des autres ainsi que leur aide; et ce n'est pas une chose tellement difficile que d'arriver à faire comprendre à quelqu'un pareille notion. Si on s'y attaque avec le tact psychologique voulu et si on saisit le problème avec de

l'intuition artistique, on y parviendra. Il faudra renoncer à cette idée qu'il a moins de talent que son frère. Il faudra lui expliquer qu'il peut arriver à tout, à condition de s'entraîner suffisamment. Mais il faut également dégager sa voie. Le père et la mère ne doivent pas persister à dire : tu n'arriveras à rien. Il serait utile que ce garçon n'en croie rien - car s'il a cependant connu des échecs, c'est parce qu'il a abordé la vie par un côté erroné et avec l'idée malheureuse qu'un autre devait tout faire pour lui. Il faut lui rendre tout cela compréhensible et l'éclairer sur le fait qu'il n'a pas encore atteint les limites de ses possibilités. Il faut lui dire : tu t'intéresses aux conférences et tu les suis, étant donné que tu y es préparé et que tu as été un bon élève. Il a l'avantage d'avoir exercé son cerveau dans ce sens. On peut arriver à l'encourager jusqu'au point où il pourra « battre » son frère. C'est sous cette bannière que nous devons avancer : la supériorité appartient à celui qui triomphe!

Le tact pédagogique et l'interprétation artistique au moyen desquels nous devons embrasser les problèmes sont des fonctions sociales. Le tact pédagogique s'applique à l'attitude d'un être humain vis-à-vis de son semblable. Il est déterminé par le désir d'améliorer l'état d'âme de son semblable d'une façon bienveillante. Comment expliquer pareille attitude? C'est facile, il faut produire en soi-même cet état d'âme et se mettre en rapport avec l'autre. Il faut voir avec les yeux de l'autre, entendre avec les oreilles de l'autre, il faut sentir avec le cœur de l'autre, il faut s'identifier avec lui. C'est un tout autre processus que celui qui correspond à la conception freudienne. Il s'agit plutôt de celui qui est désigné dans la psychologie comme l'identification. On ne peut l'apprendre que dans la société lorsqu'on a d'une façon utile développé le rapport du moi avec son entourage, et lorsqu'on a suivi l'idéal d'un développement dans le sens de l'être social. L'entraînement ne s'est pas réalisé dans le vide mais dans les rapports de notre moi avec nos semblables. Il faut goûter à toutes les formes des rapports sociaux, la camaraderie, l'intérêt pour les autres. Nous devrions présenter la tendance à devenir ce que nous demandons que soient nos enfants, ni plus, ni moins.

Je marche sur un volcan lorsque j'aborde la question de l'artiste et du travail artistique. Beaucoup de psychologues de second ordre se donnent l'apparence d'être très avancés en estimant si hautement l'art en tant qu'art, alors que nous « nous n'y comprenons rien ». Nous avons toujours pu observer que lorsque nous nous sommes rapprochés d'un artiste avec notre façon de comprendre, nous l'avons élevé dans sa dignité. Lorsque nous observons des artistes nous ne les considérons pas comme des êtres incompréhensibles et qu'on n'arrive pas à connaître, nous leur attribuons la plus grande dignité : celle d'être des amis et des guides de l'humanité! Ce sont eux qui nous ont appris comment voir, penser et sentir. Nous leur devons les plus grands biens de l'humanité. Si, une fois de plus, nous appliquons la mesure sociale, nous nous apercevons que l'artiste réalise une fonction sociale dans la mesure la plus large. Un jour on s'en est rendu compte, aujourd'hui on l'a oublié. Je pense au mot d'introduction adressé par Lessing à Schiller à l'occasion de l'ouverture du théâtre de Hambourg : « La scène considérée en tant qu'institut de morale ». L'artiste ne devrait tendre à rien d'autre qu'à enrichir l'humanité, à ouvrir des voies nouvelles, pour une meilleure compréhension et une sensibilité plus profonde. Et là nous nous trouvons à nouveau sur un terrain ferme, sur la base même de la psychologie individuelle.

Chapitre XXI

Comment je parle aux parents

[Retour à la table des matières](#)

Je crois qu'il est important de parler correctement aux parents. Mais il est difficile d'en expliquer la technique. Il serait utile que tous les conseillers discutent de temps en temps cette question entre eux. Il faut d'abord gagner les parents; il ne faut pas les brusquer. Si les parents viennent à nous pour nous consulter, ils le font par un certain sentiment d'imperfection. Ils s'attendent à notre critique de leur sens de la responsabilité, il faut avant tout ôter ce fardeau aux parents. Je leur dis toujours : « Comme je le constate, vous êtes sur la bonne voie. » Même lorsque je suis convaincu du contraire. Lorsque je veux agir d'une façon utile, il faut que je sache choisir la méthode adéquate. J'ai vu dans une vieille biographie de Benjamin Franklin qu'il procédait de la même façon. Il se dispensait de toute parole dogmatique. En ce qui concerne une question de détail, j'ai remarqué qu'on ferait bien de ne pas trop questionner la mère. Dans les consultations scolaires nous avons l'aide de l'instituteur. Les instituteurs ont compris l'importance de semblables consultations. Nous, les psychologues, nous sommes dans une situation relativement favorable, l'instituteur et la mère vivent le reste de la journée avec l'enfant : ce sont eux qui portent la plus lourde charge. Il est très important de saisir le point essentiel du cas, mais il est aussi important de ne pas jeter à la tête de la mère immédiatement tout ce que l'on a compris. Il faut le garder pour soi et y faire allusion occasionnellement. Acquérir cette aptitude et suivre ce processus sont une nécessité. Le sens critique des psychologues et des pédagogues est fortement enraciné. Il est recommandé d'employer des mots explétifs tels que « peut-être » ou « je pense que ceci serait efficace ». Nous ne sommes pas en état de traiter également les parents; nous pouvons éventuellement leur donner des idées. Il

est impossible de modifier par quelques mots un système enraciné. C'est d'ailleurs superflu lorsque nous pouvons nous assurer la confiance des enfants et que nous leur montrons qu'il ne faut pas prendre les difficultés au tragique, qu'il est plus important d'être courageux. Un conseiller dispose de moyens pour encourager en une demi-heure un enfant qui se sent près de l'effondrement. Aussi bien notre situation est-elle avantageuse : nous avons affaire à des enfants qui ont été critiqués. Brusquement, ils arrivent dans une atmosphère nouvelle où ils peuvent se rendre compte qu'on ne les considère pas comme des cas désespérés. Il serait bon que nous eussions la possibilité d'être plus longtemps en contact avec ces enfants, que nous puissions disposer d'un nombre suffisant d'éducateurs. Nous ne pouvons malheureusement pas publier de statistiques, mais les instituteurs nous rapportent des résultats encourageants.

Il faut d'emblée gagner les parents. Chaque conseiller peut développer cette méthode à un degré très élevé. D'avance nous sommes obligés de nous conduire avec beaucoup de douceur. Certains pédagogues ont atteint une véritable maîtrise dans la pratique des traitements doux. C'est nécessaire lorsque vous parlez de défauts tels que la colère. Mais nous n'oublierons jamais que cette douceur n'est que l'aspect extérieur du problème et qu'il s'agit pour nous d'éclairer le point central, de tirer à la lumière le style de vie du sujet en question. C'est le grand avantage qui nous distingue des autres. Il nous faut pratiquer cette technique en étant conscients de notre tâche, et la pratiquer avec intelligence. Nous ne voulons pas obtenir des améliorations chez l'enfant en le gâtant, mais nous visons le problème central, son découragement, ses défauts et le fait qu'il s'est condamné lui-même. C'est là le centre du problème, le reste n'est que l'introduction. Voilà pourquoi la méthode du contact doit précéder le reste. Mais celui qui se bornera à l'établissement du contact, se trompe. Il s'imagine que de ce fait il obtiendra une guérison. S'il enregistre des guérisons, ce sera par hasard, et non par réussite thérapeutique. Il existe des conjonctures où l'enfant comprend ce que le pédagogue n'a pas compris. Il ne suffit pas d'être un ami du genre humain, un conseiller bienveillant; tous procèdent de la même façon. Ces éducateurs rendent la vie agréable aux enfants, ils ne cessent de les louer, s'imaginant qu'ils arriveront à des résultats par le charme de leur personnalité. Il est inutile de signaler la controverse sur le point de savoir s'il faut employer la douceur ou la sévérité. Ce n'est que par la modestie qu'on arrive à trouver l'accès à l'âme humaine. C'est un art que de gagner quelqu'un, que d'éveiller en lui certains sentiments, de l'amener à écouter et à comprendre ce qu'on lui explique, et cet art est indispensable auprès de ces enfants. Nous avons entendu dire : « A la consultation l'enfant est souvent doux, mais à la maison, il est pire que le diable. » S'il a compris, c'est le premier pas vers une entente. On ne peut pas maintenir constamment un enfant dans des circonstances qui lui soient favorables. On ne peut pas, en le gâtant, faire disparaître ses défauts; mais il faut arriver à lui faire comprendre ce qu'il y a d'erroné dans son développement et là, les lois d'airain de la psychologie individuelle nous guident. Il suffit parfois de dix minutes pour qu'un conseiller soit complètement éclairé sur un cas. L'art consiste à faire comprendre à quelqu'un ce qu'on a déjà compris. Il existe des gens qui ont un grand savoir, mais qui sont incapables de le communiquer par l'enseignement. Ceux qui ont un certain contact avec les gens auront la tâche plus facile, étant donné que dans le commerce journalier avec les hommes, ils ont appris à s'expliquer. Voilà le devoir primordial du conseiller de psychologie individuelle.

Chapitre XXII

La tâche du jardin d'enfants

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai certes pas besoin d'attirer votre attention sur l'extrême importance qui revient à l'éducation d'un enfant en âge de scolarité. La nouvelle psychologie que je représente - la psychologie individuelle - a insisté sur le fait que l'éducation reçue à l'école est la plus importante, et marque toute la vie de l'enfant. Il est certain qu'après les quatrième et cinquième années, le style de vie d'un enfant est déjà si bien défini que des influences extérieures ne peuvent plus le changer. On croyait antérieurement que, suivant les situations et à différents âges, le comportement d'un enfant était différent. Un fruit vert paraît différent d'un fruit mûr, Pourtant, un connaisseur pourra dire ce qu'il en adviendra. J'ajouterai même que ce fruit mûrissant est plus qu'un amas cellulaire qui se *développe*. Il s'agit de quelque chose de vivant, de *tendancieux*, d'un dynamisme psychique, qui tend à une forme idéale, qui désire et qui doit, dans sa configuration définitive, s'expliquer avec les devoirs de la vie. Chaque mouvement s'est déjà mécanisé chez l'enfant, dès les premières années de sa vie. Ces mouvements ne sont plus succinctement médités ni analysés, ils sont au contraire les vivantes réponses à tous les problèmes de l'existence en fonction de ce style de vie. On peut différencier les enfants d'après leur comportement psychique. Le vrai connaisseur se trompera rarement lorsqu'il aura établi qu'un enfant est timide ou renfermé, ou encore que cet enfant placé devant un devoir l'aborde de loin ou s'en éloigne le plus possible, hésite ou essaie de s'esquiver. Ce ne sont que de petits détails, mais nous pouvons en

tirer beaucoup de renseignements. Nous ne devons pas considérer le petit enfant hors de la société humaine. Dans les quatrième et cinquième premières années, les bases de l'individualité et de la personnalité sont déjà posées. Si quelque chose est défectueux, on n'y peut rien changer par des influences extérieures.

Notre vie intérieure n'est faite que de formes de relation. Il est très intéressant, en physiologie et en biologie, de rechercher, d'après certaines parties, ce que sont les mouvements, les instincts. En psychologie, nous sommes toujours dans le domaine des relations. Par exemple, on n'obtiendra pas de réponse cohérente d'un enfant si on ne le questionne pas. Nous ne saurons comment il réagit que lorsque nous le mettrons en face d'un devoir. Dans une situation agréable, un enfant ne trahira pas le diable qui se cache en lui. Une fois l'enfant confronté avec une situation difficile ce diable le trahira. L'état d'esprit d'un enfant n'apparaîtra que dans une telle confrontation. Âme et psychisme signifient pour nous : relation et mouvement social. Nous allons voir d'où provient cette relation sociale, et pourquoi elle est si variée.

Toutes les facultés que nous pourrions observer chez l'enfant existent déjà lors de sa naissance. Nous ne pouvons pas examiner les capacités d'un enfant pour l'avenir, pas plus que nous ne pouvons savoir jusqu'où il nous sera possible de les développer. En utilisant une méthode adéquate, il est possible de faire naître quelque chose de prodigieux à partir de forces très limitées. Par exemple : Helen Keller, sourde et aveugle, est devenue une personnalité éminente. Nous avons souvent constaté que des enfants peu doués se sont développés jusqu'à devenir quelqu'un de très grand, simplement parce que l'on avait trouvé la méthode d'éducation adéquate. Le développement des facultés d'un enfant est fonction de l'entraînement bien plus que des forces qu'il possède. Établissons une comparaison : quelqu'un possède une grande fortune, dépense tout et se trouve en difficulté; un autre n'ayant que peu de moyens n'éprouve aucun ennui.

Le devoir des éducatrices consiste à écarter les obstacles, à ouvrir la voie afin que la personnalité acquise par l'enfant dès ses quatre ou cinq premières années devienne telle qu'elle lui permette d'accomplir plus tard tous ses devoirs. Un idéal doit préexister, non pour qu'on l'atteigne, mais pour montrer la route à suivre. L'éducation en vue de la formation d'êtres sociables n'est pas une idée théorique. On doit faire comprendre à l'enfant que le manque de sociabilité est la pire erreur qu'il puisse commettre dans sa vie parmi les adultes. Comment s'établissent les bases de cette première relation? C'est dans la personne de sa mère que l'enfant réalise sa première expérience d'une relation sociale. L'enfant s'intéresse d'abord à sa mère, c'est son premier pas vers l'intérêt qu'il portera plus tard aux autres. Cette première expérience est très significative pour l'enfant. La façon dont il fait l'expérience de sa mère est capitale pour l'enfant.

Au jardin d'enfants, les éducatrices remplacent la mère et doivent exercer le rôle de la mère. Elles doivent corriger les erreurs commises par la mère. Elles doivent guider les enfants afin de leur donner la possibilité de trouver des relations avec autrui. Ce rapport « Toi à moi » joue un rôle capital dans toutes les facultés importantes de l'individu. Le langage par exemple est un rapport de « Toi à moi ». La voix est le lien d'un être à un autre. Si ce lien n'est pas complètement développé, le langage ne se développera pas bien. Tous les enfants dont le langage se développe mal et qui d'autre part n'ont pas de défauts organiques, n'ont pas été suffisamment préparés, pour la plupart, aux relations de « Toi à moi », Vous pouvez tirer des conclusions partant de la pauvreté ou de la richesse du langage d'un homme, car il ne peut s'exercer et

acquérir un riche vocabulaire que dans un milieu social où il contracte des relations et là où il les accepte.

La compréhension n'est pas une affaire privée. Comprendre signifie penser, juger, conclure, etc., comme je suppose que chaque homme raisonnable pense d'une façon absolument identique dans des circonstances semblables. La valeur de la raison est universelle. Je ne puis la façonner selon un point de vue personnel.

Vous remarquerez que les enfants difficiles ont des idées personnelles de l'ordre de celles que nous ne considérons pas comme raisonnables. Elles ne correspondent pas au sens commun (common sense); il en est de même pour le beau et le laid. Ce que nous appelons beau représente également une valeur générale.

Le premier devoir de la mère consiste à éveiller chez l'enfant le sens de la vie sociale, en lui inculquant l'idée de l'existence de ses semblables. Vous rencontrerez beaucoup d'enfants qui, n'ayant pas reçu cette idée, ignorent qu'ils ont des semblables. Ce sont surtout des orphelins et des enfants illégitimes. Cette règle n'est pas absolue, car parmi ces enfants vous en trouverez qui ont un sens social. Ces enfants grandissent sans reconnaître la société. Cette absence de sens social se trouve également chez les enfants laids, les enfants non désirés et les infirmes. On doit se rendre compte de l'effet produit sur eux : toujours repoussés sans jamais entendre de bonnes paroles. Ils croissent comme s'ils étaient en pays ennemi. Les éducatrices doivent leur inculquer l'idée qu'ils sont semblables aux autres. La mission de l'éducatrice est très belle. Si vous admettez ce point de vue, vous commettrez peu d'erreurs. Le rôle de la mère comporte une autre fonction importante. *Durant les premières années de l'éducation de son enfant*, elle doit aiguiller l'intérêt naissant du petit vers autrui et elle ne doit pas l'arrêter et le fixer à elle. Ainsi par exemple : les enfants gâtés ne s'intéressent qu'à leur mère ou à une personne qui les choisit, à l'exclusion de toutes les autres. Lorsque vous remarquez cette tendance, vous pouvez conclure que vous êtes en présence d'un enfant gâté qui exige que tout lui soit facilité et que quelqu'un fasse toujours quelque chose pour lui.

Les institutrices doivent aiguiller ce sens social naissant vers autrui et avertir la mère afin qu'elle dirige cet intérêt également sur le père, pour fixer en accord avec lui la manière de vivre de l'enfant. Il faut en outre préparer l'enfant à l'arrivée possible de frères ou sœurs plus jeunes. C'est un point que l'on néglige souvent et qui a une grande influence sur le style de vie de l'enfant.

Le jardin d'enfants est un prolongement de la famille. Il doit accomplir et corriger ce qui dans la famille, par suite de mauvaise compréhension et résultant de vieilles traditions, n'a pas été fait. Les éducatrices reçoivent des enfants que l'on ne peut plus comparer à une page vierge. A cet âge les enfants possèdent déjà une individualité à laquelle les expériences ultérieures ne changeront rien. Grâce à leur supériorité intellectuelle, les éducatrices arrivent peut-être à faire renoncer l'enfant à tel ou tel projet; à travers les cachotteries cependant, son style de vie percera. Si vous désirez corriger et écarter les défauts d'un enfant, vous devez exercer les deux fonctions maternelles. L'enfant remarquera ses propres défauts et peut se corriger lui-même. Certains enfants, dont on a attiré l'attention sur leurs défauts, déprécient tout suivant leur style de vie et concluent à leur façon qui n'est pas celle du sens commun (common sense), de la raison. Un enfant gâté s'efforcera soit de devenir un centre d'attraction de son entourage, soit de s'esquiver. Un tel enfant rencontrant des difficultés ne saura pas les surmonter, et si vous lui enlevez quelque chose, il conclura

toujours : « Je ne suis pas à ma place, j'étais mieux près de maman. » Pareils enfants trahiront toujours leur malaise et montreront qu'ils ne se sentent pas chez eux. Lorsque, à la place de la mère, vous exercerez ces deux fonctions, et que vous aurez établi le contact social, vous observerez des réussites remarquables. L'enfant acceptera les difficultés sans ébranlement et il s'efforcera de les surmonter de façon utile. Vous constaterez que l'enfant est courageux. Le courage est une fonction sociale. Ne peut être courageux que celui qui se considère comme partie d'un tout. L'optimisme, l'activité, le courage, la sociabilité sont fonctions de l'opportunité avec laquelle on effectue cette éducation dans le cadre de la société. Le développement de l'individu ne peut être garanti que si son sens social est suffisamment grand. Si je m'intéresse à la prospérité d'autrui, mon individualité est assurée, alors je puis me rendre utile aux autres. Si je ne pense qu'à moi, je suis absolument inapte à résoudre les problèmes de ce monde, Je veux attirer votre attention sur un fait similaire qui n'est pas encore assez bien compris. Chaque problème exige un sens social développé. La sociabilité d'un enfant se manifeste dans la manière dont il accueille la naissance d'un frère ou d'une sœur puînés. La tâche du jardin d'enfants est une réalisation sociale. L'école, la camaraderie, l'amour, le mariage, la position politique, les réalisations artistiques sont toutes des tâches sociales. L'art, la science signifient pour nous des réalisations utiles à la société. Si quelqu'un n'est pas sociable, il ignore la route sur laquelle il doit s'engager; voici pourquoi nous devons développer la sociabilité des enfants. Comment se fait-il que tant d'enfants, tant d'adultes présentent un manque de sens social? La psychologie individuelle a découvert les obstacles au développement correct du sentiment social.

Nous avons pu établir que les enfants détestés et gâtés sont surchargés et qu'ils vivent comme accablés d'un fardeau. En ce qui concerne les enfants détestés nous comprenons cette affection, mais chez les enfants gâtés? Toute notre vie sociale vise à empêcher les enfants, ceux qui ont été tant gâtés durant les premières années de leur vie, de l'être davantage. Peu à peu la mère même cesse ses tendresses et elle juge plus tard les exigences de l'enfant trop exagérées. L'enfant fait l'expérience de contestations continuelles, tout en essayant de conserver sa position initiale si agréable. Il grandit lui aussi dans une atmosphère hostile. La première réaction d'un tel enfant est de s'intéresser plus à lui-même qu'aux autres.

Il vous est loisible par exemple de constater qu'au jardin d'enfants pareille réaction peut parfois dégénérer en panique. Ces enfants vomissent, ne mangent plus et présentent des signes manifestes d'une tension intérieure voisine de la maladie. Ils sentent que leur position est menacée. Ce sont des égoïstes. Ce n'est pas un bon état de santé. Lorsqu'ils auront un problème social à résoudre, ils n'auront pas l'entraînement nécessaire leur permettant de gagner des amis, de se lier à l'instituteur. Ils sont incapables de se concentrer parce qu'ils ont toujours peur. Si vous punissiez un tel enfant, il se sentirait encore plus opprimé et menacé. Si ces enfants sont arrogants, cela signifie qu'ils se sentent petits et faibles. Ils agissent comme s'ils se dressaient sur la pointe des pieds afin de paraître plus grands qu'ils ne le sont.

Il existe un troisième type d'enfants, qui pour la plupart sont incapables de développer quelque intérêt pour autrui. Ce sont ceux qui sont nés faibles, chétifs ou ceux nés avec des organes inférieurs. Ils considèrent leur faiblesse, leur souffrance comme un fardeau et de ce fait ils sont autant grevés que les autres types. Ils essaient de se procurer une situation plus facile. Par suite de la débilité de leur organisme, ils n'ont que peu ou pas de courage et aucune confiance en eux. Ils portent un intérêt exagéré à leurs infirmités corporelles. Quelques-uns tentent de surmonter cette fai-

blesse tandis que d'autres sombrent dans le désespoir. Par exemple : des enfants dont la vue est faible sont pour la plupart mieux entraînés à percevoir les choses visibles que ceux dont la vue est bonne. Ils sont particulièrement intéressés à mieux pouvoir reconnaître les choses visuelles, d'une façon ou d'une autre; ils observent plus attentivement les couleurs, les ombres, les perspectives. De cette faiblesse visuelle naît une grande force. Ces faits sont aussi valables pour les autres infirmités, pour les oreilles, la respiration, l'appareil digestif, etc.

Les jardins d'enfants reçoivent des enfants dont le degré de courage est très variable. Dans certains cas chaque pensée, chaque sentiment devient une indication permettant de comprendre ce qui se passe dans l'âme de l'enfant. Il est extrêmement important de déterminer si un enfant est faible d'esprit ou non. En cas d'idiotie ou d'imbécillité le développement ne peut atteindre le degré normal. Ces enfants doivent être éduqués d'une manière très différente. Ils n'atteindront jamais le degré des enfants normaux. Il est très difficile de déterminer si un enfant est faible d'esprit. Seule, la collaboration entre les instituteurs, les psychologues et les médecins permet de juger et d'en décider. Certains défauts seraient imputables à la faiblesse d'esprit. Les cas les plus bénins exigent une grande expérience de la part du médecin. Un grand nombre d'anomalies n'affecte en aucune façon l'intelligence. Pour conclure à la faiblesse d'esprit, le fait qu'un enfant soit hydro ou microcéphale n'est pas suffisant. Il est nécessaire d'établir d'abord si un enfant a ou n'a pas souffert d'erreurs dans son éducation. On devrait peut-être essayer les tests en premier lieu. Les faibles d'esprit n'ont pas de personnalité définie. Vous serez à même de prévoir le comportement d'un faible d'esprit en face de telle ou telle tâche qu'après l'avoir entraîné à ce sujet. Il ne peut tendre à un style de vie cohérent, car il lui manque cette unité de la vie psychique humaine que nous pouvons reconnaître chez les autres enfants par leur manière de vivre. Il faut avant tout établir si un enfant est faible d'esprit ou non, car vous devez agir tout différemment suivant le cas. On doit explorer à fond la vie psychique de l'enfant. On doit le comprendre et alors la forme de l'éducation à lui donner s'établira d'elle-même.

Les éducatrices reçoivent également des gauchers, particularité que tout le monde ignore. Ces enfants sont maladroits, écrivent ou lisent difficilement; examinez-les et voyez s'ils ne sont pas gauchers. Les déclarations des parents n'ont pas d'importance. Un tel enfant se décourage facilement, il réalise la faiblesse de sa mauvaise main et se croit détesté. Un enfant se décourage aussi si l'on se moque beaucoup de lui, si on le taquine toujours. Il perd courage et il devient timide. On doit savoir qu'une éducation trop sévère cause également des gros dégâts. Il est impossible que pareil être faible et délaissé ose se joindre à d'autres s'il a perdu tout courage. Vous verrez des enfants pour lesquels la mère a toujours pris la parole. On constate que la mère l'a déchargé de toute difficulté et ainsi l'enfant est devenu totalement dépendant d'autrui. Peut-être a-t-il un défaut de prononciation, ne peut-il se concentrer parce que sa pensée n'est pas bien développée. D'autres enfants s'interrompent au milieu d'une phrase, ce sont ceux que la mère arrête continuellement sans leur laisser le temps de placer un mot. Ceux-ci en porteront toujours les marques. Vous devez comprendre toutes ces formes d'expression afin de pouvoir déterminer ce degré de courage et d'optimisme de l'enfant.

La rivalité entre frères et sœurs joue un très grand rôle. Il est nécessaire de connaître les âges respectifs des frères et sœurs de l'enfant. On ne doit pas négliger le fait qu'un enfant est l'aîné, le cadet, le benjamin ou l'enfant unique, une fille seule au milieu de garçons, un garçon seul, etc.

Nous devons comparer les enfants à un arbuste faisant partie d'un bosquet; tous cherchent la lumière.

La situation d'un aîné est toute différente de celle d'un second enfant. Il a été seul un certain temps, puis tout à coup son espace vital a été réduit par suite de la naissance d'un autre enfant. Pour lui c'est une tragédie. Plus tard, ces enfants se comportent comme s'ils craignaient toujours qu'un autre les supplante. Ils guetteront toujours pour voir si personne d'autre ne leur est préféré. Ils se presseront toujours au premier plan. Un second enfant n'a jamais été seul, n'a jamais été un centre d'attraction. Sa situation est meilleure, il dispose d'un « Pathmaker », qui, sous plusieurs rapports, lui facilite les choses. Ainsi que dans une compétition, il se comporte comme s'il voulait supplanter celui qui le précède, si rien toutefois ne l'en empêche. Le benjamin grandit dans une tout autre situation; personne ne lui succède, par contre plusieurs le précèdent. Il est certainement le plus avantage, il joue franc jeu dans ses aspirations et il veut surtout prouver qu'il doit être en tête (par exemple, Joseph dans la Bible était le benjamin). Cette activité est récompensée, car un tel enfant est particulièrement bien armé dans sa lutte contre les difficultés.

Celui qui triomphe l'emporte. Nous devons donc veiller à donner aux enfants le « matériel » qui leur permettra de vaincre. Nous devons leur donner du courage, c'est le droit le plus important de l'éducation. Il est dangereux qu'un enfant se décourage. Bien des problèmes de la vie enfantine sont difficiles, mais jamais il ne doit perdre courage.

En conclusion : on ne doit jamais combattre un enfant; pour la simple raison qu'il est le plus fort. L'enfant ne prend aucune responsabilité. Celui qui assume une responsabilité n'est jamais le plus fort.

La pratique sera notre vraie œuvre. Aucune éducation ne peut-être construite dans le vide. Vous avez à lutter contre les difficultés qui résultent des différentes interprétations de la recherche scientifique. Nous tolérons la comparaison. Vous devez prendre également connaissance des autres théories et points de vue. Comparez soigneusement, ne croyez personne sur parole - moi pas plus que les autres.

FIN DU LIVRE